

1691-1764, s'établit jeune à Rome. Il excella à peindre les décorations de théâtre, et a eu peu de rivaux dans la science de la perspective. Le Louvre a dix tableaux de ce maître qui a beaucoup produit.

Panini, philologue indien, vivait en 350 av. J. C. Il a donné 3,996 règles de la grammaire sanscrite, mais avec une telle concision qu'un commentaire est souvent nécessaire.

Panionium, nom donné à l'assemblée des députés des 12 colonies grecques d'Ionie (Milet, Myunte, Priène, Ephèse, Colophon, Lébédos, Téos, Erythrée, Clazomène, Phocée, Samos et Chios). Elle se tenait dans un temple de Neptune, appelé aussi *Panionium* et bâti sur le promontoire Mycale, vis-à-vis Samos.

Panipot, v. de l'Hindoustan anglais (Calcutta), dans la prov. et à 90 kil. N. O. de Delhy, sur la Djemmah. — Victoire des Mongols sur les Afghans, 1525, et des Afghans sur les Mahrattes, 1761.

Panis (ETIENNE-JEAN), homme politique, né dans le Périgord, 1757-1833. Beau-frère de Santerre, il souleva le faubourg Saint-Antoine, le 20 juin 1792, et fut l'un des fondateurs de la *Commune*, au 10 août. Membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI, et contribua à la chute de Robespierre. Il était depuis longtemps dans la retraite, quand la loi d'amnistie, 1816, l'exila pour 14 ans en Italie.

Panis, tribu de l'Amérique. V. PAWNIES.

Panisci, petits *Pans*, dieux champêtres des Anciens, confondus quelquefois avec les Sylvains.

Panissière, bourg du canton et à 14 kil. N. E. de Feurs, dans l'arr. de Montbrison (Loire). Linge damassé; 4,464 hab.

Pannar ou **Pennar**, fleuve d'Hindoustan, coule à l'E., arrose le Maïssour et le Carnatic, passe à Nellore, et finit dans le golfe de Bengale; 450 kil. de cours.

Panneels (GUILLAUME), graveur belge, né à Anvers, au XVII^e siècle, fut élève de Rubens, et a laissé des estampes estimées.

Pannonie, *Pannonia*, ancienne contrée de l'Europe centrale, entre le Danube moyen au N. et à l'E., le Noricum à l'O. et l'Illyrie au S. (partie de la Hongrie, de l'archiduché d'Autriche, de la Styrie, de la Carniole, de la Croatie, de la Bosnie et Slavonie). Ses cours d'eau étaient l'*Arabo*, la *Drave*, la *Save*, etc., qui se jettent dans le Danube. Ses habitants étaient, au N. O. d'origine celtique, et au S. E. d'origine pélasgique. Le nom de Pannonie paraît venir des *Péoniens*, que les géographes de l'antiquité placent au N. de la Macédoine jusqu'aux Alpes Juliennes. Parmi ses tribus on distinguait : les *Boii* sur l'*Arabo* moyen, les *Serrettes*, les *Serrapilli*, les *Jasi* et les *Andizettes* sur la *Drave*, les *Colapiani* et les *Breuci* dans la vallée de la *Save*. — On la voit de bonne heure divisée en PANNONIE SUPÉRIEURE (v. princ. : *Vindobona*, *Carnuntum*, *Sabaria*, *Scarabantia*, *Siscia*, etc.); PANNONIE INFÉRIEURE (v. princ. : *Acincum*, *Mursa major*, *Sirmium*, *Taurunum*). La réduction de ce pays en province romaine appartient au règne d'Auguste : commencée en 55-54 av. J. C., elle fut achevée en 8. — Dans la réorganisation de l'Empire romain au IV^e siècle, elle fut comprise dans le diocèse d'Illyrie, et la préfecture d'Italie. On la voit alors partagée en 4 provinces : 1^o *Pannonie I^{re}* ou *supérieure*, ch.-l. *Sabaria*; 2^o *Pannonie II^e* ou *inférieure*, ch.-l. *Bregetio*; 3^o *Valérie*, ch.-l. *Acincum*; 4^o *Savie*, ch.-l. *Siscia*. — Lors des invasions des Barbares, la Pannonie fut occupée par les Huns, et par les Ostrogoths au V^e siècle, par les Grecs de Justinien I^{er}, par les Lombards, enfin par les Avars au VI^e. Les derniers devinrent tributaires de Charlemagne en 796. Enfin, au VII^e siècle, des tribus slaves devaient s'établir sur les bords de la *Drave* et de la *Save*, mais pour subir la domination des Allemands et des Hongrois, entre lesquels elles sont encore partagées.

Panoska (THÉODORE), archéologue allemand, né à Breslau, 1801-1858, professa à l'université de Berlin. On cite de lui : *Antiquités de Naples*; *Musée Blacas*, 4 liv. in-fol.; *le cabinet du comte de Pourtalès*; *Terrés cuites du Musée royal*; *Scènes de la vie antique*; *Grecques et Grecs d'après l'antique*, etc., et de nombreux articles d'érudition dans les *Mémoires* de l'Académie de Berlin.

Panopolis, anc. ville d'Égypte. V. CHEMMIS et AKHMYN.

Panorme, *Panormus*, nom ancien de *Palerme*.

Panormita (ANTOINE BENACCCELLI, dit), humaniste, né à Palerme, 1394-1471. Professeur de belles-lettres à Pavie, couronné du laurier poétique par l'em-

pereur Sigismond, 1453, et protégé par les rois napolitains, Alphonse V et Ferdinand I^{er}, il a fondé l'Académie de Naples. Il a écrit en latin : *Hermaphroditus*, recueil d'épigrammes; *De dictis et factis regis Alphonsi*, etc.

Pansa (C. VIBIUS), consul en 43 av. J. C. Défait avec son collègue Hirtius à Modène par Antoine, il mourut des blessures qu'il avait reçues en combattant.

Panseron (AUGUSTE), né à Paris, 1795-1859, élève de Grétry, professeur de chant au Conservatoire, s'est fait connaître par 500 romances, par l'*A, B, C musical*, 1840, in-fol., méthode à l'usage des enfants, etc.

Pantaléon (Saint) subit le martyre vers 305. Il était médecin à Nicomédie. Fête, le 27 juillet.

Pantalon, personnage de l'ancienne comédie italienne. Il portait une culotte longue (d'où le nom du vêtement).

Pantellaria, jadis *Cosyra* ou *Cossura*, île du canal de Malte, dans la Méditerranée, à 100 kil. S. O. de la Sicile, dont elle est une dépendance, par 36° 55' lat. N., et 9° 55' long. E. Elle est volcanique et a des eaux thermales. Ch.-l., *Oppidolo*. Ancienne prison d'Etat.

Pantène (Saint), né en Sicile vers 155, se convertit du stoïcisme au christianisme. Après avoir dirigé l'école d'Alexandrie, il alla dans l'Inde annoncer l'Évangile. Il mourut à Alexandrie vers 216. Fête, le 7 juillet.

Panthée, femme d'Abdate, roi de Susiane, fut, selon Xénophon, prise par Cyrus lors de la défaite des Assyriens, 556. Touché de la générosité du vainqueur, son mari s'attacha à Cyrus, et périt à la bataille de Thymbrée, 548 av. J. C. Panthée se poignarda sur son corps.

Panthéon. On connaît sous ce nom : 1^o un temple consacré (27 av. J. C.) par Agrippa, gendre d'Auguste, à *tous les Dieux*, d'où le nom de Panthéon. Compris dans l'enceinte actuelle de Rome, il a été placé sous l'invocation de *Sainte-Marie-aux-Martyrs*; on le désigne ordinairement sous le nom de *la Rotonde*; 2^o un temple aujourd'hui détruit, que l'empereur Adrien avait fait élever à Athènes; 3^o *l'église Sainte-Geneviève* à Paris. Commencé par Soufflot en 1758, sur l'emplacement d'une ancienne église dédiée à la patronne de Paris, le *Panthéon français* reçut ce nom en 1791, et fut destiné à recevoir les restes des grands hommes. Le décret de l'Assemblée Constituante fut rapporté sous la Restauration, qui rendit le Panthéon au culte catholique, sous son ancien vocable de Sainte-Geneviève. Transformé encore en nécropole par le gouvernement de Juillet, 1830, il fut de nouveau converti en église catholique par un décret du président, Louis-Napoléon Bonaparte, en 1852. On y a attaché la communauté des *chapelains de Sainte-Geneviève*.

Panticapée, colonie de Milet, fondée dans le VI^e s. av. J. C., sur le bosphore Cimmérien, dans la Chersonèse Taurique. Elle a été la capitale du royaume de Bosphore. Auj. *Kertch*.

Pantin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 7 kil. S. E. de Saint-Denis (Seine), sur le canal de l'Ourcq; 8,565 hab. — Bataille du 30 mars 1814, contre les Russes et les Prussiens.

Pantomimes, acteurs qui, dans l'antiquité, représentaient des scènes tragiques ou comiques, et même des drames entiers, par des gestes et des attitudes, sans l'aide de la parole. Les plus célèbres pantomimes ont été, à Rome, Pylade et Bathylle, contemporains d'Auguste. — Chez les modernes, la *pantomime* est une partie essentielle des ballets.

Panvinio (ONOFRIO), antiquaire et historien, né à Vérone, 1529-1568, appartenait à l'ordre des Ermites de Saint-Augustin. Voué aux recherches archéologiques, il appuyait ses récits sur les médailles, les inscriptions et les monuments. On cite de lui : *Epitome pontificum romanorum*, 1557, in-fol.; *Fasti et triumphus Romanorum*, 1557, in-fol.; *de Sibyllis*, 1567; *De ludis circensibus*, 1600, in-fol., etc.

Panyasis, poète grec, natif d'Halicarnasse et oncle d'Hérodote, fut mis à mort, vers 459 av. J. C., par le tyran Lygdamis. De son poème d'Héraclée, consacré aux travaux d'Hercule, il ne reste que quelques fragments, insérés dans la *Bibliothèque grecque*, de Didot, etc.

Panzer (GEORGES-WOLFGANG), bibliographe, né à Sulzbach, 1729-1804, a laissé des travaux remarquables sur les ouvrages imprimés en Allemagne aux XV^e et XVI^e s. Il était pasteur de l'église de Nuremberg. — On cite : *Annales de l'ancienne littérature allemande ou description des livres en allemand jusqu'en 1526*, 2 vol. in-4^e; *Annales typographici ab artis inventæ origine*, 11 vol.

in-4^e, et, de plus, des recherches sur les éditions de la Bible et de ses traductions en Allemagne.

Paola, v. d'Italie (Cozenza). V. PAULE.

Paoli (HYACINTHE), chef corse, né à Bastia en 1702, dirigea ses concitoyens soulevés contre Gênes, 1755-1759. L'un des premiers, il reconnut pour roi Théodore de Neuhoff. Cerné par Maillebois, il se retira à Naples, et mourut en 1768.

Paoli (PASCAL), chef corse, fils du précédent, né en 1726, à Morosaglia, revint, en 1755, de Naples, où il avait suivi son père. Proclamé général, il organisa le pays tout en combattant les Génois. Il créa une université à Corte, établit une marine, et rendit une stricte justice. Il protesta vivement, en 1768, contre la cession de la Corse à la France; mais, vaincu par le comte de Vaux, il dut se réfugier en Angleterre. L'Assemblée constituante le rappela en 1790. Paoli, investi de nouveau du commandement de la Corse, se trouva bientôt exposé aux attaques du parti démocratique, surtout après l'échec d'une expédition contre la Sardaigne. Il rompit alors avec la France, 1793, et s'entendit avec Nelson pour placer l'île sous la souveraineté de George III. Tandis que sir Gilbert Elliot était nommé vice-roi, Paoli s'embarquait, 1796, pour l'Angleterre, où il devait mourir en 1807. — A Corte, subsiste toujours une école qui porte son nom.

Paoli (PAUL-ANTOINE), né à Lucques vers 1720, mort vers 1790, a laissé : *Antiquitatum Puteolis, etc., reliquiæ*, in-fol.; *Pæsti... rudera*, in-fol., etc., ouvrages estimés.

Paolo (Frà). V. SARPI.

Papa, v. de Hongrie (cercle au delà du Danube), dans le comitat et à 53 kil. N. O. de Veszprim. Château du prince Esterhazy; 15,000 hab.

Papa (Cap), *Araxus*, au N. O. de la Morée, à l'entrée O. du golfe de Patras, par 38° 12' lat. N., et 19° 5' long. E.

Papa (du grec πάππας, père), nom des prêtres dans l'Eglise grecque.

Pape (du grec πάππας, père), vicaire de J. C., chef visible de l'Eglise catholique. Placé au sommet de la hiérarchie, il nomme les cardinaux, et, quand il n'y est pas dérogé par des concordats, les archevêques et les évêques auxquels, dans tous les cas, il confère aux premiers le *pallium*, et, aux seconds, l'institution canonique; il crée les évêchés; il approuve ou supprime les ordres religieux. Gardien de la foi et de la discipline, il y pourvoit par des *bulles*, *bre's* et *encycliques*; ses décisions sont souveraines en l'absence des conciles généraux, et ceux-ci ne peuvent se réunir que sur la convocation du pape, qui les préside, soit par lui-même, soit par ses légats. Administrateur général de l'Eglise, il règle, quand il y a lieu, ses rapports avec les puissances temporelles par des concordats; il décide dans les cas réservés au Saint-Siège; il accorde des indulgences, prononce les canonisations, etc. Il gouverne les régions éloignées par des vicaires apostoliques, et y propage la foi par des missions. — L'indépendance spirituelle du pape trouve une garantie dans sa souveraineté temporelle (V. ETATS DE L'ÉGLISE, ROME), qui le soustrait à toute influence étrangère. — Le mode d'élection du souverain pontife a varié suivant les époques : jusqu'au xi^e s., le pape fut nommé, le plus souvent, par le clergé et par les fidèles de Rome. En 1059, Nicolas II décida que le pape serait choisi par les cardinaux, approuvé par le reste du clergé et par le peuple, et confirmé par l'empereur d'Occident. Grégoire VII supprima l'intervention de l'Empereur dans l'élection, et Alexandre III, celle du clergé inférieur et des fidèles. La nomination du pape, confiée désormais aux cardinaux, fut réglée par Grégoire X, dans le deuxième concile général de Lyon, qui institua les *conclaves*, 1274. Depuis la mort d'Adrien VI, 1523, les papes sont exclusivement d'origine italienne.

On peut distinguer cinq grandes époques dans l'histoire de la papauté, qui commence avec saint Pierre, premier évêque de Rome, où il subit le martyre en 67. — Après la fin des persécutions, la suprématie du pontife romain continue à se manifester au milieu même des invasions barbares : saint Grégoire le Grand, qui, le premier, prend le titre de *Serviteur des serviteurs de Dieu*, la fait reconnaître plus directement aux Lombards, arrachés par lui à l'arianisme, 591, et aux Anglo-Saxons, dont le moine Augustin commence la conversion, 596-597. Il en sera de même de la Germanie, dont l'apôtre saint Boniface trouve un appui dans Grégoire II, 715-731, et Grégoire III, 731-741. A ce moment encore

la ville de Rome secouait l'autorité de l'empereur grec, Léon l'Iconoclaste, 726, et se transformait en une république dont le pape était le chef. — Une seconde période est inaugurée par les donations que les premiers rois carolingiens, Pépin le Bref, puis Charlemagne, font à Etienne II, 756, et à Adrien I^{er}, 774 : la prépondérance morale du successeur de saint Pierre a désormais encore, aux yeux des barbares, le prestige qu'exerce toujours sur eux la force matérielle. Léon III concourt au rétablissement de l'empire d'Occident, 800, et Nicolas I^{er}, devant Grégoire VII, censure déjà les princes. Au milieu de l'anarchie féodale, la papauté est exposée, surtout au x^e et au xi^e s., à être le jouet des factions romaines; elle n'échappe à ce danger que pour tomber sous la domination des empereurs allemands, Otton I^{er} et Henri III (V. *ces noms*). Si elle commence alors la conversion des Scandinaves, des Slaves et des Hongrois, elle voit aussi l'empire grec se dérober à sa suprématie par le schisme de Photius, que consomme, en 1054, Michel Cérularius. — La troisième période de l'histoire des papes (de Grégoire VII à Boniface VIII, 1073-1303) est pleine de luttes, mais aussi de grandeur. Grégoire VII affranchit la papauté du joug des Césars germaniques, et fonde, pour plus de deux siècles, la monarchie universelle de l'Eglise. Telle est la puissance de la papauté, que les historiens arabes des croisades appellent le pape le *khalife* des chrétiens, de même que les historiens occidentaux voient dans le khalife le *pape* des musulmans. Les guerres saintes ont été l'acte le plus glorieux de cette grande monarchie pontificale qui avait sa base dans l'assentiment tacite des peuples. La papauté y gagne une suzeraineté réelle sur le royaume de Jérusalem, 1099, et, après la prise de Constantinople, 1204, la suppression du schisme des Grecs pour toute la durée de l'empire latin, 1204-1261. En Europe, l'autorité des papes s'affirme par la victoire d'Alexandre III, le chef des Guelfes, sur Frédéric I^{er} Barberousse, par l'ascendant dominateur d'Innocent III, 1198-1216, qui exige l'hommage de divers princes, et leur adresse à tous des reproches sévères, enfin, par l'énergie de Grégoire IX, 1227-1241, et d'Innocent IV, 1243-1254, qui achève l'œuvre de l'indépendance italienne. Au xii^e s., la papauté a pour auxiliaires les ordres nouveaux des dominicains et des franciscains. — La quatrième période de son histoire (de Boniface VIII au milieu du xvi^e s.) peut être considérée comme une sorte d'épreuve. D'abord Clément V et les six papes d'Avignon qui lui succèdent, 1305-1378, paraissent trop subir l'influence des rois de France. Ensuite vient le grand schisme d'Occident, 1378-1449, qui jette le trouble dans les consciences, et amène les pères de Constance, 1414-1418, et de Bâle, 1431-1449, à proclamer que les conciles généraux sont supérieurs aux papes. L'unité rétablie, le caractère auguste et moral de la papauté semble encore s'effacer devant les préoccupations d'une politique temporelle, du moins chez Alexandre VI, 1492-1503, qui détruit les tyranneaux de la Romagne, chez Jules II, 1503-1513, qui conçoit le grand projet de rendre à l'indépendance la patrie italienne, chez Léon X, 1513-1521, qui est surtout pour la postérité le protecteur des lettres et des arts, et même chez Clément VII, 1523-1534, sous lequel Rome fut prise et saccagée par les soldats de Bourbon (1527). C'est alors que Luther et Calvin commencent à détacher du Saint-Siège une partie du nord et du centre de l'Europe. — Depuis la seconde moitié du xvi^e s., la papauté, fortifiée par les décrets du concile de Trente, 1545-1563, est redevenue, avant tout, une grande puissance morale. A l'aide d'un ordre nouveau, la Société de Jésus, elle combat, au xvi^e s., le protestantisme, au xvii^e les jansénistes, et au xviii^e les philosophes. Pie VII met fin, en 1801, au schisme produit en France par la *Constitution civile du clergé*. Enfin, au milieu des graves débats soulevés par la question du pouvoir temporel, Pie IX rétablit la hiérarchie catholique en Angleterre et en Hollande, et, secondé par d'ardents missionnaires, étend sur de nouvelles régions la suprématie du siège de saint Pierre, dont il a célébré, en 1867, le 18^e centenaire. — Voir, pour les détails, les noms cités, et, de plus, la liste suivante des papes, et le SUPPL.

PREMIÈRE PÉRIODE.

Saint Pierre, à Rome, en.	42
Saint Lin.	67
Saint Clet.	78
Saint Anaclet	78
Saint Clément.	91

Saint Evariste.	100
Saint Alexandre I ^{er}	106
Saint Sixte I ^{er}	119
Saint Télesphore.	127
Saint Hygin.	139
Saint Pie I ^{er}	142
Saint Anicet.	157
Saint Soter.	168
Saint Eleuthère.	177
Saint Victor I ^{er}	193
Saint Zéphyrin.	202
Saint Calixte I ^{er}	219
Saint Urbain I ^{er}	225
Saint Pontien.	230
Saint Anthère.	235
Saint Fabien.	236
<i>Vacance</i>	250
Saint Corneille.	251
Saint Luce I ^{er}	252
Saint Etienne I ^{er}	253
Saint Sixte II.	257
Saint Denys.	259
Saint Félix I ^{er}	269
Saint Eutychien.	275
Saint Caius.	285
Saint Marcellin.	296
<i>Vacance</i>	504
Saint Marcel.	508
Saint Eusèbe.	510
Saint Melchiade.	511
Saint Sylvestre I ^{er}	514
Saint Marc.	536
Saint Jules I ^{er}	537
Saint Libère.	552
Félix, <i>antipape</i>	555
Saint Libère, de nouveau.	555
Saint Damase I ^{er}	566
Saint Sirice.	584
Saint Anastase I ^{er}	598
Saint Innocent I ^{er}	402
Saint Zozime.	417
Saint Boniface I ^{er}	418
Saint Célestin I ^{er}	422
Saint Sixte III.	452
Saint Léon I ^{er} le Grand.	440
Saint Hilaire.	461
Saint Simplicie.	468
Saint Félix II.	485
Saint Gélase.	492
Saint Anastase II.	496
Symmaque.	498
Hormisdas.	514
Saint Jean I ^{er}	523
Félix III.	526
Boniface II.	530
Jean II.	553
Agapet.	535
Sylvère.	536
Vigile.	538
Pélage I ^{er}	555
Jean III.	560
Benoît I ^{er} ou Bonose.	574
Pélage II.	578
Saint Grégoire I ^{er}	590
Sabinien.	604
Boniface III.	607
Boniface IV.	608
Saint Deusdedit.	615
Boniface V.	618
Honorius I ^{er}	625
Séverin.	640
Jean IV.	640
Théodore.	642
Saint Martin I ^{er}	649
Saint Eugène I ^{er}	654
Vitalien.	657
Adéodat.	672
Donus I ^{er}	676
Agathon.	678
Saint Léon II.	682
Benoît II.	684
Jean V.	685
Conon.	686
Sergius I ^{er}	687
Jean VI.	701
Jean VII.	705
Sisinnius.	708

Constantin.	708
Saint Grégoire II.	715
Grégoire III.	751
Zacharie.	741

SECONDE PÉRIODE.

Etienne II.	752
Saint Paul I ^{er}	757
Etienne III.	768
Adrien I ^{er}	772
Saint Léon III.	795
Etienne IV.	816
Saint Pascal I ^{er}	817
Eugène II.	824
Valentin.	827
Grégoire IV.	827
Sergius II.	844
Saint Léon IV.	847
Benoît III.	855
Nicolas I ^{er}	858
Adrien VIII.	867
Jean VIII.	872
Martin II.	882
Adrien III.	884
Etienne V.	885
Formose.	891
Boniface VI.	896
Etienne VI.	896
Romain.	897
Théodore II.	898
Jean IX.	898
Benoît IV.	900
Léon V.	905
Christophe.	905
Sergius III.	905
Anastase III.	911
Landon.	915
Jean X.	914
Léon VI.	928
Etienne VII.	929
Jean XI.	951
Léon VII.	956
Etienne VIII.	959
Martin III.	942
Agapet II.	946
Jean XII.	956
Léon VIII.	963
Benoît V.	964
Jean XIII.	965
Benoît VI.	972
Donus II.	974
Benoît VII.	975
Jean XIV.	985
Jean XV.	984
Jean XVI.	985
Grégoire V.	996
Sylvestre II.	999
Jean XVII.	1005
Jean XVIII.	1005
Sergius IV.	1009
Benoît VIII.	1012
Jean XIX.	1024
Benoît IX.	1055
Grégoire VI.	1014
Jean XX.	1045
Clément II.	1046
Damase II.	1048
Léon IX.	1049
Victor III.	1055
Etienne IX.	1057
Nicolas II.	1058
Alexandre II.	1061

TROISIÈME PÉRIODE.

Grégoire VII.	1075
Victor III.	1086
Urbain II.	1088
Pascal II.	1099
Gélase II.	1118
Calixte II.	1119
Honorius II.	1124
Innocent II.	1150
Anaclet, <i>antipape</i>	1145
Célestin II.	1144
Lucius II.	

Eugène III.	1145
Anastase IV.	1153
Adrien IV.	1154
Alexandre III.	1159
Lucius III.	1181
Urbain III.	1185
Grégoire VIII.	1187
Clément III.	1187
Célestin III.	1191
Innocent III.	1198
Honorius III.	1216
Grégoire IX.	1227
Célestin IV.	1241
Innocent IV.	1243
Alexandre IV.	1254
Urbain IV.	1261
Clément IV.	1265
Grégoire X.	1271
Innocent V.	1276
Adrien V.	1276
Jean XXI.	1276
Nicolas III.	1277
Martin IV.	1281
Honorius IV.	1285
Nicolas IV.	1288
Célestin V.	1294
Boniface VIII.	1294
Benoît IX.	1303

QUATRIÈME PÉRIODE.

Papes d'Avignon, 1309-1377.

Clément V.	1305
Jean XXII.	1316
Benoît XII.	1334
Clément VI.	1342
Innocent VI.	1352
Urbain V.	1362
Grégoire XI.	1370

Grand schisme d'Occident.

A Avignon.

Clément VII.	1378
Benoît XIII.	1394—1424
Félix V, <i>antipape</i>	1439—1449

A Rome.

Urbain VI.	1378
Boniface IX.	1389
Innocent VII.	1404
Grégoire XII.	1406
Alexandre V.	1409
Jean XXIII.	1410—1415
Martin V.	1417
Eugène IV.	1431

Unité rétablie, 1449.

Nicolas V.	1447
Calixte III.	1455
Pie II.	1458
Paul II.	1464
Sixte IV.	1471
Innocent VIII.	1484
Alexandre VI.	1492
Pie III.	1503
Jules II.	1505
Léon X.	1513
Adrien VI.	1522
Clément VII.	1523
Paul III.	1534
Jules III.	1550
Marcel II.	1555

CINQUIÈME PÉRIODE.

Paul IV.	1555
Pie IV.	1559
Pie V.	1566
Grégoire XIII.	1572
Sixte-Quint.	1585
Urbain VII.	1590
Grégoire XIV.	1590
Innocent IX.	1591

Clément VIII.	1592
Léon XI.	1605
Paul V.	1605
Grégoire XV.	1621
Urbain VIII.	1623
Innocent X.	1644
Alexandre VII.	1655
Clément IX.	1667
Clément X.	1670
Innocent XI.	1676
Alexandre VIII.	1689
Innocent XII.	1691
Clément XI.	1700
Innocent XIII.	1721
Benoît XIII.	1724
Clément XII.	1730
Benoît XIV.	1740
Clément XIII.	1758
Clément XIV.	1769
Pie VI.	1775
Pie VII.	1800
Léon XII.	1825
Pie VIII.	1829
Grégoire XVI.	1831
Pie IX.	1846

Pape (Gui). V. GUI.

Papebroch ou **Papebroeck** (DANIEL), jésuite, né à Anvers, 1628-1714, travailla aux *Acta sanctorum* commencés par Bolland. Soit seul, soit en collaboration, il rédigea les mois de mars, avril, mai et juin. — Ayant révoqué en doute la fondation de l'ordre des Carmes par le prophète Elie, il fut condamné par l'inquisition d'Espagne, mais non par le pape, auquel il en appela. En diplomatique, Papebroch a été le précurseur de Mabillon.

Papegai (vieux mot français pour *perroquet*). On donnait ce nom à un oiseau de bois que, dans certaines villes de France, on s'exerçait à abattre à coups de flèche ou d'arquebuse.

Papéiti, port de l'île de Tahiti, sur la côte N. O., capitale du royaume des îles de la Société et résidence du gouverneur français. Port de relâche et de commerce; 3,000 hab.

Papety (DOMINIQUE-LOUIS-FÉREOL), peintre, né à Marseille, 1815-1849. Il obtint le grand prix de peinture, 1836. Parmi ses tableaux on cite le *Rêve de bonheur*, qu'il envoya de Rome, 1843. Il s'est occupé aussi d'archéologie, surtout de l'art antique et de l'art byzantin, grâce à des voyages exécutés en Orient.

Paphlagonie, ancienne contrée de l'Asie Mineure, au N.; bornée par le Pont à l'E., la Galatie au S., la Bithynie à l'O., et le Pont-Euxin au N. Montagneuse au S., elle était arrosée par l'Halys inférieur et par le Parthenius. Ses habitants étaient les Hénètes, les Leuco-Syriens, et les Paphlagoniens, qui donnèrent leur nom au pays. — Ses villes principales étaient *Amastris*, *Carusa*, *Sinope*, et, dans l'intérieur, *Gangra*, etc. Elle fut soumise à Crésus, aux Perses, à Alexandre le Grand, et à la mort de ce dernier, 325 av. J. C., aux rois de Pont. Mais dès le temps de la domination persane, elle n'était tributaire que de nom, et, dans la suite, elle eut ses rois particuliers. On cite *Morzès* vers 179, *Pylæmènes I^{er}* vers 151, *Pylæmènes II*, mort avant 121, qui légua son État à Mithridate V, roi de Pont. Dès lors elle suivit la destinée de ce dernier royaume, et, en 65 av. J. C., devint un district de la province romaine de Pont. — Au iv^e siècle elle forma la province de Paphlagonie (empire d'Orient), ch.-l. *Gangra*. De nos jours elle est comprise dans l'eyalet ottoman de Kutayeh ou *Anatolie*.

Paphnuce (Saint), évêque de Thébaïde, souffrit pendant la 10^e persécution. Il combattit l'arianisme à Nicée, 325, et mourut vers 360. Fête, le 11 sept.

Paphos, nom de deux anciennes villes de l'île de Chypre, sur la côte O. La plus méridionale, *Palé-Paphos* ou Paphos l'ancienne, dut son origine au phénicien Cinyras, et fut plus spécialement consacrée au culte de Vénus. *Néa-Paphos*, ou Paphos la nouvelle, au N. O. de la précédente, ne fut bâtie qu'après la guerre de Troie, par l'arcadien Agapénor. Elle fut la capitale d'un des neuf rois qui se partagèrent l'île sous les dominations des Perses et d'Alexandre le Grand. Lorsque Chypre eut été abandonnée à Ptolémée Soter par le traité de 311 av. J. C., elle opposa aux Egyptiens une vive résistance: le roi de Paphos, Nicoclès, combattit le dernier et se tua plutôt que de se soumettre, 310. — Depuis, les

deux Paphos ont suivi les destinées de l'île de Chypre : la plus ancienne n'existe plus ; la nouvelle s'appelle *Baffo*.

Papia, nom de *Pavie* en latin du moyen âge.

Papias (Saint), évêque d'Iliérapolis (Phrygie), subit le martyre en 163. Fête, le 22 février. Il avait écrit une *Explication des discours du Seigneur*, dont il ne reste que des fragments.

Papias, grammairien du XI^e siècle, était lombard de nation. Il a écrit un curieux *Vocabularium latinum*, imprimé pour la première fois à Milan, in-fol., 1476.

Papillon (MARC DE), seigneur de Lasphrise, né à Amboise en 1555, mort vers 1600, a donné des *Œuvres poétiques*, 1599, in-12, contenant des sonnets, stances, élégies, chansons, épitaphes.

Papillon (ALMAQUE), poète, né à Dijon, 1487-1559, était valet de chambre de François I^{er}. On n'a plus de lui qu'un seul poème : *le Nouvel amour*.

Papillon (PHILIBERT), biographe, né à Dijon, 1666-1738, de la famille du précédent. On cite sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, 2 vol. in-fol.

Papillon, nom d'une famille de graveurs : *Jean*, né à Rouen, 1639-1710, grava sur bois ; — *Jean*, son fils, né à Saint-Quentin, 1661-1723, inventa les papiers de tenture pour appartements ; — *Jean-Michel*, neveu du précédent, né à Paris, 1698-1776, eut des élèves du plus grand monde. On a de lui : *Traité historique de la gravure en bois*, 1766, in-8^o.

Papin (DENIS), physicien français, né à Blois en 1647, étudia la médecine à Paris, et s'associa à Londres aux travaux de Robert Boyle. Après la révocation de l'édit de Nantes, 1685, il se réfugia à Marbourg (Hesse), où il enseigna les mathématiques et mourut en 1714. Papin, dit F. Arago, a imaginé la première machine à vapeur à piston ; il est le premier qui ait songé à combiner dans une même machine à feu l'action de la force élastique de la vapeur avec la propriété dont cette vapeur jouit de se condenser par le refroidissement. Le *digesteur* ou *marmite de Papin*, destiné à extraire la gélatine des os, fut inventé par lui. Il a aussi fait des expériences sur le siphon, perfectionné la machine pneumatique, etc. Ses *Œuvres* n'ont pas encore été réunies. Blois lui a élevé une statue. V. *Notice sur Papin*, par F. Arago.

Papin (ISAAC), théologien, né à Blois, en 1657, parent du précédent, se destinait aux fonctions de ministre protestant. Poursuivi jusqu'en Hollande et en Allemagne par Jurieu, il abjura entre les mains de Bossuet, 1690, et mourut en 1709. Ses *Œuvres* forment 3 vol. in-12, 1725.

Papinien (ÆMILIUS PAPINIANUS), jurisconsulte romain, né en Phénicie vers 142, fut, sous Septime Sévère, son ancien condisciple, maître des requêtes (*magister libellorum*), et, en 203, préfet du prétoire. Chargé par l'empereur mourant de veiller sur ses deux fils, Caracalla et Géta, il ne put empêcher le meurtre de Géta, et fut assassiné lui-même, pour n'avoir pas voulu faire l'apologie du meurtrier, 212. — Auteur de la plupart des rescrits rendus par Sévère, Papinien avait écrit encore plusieurs traités de droit (37 livres de *Questions*, 19 livres de *Réponses*, 2 livres de *Définitions*, etc.), qui servirent de base à l'enseignement dans les écoles de l'Empire. Cujas a donné un commentaire des fragments de Papinien.

Papirius, nom de deux familles (*gentes*) romaines, l'une patricienne, comprenant les *Crassus*, *Cursor*, *Maso*, *Mugillanus* ; l'autre plébéienne, comprenant les *Carbo*, les *Pætus* et les *Turdus*. Les *Papirii* s'appelaient *Papirii* avant le dictateur L. Papirius Crassus (540 av. J. C.).

Papirius Cursor (Lucius), général romain, l'un des héros de la guerre des Samnites. Dictateur en 325 av. J. C., il faillit mettre à mort le maître de la cavalerie, Fabius Rullianus, qui, malgré sa défense, avait livré combat à l'ennemi. Consul en 319, il prit Lucérie. Dictateur, de nouveau, en 309, il gagna une victoire en Apulie, et mourut peu après. — Son fils battit aussi les Samnites, 295, et les Bruttians, 272.

Papistes, nom donné aux catholiques par les protestants anglais.

Papon (JEAN-PIERRE), littérateur, né à Puget-Théniers, 1734-1803, professa dans les collèges de l'Oratoire, et fut bibliothécaire à Marseille. — Il a écrit : *Histoire de Provence*, 4 vol. in-4^o ; *Voyage de Provence*, in-12 ; *Histoire de la Révolution depuis 1789 jusqu'au 18 brumaire*, 6 vol. in-8^o, etc.

Papouasie (en hollandais *Papoua*) ou **Nouvelle-**

Guinée, grande île de la Mélanésie, entre l'Équateur au N., la Malaisie à l'O., le détroit de Torrès au S., et les îles Salomon à l'E., par 6^o et 9^o lat. S., 150^o et 150^o long. E. — Superficie, 600,000 kil. carrés environ. — Intérieur montagneux et peu connu. Au S. E. est la presqu'île de Louisiade ; au N. O. est la Terre des Papous, péninsule séparée, au N., de la terre principale par la baie du Geelwink. Les habitants sont des Papous, des Alfours et des peuplades métisses. La Papouasie, visitée en 1511 par le Portugais A. Abreu, et depuis par d'autres navigateurs, notamment par Dumont d'Urville, a été occupée, 1829, par les Hollandais, qui ont dû, à cause de l'insalubrité du climat, abandonner leur établissement du port *Dubus*. On y rattache les îles *Arrou*, à l'O., l'île *Vaigeou* au N. O., etc.

Papoul (Saint-), commune de l'arrond. et à 10 kil. N. E. de Castelnaudary (Aude), sur la Lembe. Ancien siège d'un évêché supprimé à la Révolution. Il tirait son nom de saint Papoul, l'un des compagnons de saint Saturnin, qui subit le martyre, vers 250. — Foulure de draps, pierres lithographiques ; 1,500 hab.

Papous (de *Poua-Poua*, cheveux frisés), l'une des 3 races des nègres océaniques. Outre une chevelure croissant par touffes, ils ont le nez épaté, les lèvres grosses, la face prognathe ; ils sont noirs ou d'un brun rouge très-foncé. Ils habitent la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Irlande, la Nouvelle-Bretagne, les Nouvelles-Hébrides, les îles Salomon, la Nouvelle-Calédonie, les îles Viti, etc.

Pappenheim, v. de Bavière, dans la Franconie-Moyenne, sur l'Altmühl. Ch.-l. d'un ancien comté de l'Empire ; 2,500 hab.

Pappenheim (GODEFROI-HENRI), général allemand, 1594-1632, servit le duc Maximilien de Bavière, et, après 1629, l'empereur Ferdinand II. En 1631, il dirigea l'assaut de Magdebourg et força Tilly à livrer la malheureuse bataille de Leipzig. En 1632, il vint au secours de Waldstein, attaqué à Lutzen par Gustave-Adolphe, et fut blessé mortellement.

Pappus, géomètre grec d'Alexandrie, de la fin du IV^e siècle après J. C. — On a de lui : *Collections mathématiques*, dont Commandin a donné le texte et une traduction latine, 1588, in-fol. Wallis et Eisenmann en ont publié de nouveaux fragments, 1824.

Papua, mont de la Numidie, sur la Méditerranée, entre les villes d'*Hippo-Regius* et de *Rusicade*. Gélimer, 533, s'y défendit contre Bélisaire. Aujourd'hui *Edough*.

Papyrus, roseau qui croît en Egypte dans les marais du Nil. Dans l'antiquité, des tiges de papyrus battues servaient à faire des feuilles sur lesquelles on écrivait. L'usage du *papier* d'Egypte se maintint au commencement du moyen âge. On n'en trouve plus d'exemple après le XII^e siècle, où l'emploi du *papier de chiffe* devint général.

Pâques, fête des juifs et des chrétiens. — Chez les premiers, elle rappelait le passage de la mer Rouge (de *paschah*, passage) par les Israélites. La fête durait 7 jours, et chaque famille immolait et mangeait un agneau, avec du pain sans levain. — Chez les seconds, elle est une commémoration de la résurrection de J. C. On la célèbre le dimanche qui suit la première pleine lune après l'équinoxe du printemps, du 22 mars au 25 avril. Du X^e siècle au XV^e, l'année civile commençait à Pâques dans le nord de la France. En 1563, l'édit de Roussillon décida que le commencement de l'année serait fixé au 1^{er} janvier.

Pâques (île de). V. VAI-HOU.

Pâques fleuries, nom du dimanche des Rameaux dans certains pays.

Pâques véronaises, nom donné à un massacre des Français à Vérone, le lundi de Pâques, 17 avril 1797. Bonaparte en prit prétexte pour supprimer la république de Venise.

Paquot (JEAN-NOËL), historiographe de l'impératrice Marie-Thérèse, né à Florennes (pays de Liège), 1722-1803, était entré dans la carrière ecclésiastique. Il vécut dans les Pays-Bas, sur lesquels il a publié des *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des 17 provinces*, 18 vol. in-8^o, etc.

Para, prov. du Brésil, au N. E., entre les Guyanes au N., l'Océan Atlantique à l'E., et les provinces de Maranhão au S., et d'Amazonas à l'O. — Superficie, 1,400,000 kil. carrés ; population, 350,000 hab. — Elle est arrosée par le cours inférieur de l'Amazone, du Tapajos, du Xingu et du Tocantins. Pays plat, boisé, très-fertile. Les villes sont *Para* ou Belém, capitale,

Macapa, Monte-Alegro, Tapajos, etc. — La province de Para renfermait autrefois celle d'Amazonas.

Para ou **Belem**, v. du Brésil, capit. de la province de son nom, sur le Para, et à 120 kil. de son embouchure, à 2,500 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro, par 1° 28' lat. S., et 50° 50' long. O.; 30,000 hab. Evêché. Port excellent. Exportation de cuirs, cacao et caoutchouc.

Para (Rivière de), nom de l'embouchure méridionale de l'Amazone. La marée y remonte jusqu'à 60 kil. Le Tocantins s'y jette.

Para du Phanjas (FRANÇOIS), philosophe et mathématicien, né au château de Phanjas (Dauphiné), 1724-1797, jésuite, professa dans plusieurs villes avec éclat, surtout à Besançon, et eut des élèves distingués. On a de lui plusieurs ouvrages remarquables : *Éléments de métaphysique sacrée et profane, ou théorie des êtres insensibles*, 1779, 3 vol. in-8°; *Théorie des êtres sensibles*, 1774, 4 vol. in-8°; *Principes du calcul et de la géométrie*, etc., etc.

Paracatu, v. de la prov. de Minas-Geraës (Brésil), à 550 kil. N. O. d'Ouro-Preto. Mines d'or. — **Paracatu**, riv. du Brésil, affluent du San-Francisco; cours de 400 kil.

Paracels (Iles), archipel de récifs et d'îlots sur la côte E. d'Annam, dans la mer de Chine, par 110° long. E., et 15° lat. N.

Paracelse (PHILIPPE-AURÉOLE-THÉOPHRASTE **Bombast de Hohenheim**), médecin et chimiste, né en 1493, à Einsiedeln, près de Zurich, parcourut une grande partie de l'Europe pour apprendre à fond l'art de guérir. Rejetant les auteurs grecs et arabes, il étudia directement la nature. Appelé à enseigner la médecine à l'université de Bâle, 1527, il fit ses cours en allemand, contre l'usage. Une querelle avec les magistrats l'obligea bientôt, 1528, à reprendre sa vie errante. Il ne trouva de repos qu'en Carinthie, 1528. Il mourut à Salzbourg, peut-être assassiné, en 1541. — On lui doit d'avoir substitué l'étude de la nature à celle des anciens que jusqu'alors on suivait superstitieusement, d'avoir réformé la pharmacopée par l'emploi intelligent de nouvelles préparations minérales, etc. Il a cependant, encre aujourd'hui, la réputation d'un alchimiste et d'un visionnaire, parce qu'après sa mort on lui attribua une foule de rêveries, plus ou moins en contradiction avec les principes qu'il avait émis. Dans l'édition de ses *Œuvres*, Bâle, 10 vol. in-4°, 1589, 10 traités seulement paraissent authentiques.

Paralet ou **Paraclitus** (en grec *Consolateur*), nom du Saint-Esprit.

Paralet (Le), ancienne abbaye de bénédictines, à 5 kil. S. E. de Nogent-sur-Seine (Aube). Elle renfermait le tombeau d'Héloïse et d'Abailard, lequel a été depuis transféré à Paris. Le monastère a été transformé en usine.

Paradin (GUILLAUME), historien, né à Cuiseux près de Chalon, vers 1510, était chanoine de Beaujeu. Il mourut en 1590. — Ses ouvrages sont dénués de critique; on cite : *Histoire de notre temps*, 1550, in-16; *Annales de Bourgogne*, 1566, in-fol.; *Journal de Paradin en 1572-1573*, in-8°, 1837, etc.

Paradis terrestre, ou **Eden** (volupté), en hébreu, premier séjour d'Adam et d'Eve après la création et avant leur chute. La Genèse rapporte qu'il était arrosé par 4 fleuves, Phison, Gihon, Phrat et Chikedel. L'opinion la plus accréditée est qu'il était situé en Arménie.

Paracetonium ou **Ammonia**, anc. v. de la Marmorique ou Libye extérieure, sur la Méditerranée, dépendait de l'Égypte. Alexandre le Grand, 331 av. J. C., la visita. Au iv^e siècle, elle fut la capitale de la Libye inférieure.

Parage, terme féodal qui s'appliquait : 1° à l'égalité de conditions entre les nobles et noblement tenants ; 2° au partage égal d'un fief entre frères.

Paragoa (Ile). V. PALAOUAN.

Paragua, rivière du Brésil (Matto-Grosso), sur la frontière de Bolivie, coule au N. O., et se jette dans le Guaporé. Cours de 450 kil.; — affluent du Caroni (Venezuela), naît dans la Parime, et coule au N.; 600 kil. de cours.

Paraguassu, fleuve du Brésil (Bahia), naît dans la Sierra das Almas, coule à l'E., arrose Caxoeira, et finit dans la baie de Tous-les-Saints; 650 kil. de cours.

Paraguay, riv. de l'Amérique du Sud, naît dans le plateau de Parexis (Brésil), coule du N. au S., en séparant l'Etat du Paraguay de la Bolivie et de la Confédération de la Plata, et se jette dans le Parana, après 1,600

kil. de cours. Il reçoit le Pilcomayo et le Rio Vermejo.

Paraguay, république de l'Amérique du Sud, bornée par le Brésil au N. et à l'E., et par la Confédération de la Plata à l'O. et au S., entre 21° et 27° lat. S., et entre 56° et 61° long. O. Superficie, 911,000 kil. carrés; popul., 1,540,000 hab., ou, selon d'autres, 600,000 hab. La capitale est l'*Assomption*. — Vaste plaine, entrecoupée de marais et de bois, cette contrée est arrosée par le Paraguay et le Parana. Climat chaud et sec, mais sain. On y cultive le maïs, le riz, le cotonnier, la canne à sucre, le tabac, qui est le principal article d'échange. Le gouvernement s'est réservé la vente de la *yerba maté* ou thé du Paraguay. Il produit des plantes tinctoriales, médicinales et d'ébénisterie. On y élève aussi du bétail. L'industrie est peu avancée. — Découvert par Séb. Cabot, 1526, et conquis en 1536 par les Espagnols, le Paraguay était habité par les Guaranis, que les jésuites convertirent. Le territoire des *Missions* ou *Réductions* devint une vraie république théocratique, 1610-1767, sous la suzeraineté de l'Espagne qui le céda un instant au Portugal, 1750-1777. Administré, après l'expulsion des jésuites, 1767, par le vice-roi de la Plata, il s'affranchit en 1814, mais pour subir le despotisme du docteur Francia. La mort de celui-ci, 1840, amena une anarchie de courte durée. Il est régi aujourd'hui par un congrès et par un président élu pour 10 ans : ce dernier a une autorité toute monarchique. Le Paraguay a été divisé en 25 départements, 1857. Depuis, la guerre contre le Brésil et la Confédération argentine a désolé le Paraguay, qui semble ruiné.

Parahyba do Norte, prov. du Brésil, à l'E., entre les provinces de Rio-Grande au N., de Piahy à l'O., de Pernambuco au S., et l'Atlantique à l'E. Superf., 62,467 kil. carrés. Popul., 210,000 hab. Ch.-l., *Parahyba*.

Parahyba do Norte, v. du Brésil, ch.-l. de la prov. de son nom, sur le rio Parahyba et à 25 kil. de son embouchure, à 2,560 kil. N. E. de Rio-de-Janeiro, par 7° 6' lat. S., et 57° 13' long. O.; 14,000 hab. Sucre, café, coton, bois, cuirs, etc.

Parahyba do Norte, fleuve du Brésil, arrose la prov. de son nom et se jette dans l'Atlantique. Cours de 400 kil.

Parahyba do Sul, fleuve du Brésil, coule parallèlement à l'Atlantique, où il se jette, et arrose la prov. de Rio-de-Janeiro. Cours de 600 kil.

Paralienne (Galère), vaisseau sacré des Athéniens, qui, chaque année, transportait à Délos les *théores* chargés des offrandes pour Apollon et Diane. Pendant la durée de ce voyage aucune sentence de mort ne pouvait être exécutée.

Paraliens, riverains, nom de l'un des trois partis qui divisaient les Athéniens au temps de Solon. Ils prétendaient tenir le milieu entre la démocratie et l'aristocratie.

Paralipomènes (en grec, *ce qui a été omis*), nom de deux livres de l'Ancien Testament, composés, ou du moins revus, par Esdras. Ils forment une sorte de supplément à l'histoire des Israélites, de la création au retour de la captivité de Babylone.

Paramaribo, ch.-l. de la Guyane hollandaise, port commode sur le Surinam et à 22 kil. de son embouchure, par 5° 55' lat. N., et 55° 44' long. O.; 18,000 hab. Sucre, coton, etc. Elle a été fondée en 1675.

Paramatta, v. d'Australie (Nouvelle-Galles du Sud), à 50 kil. N. O. de Sidney, sur la baie de Port-Jackson, par 33° 48' lat. S., et 148° 40' long. E.; 10,000 hab. — Observatoire; draps; résidence d'été du gouverneur et des négociants de Sidney.

Paramé, bourg du canton de Saint-Malo (Ille-et-Vilaine). Port de cabotage; pêcheries; 3,552 hab.

Parameras, nom donné en Espagne à de hautes terres nues et désertes, s'étendant de la source de l'Ebre à la Sierra d'Albarracin, du N. O. au S. E.

Paramos, nom donné dans l'Amérique du Sud aux hauts plateaux stériles de la Cordillère des Andes.

Parana (Le), rivière de l'Amérique du Sud, naît au massif de l'Itacolumi, dans la prov. de Minas Geraës (Brésil). Il coule d'abord de l'E. à l'O., puis du N. au S. Il sépare le Paraguay du Brésil et de la république de la Plata, dans laquelle il arrose Corrientes, Santa-Fé, Parana et Rosario. Il se réunit à l'Uruguay pour former le Rio de la Plata, après un cours de 2,700 kil. Il reçoit à droite le Parahyba do Sul, le Paraguay et le Salado.

Parana, prov. du Brésil au S. E., entre les prov. de Saint-Paul au N. et de Sainte-Catherine et de Rio-Grande do Sul au S., le Paraguay à l'O. et l'Atlantique au S. Popul., 100,000 hab. — V. princ., *Curityba*, capitale,

et **Paranaguá**. — Cette province, créée en 1855, est un démembrement de la province de Saint-Paul.

Parana, ch.-l. de la prov. d'Entre-Rios (Confédération de la Plata), à 550 kil. N. E. de Buenos-Ayres, sur le Parana; 15,000 hab. Elle s'appelait autrefois *Bajada*, et a été quelque temps capitale de la Confédération. Evêché.

Parana. V. NEGRO (RIO).

Paranaguá, v. de la prov. de Parana (Brésil), à 120 kil. E. de Curityba avec un bon port sur l'Atlantique; 8,000 hab. — Cuirs, suif, bois, maté, etc.

Paranahyba do Norte, fleuve du Brésil au N. E., naît dans la Sierra de Tabatinga, coule au N. E., et se jette dans l'Atlantique au-dessus du Paranahyba. Cours de 1,000 kil. Il reçoit, à droite, le Piahy.

Paranahyba do Sul, rivière du Brésil (Goyaz), coule au S. et se jette dans le Parana. Cours de 500 kil.

Paranahyba, v. du Brésil (Piahy), sur le fleuve de son nom, et à 50 kil. de l'embouchure; 10,000 hab.

Paranymphe. On nommait ainsi chez les anciens Grecs ceux qui conduisaient la nouvelle mariée chez son époux. — Dans le moyen âge le nom de Paranymphe désigna, en outre, ceux qui accompagnaient les aspirants aux grades théologiques. — Dans les anciennes universités, il s'appliqua, jusqu'à la révolution, aux discours prononcés dans les facultés de théologie et de médecine après la clôture des épreuves pour la licence.

Parasange, ancienne mesure itinéraire de Perse dont la longueur a varié. On l'a évaluée à 40 stades ou 7,400 mètres. La Parasange actuelle ou farsang vaut 5,565 mètres.

Parasites. Ce mot désignait, en Grèce, un certain ordre de prêtres, puis les hommes nourris aux frais du public, etc. Il finit par se prendre en mauvaise part, en s'appliquant, à Rome comme à Athènes, à une classe d'individus dont l'unique métier était de chercher à prendre place à la table d'autrui.

Parati, v. du Brésil, prov. de Rio-de-Janeiro.

Paray-le-Monial, ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. O. de Charolles (Saône-et-Loire), près du canal du centre. Bois, charbon, bestiaux. Anc. prieuré de bénédictins; 3,528 hab.

Parcé, bourg du canton de Sablé, dans l'arr. de la Flèche (Sarthe). Filatures de laine; bestiaux, volailles; 2,200 hab.

Parchemin, *charta Pergamena* ou *papier de Pergame*, peau de mouton préparée et sur laquelle on écrivait les livres. De Pergame, où on l'inventa, il se répandit dans l'Europe occidentale. Au moyen âge, les *parcheminiers* formaient une corporation qui fut longtemps sous le contrôle de l'Université. — V. aussi PALIMPSESTE.

Parchim, v. de Mecklembourg-Schwerin, sur l'Elde, à 50 kil. S. E. de Schwerin; 6,000 hab. — Siège d'un tribunal d'appel commun aux deux Mecklembourg.

Parcq (Le), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. O. de Saint-Pol (Pas-de-Calais); 774 hab.

Pardessus (JEAN-MARIE), jurisconsulte et historien, né à Blois en 1772, se fit, pendant la révolution, défenseur officieux à Orléans. Sous l'Empire, il siégea au Corps législatif, 1807-1811, et obtint au concours une chaire de droit commercial à Paris, 1810. Partisan dévoué des Bourbons, il fut appelé à la Chambre des députés en 1815, puis fut réélu de 1820 à 1830. Il entra aussi à la Cour de cassation en 1821, et à l'Académie des inscriptions en 1828. Il resta dans cette dernière société seule après la révolution de 1830, et mourut en 1855. On a de lui: *Traité des Servitudes*, 1806, in-8°, le meilleur écrit que l'on possède sur la matière; *Cours de droit commercial*, 4 vol. in-4°, ouvrage qui a eu 6 éditions en 40 ans; *Collection des lois maritimes antérieures au XVIII^e siècle*, 6 vol. in-4°; *Us et coutumes de la mer*, etc. Il a encore édité la *Loi salique*, in-4°, 1843, et travaillé aux divers recueils dont la publication est confiée à l'Académie des inscriptions. V. NAUDER, *Notice historique sur Pardessus*, 1855.

Pardiac (Comté de), ancien pays de France, faisait partie de l'Astarac (Gascogne). Ch.-l., *Montlezun*. Il fut réuni au domaine royal en 1500.

Pardies (IGNACE-GASTON), géomètre, né à Pau, 1656-1673; admis chez les jésuites, il enseigna dans leur collège de Clermont, à Paris. Dans ses *Œuvres* (Lyon, 1725, in-12) on distingue: *Horologium thaumanticum duplex*, 1662; *Discours du mouvement local*, 1670; *Discours de la connaissance des bêtes*, 1672, etc. Ses *Éléments de géométrie*, 1671, in-12, ont été souvent réimprimés.

Pardo, rivière du Brésil (Goyaz), affluent du Parana, coule au S. E. Diamants.

Pardo (El), château royal d'Espagne (Nouvelle-Castille), dans la province et à 15 kil. N. de Madrid, sur le Mançanarez. — Bâti par Charles-Quint, reconstruit par Philippe III, il a donné son nom aux traités de 1728 et de 1778, conclus, le premier avec la Ligue de Hanovre, le second avec le Portugal.

Pardon, nom donné, spécialement en Bretagne, aux fêtes ou réunions religieuses qui se tiennent près des lieux de pèlerinages.

Pardubitz, v. de Bohême (Autriche), sur l'Elbe, à 12 kil. N. de Chrudim.

Paré (AMBROISE), chirurgien, né à Laval, en 1517, se forma surtout par la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris. Attaché, depuis 1556, au service de divers hauts personnages, il passa, en 1552, à celui de Henri II, et trouva la même faveur auprès de François II, de Charles IX et de Henri III. Selon Brantôme, Charles IX le sauva lors de la Saint-Barthélemy; mais il est prouvé que Paré n'a jamais été calviniste. Paré ne cessa de s'instruire pendant les guerres étrangères comme pendant les guerres civiles du XVI^e siècle. Il mourut en 1590. — Restaurateur de la chirurgie en France, il a réformé le traitement des plaies d'armes à feu, et substitué, après l'amputation des membres, la ligature des artères à la cautérisation. La meilleure édition de ses *Œuvres* a été donnée par Malgaigne, 3 vol. in-8° avec pl., 1840.

Parédès (GARCIA DE). V. GARCIA.

Paréja (JEAN DE), peintre espagnol, 1606-1670, né à Séville, de parents esclaves, appartenait lui-même à Vélasquez. Il puisa ainsi auprès de son maître le goût de la peinture à laquelle il s'exerçait en secret. Surpris un jour par le roi Philippe IV, il dut la liberté à l'intervention de ce prince étonné de son talent. Il y a de lui beaucoup de portraits, mais peu d'ouvrages publiés.

Parénnin (DOMINIQUE), missionnaire jésuite, né à Bussey, près de Pontarlier, en 1665, fut tout-puissant à la cour de l'empereur chinois Kang-hi, et mourut à Pékin, 1741. — Il a donné des cartes de l'empire chinois dans *la Chine* du P. Duhalde, et laissé une *Correspondance* avec Mairan, 1759.

Parent du Châtelet (ALEXANDRE-JEAN-BAPTISTE), médecin, né à Paris, 1790-1846, se voua surtout à des travaux d'hygiène publique. — Son meilleur ouvrage est: *De la prostitution dans la ville de Paris*, 1836, 2 vol. in-8°.

Parentales, *Parentalia*, fêtes annuelles célébrées, dans l'ancienne Rome, en l'honneur des morts. V. FÉBRUALES.

Parentis (Etang de), sur la côte N. O. du départ. des Landes, au S. de l'étang de Sanguinet.

Parentis-en-Born, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 74 kil. N. E. de Mont-de-Marsan (Landes); 2,028 hab., dont 368 agglomérés.

Parento, *Parentium*, port d'Istrie (Autriche), sur la côte O., à 60 kil. S. de Trieste; 2,000 hab. Evêché.

Parsse (La), divinité allégorique des Anciens, fille du Sommeil et de la Nuit.

Parsseuse (Mer), *Mare pigrum*, nom donné par les anciens à l'Océan Glacial arctique, ou, selon d'autres, à la mer Baltique dont les eaux gèlent aussi.

Paréacène, *pays des montagnes*, nom donné dans l'antiquité: 1° à une contrée située au N. de la Perse proprement dite, où était Aspadana,auj. *Ispahan*; 2° à une portion de la Sagdiane, située au N. de l'Oxus moyen, près de la Bubacène.

Pareus (DAVID WÆNGLER, en latin), théologien calviniste, 1548-1622, né à Franckenstein (Silésie), enseigna à Heidelberg. Polémiste ardent, il a laissé une traduction allemande de la Bible, 1587; *Irenicus seu de unione evangelicorum*, 1614, in-4°; *Commentarius in Epistolam ad Romanos*, 1609, in-4°: ce dernier écrit fut brûlé publiquement en Angleterre, comme antimonar-chique.

Pareus (JEAN-PHILIPPE WÆNGLER, en latin), fils du précédent, né à Hemsbach, près de Worms, 1576-1648, dirigea divers collèges d'Allemagne. On lui doit surtout d'excellents travaux sur Plaute, dont il donna une édition complète, 1619, in-4° (*Electa Plautina*, 1597; *Lexicon Plautinum*, 1614; *Analecta Plautina*, 1625, etc.).

Pareus (DANIEL WÆNGLER, en latin), fils du précédent, né à Neuhaus, 1605-1655, a édité des auteurs anciens, et publié une *Historia Palatina*, 1655, in-12, etc.

Parexis (Campos dos), plateau de l'Amérique du S. (Brésil), par 60° long. O. et 14° lat. S., où le

Paraguay prend sa source. Il tire son nom d'une tribu indienne.

Parfait (Les Frères) : FRANÇOIS, né à Paris, 1698-1753, dut à sa liaison avec des comédiens les matériaux des ouvrages suivants, auxquels travailla aussi son frère CLAUDE, né vers 1701, mort en 1777 : *Histoire générale du Théâtre français*, 15 vol. in-12 (elle s'arrête à 1721); *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire*, 2 vol. in-12; *Histoire de l'ancien Théâtre-Italien*, in-12; *Dictionnaire des théâtres de Paris*, 7 vol. in-12, etc.

Parfait (Saint), martyr de Cordoue en 850. Fête, le 18 avril.

Parga, port de la Turquie d'Europe (Albanie), sur la mer Ionienne, à 100 kil. S. O. de Janina; 4,000 hab. Exportation de cédrats. — Autrefois république sous la protection de Venise, elle fut assiégée par Ali-Pacha, 1814. Les Anglais, à qui elle recourut, l'ayant livrée aux Turcs, les habitants émigrèrent à l'arrivée des soldats d'Ali, 1819.

Paria (Golfe de); il est formé par l'Atlantique au N. E. du Venezuela entre l'étroite et montueuse presqu'île de Paria au N. O. et l'île de la Trinité à l'E. Il communique avec l'Océan par le canal du Dragon au N. et le canal du Serpent au S. Il reçoit deux des bras de l'Orénoque.

Paria (Presqu'île), sur la côte N. E. de Venezuela, où elle termine sur l'Atlantique la Sierra de Caracas.

Parias, caste de l'Hindoustan, composée des débris des nations vaincues par les Aryas. Elle est vouée à une sorte d'abjection.

Parigné-l'Évêque, bourg de l'arr. et au S. E. du Mans (Sarthe). Toiles de chanvre, fourrages; 5,583 hab.

Parilies. V. PALÈS.

Parima ou **Rio-Branco**, rivière du Brésil (Amazonas), affluent du Rio Negro, naît dans la Parime et coule au S. O. Cours de 750 kil. encombré de cascades.

Parime, chaîne de montagnes peu connue, s'étendant du N. O. au S. E., de l'Orénoque à l'Atlantique, dans le Venezuela et sur la limite des Guyanes et du Brésil.

Parina, cap du Pérou qui forme la pointe la plus occidentale de l'Amérique du Sud, par 4° 5' lat. S. et 85° 45' long. O.; au N. O. de Paita.

Parini (JOSEPH), poète italien, né à Bosisio (Milanais), en 1729, avait embrassé l'état ecclésiastique. Il commença, en 1763, sa réputation par la publication du *Matin*: il y ajouta, plus tard, trois autres poèmes: le *Midi*, le *Soir* et la *Nuit*. Habile versificateur, il eut encore l'art de rajeunir par la satire des mœurs le poème descriptif qui commençait à se discréditer. Ancien protégé du gouverneur Firmiani, Parini accueillit cependant avec faveur l'arrivée des Français en 1796, et s'exposa ainsi à la réaction de 1799 pendant laquelle il mourut. L'abbé Desprades a traduit *les quatre parties du jour*, 1776, in-12. On a donné les *Œuvres choisies* de Parini, 2 vol. in-8°, et ses *Œuvres complètes*, en 6 vol. in-8°, 1801-1804.

Paris ou, selon Hérodote, **Alexandre**, l'un des 19 enfants de Priam et d'Hécube, avait été, avant sa naissance, signalé à sa mère dans un songe, comme la torche qui devait incendier Troie. Exposé par l'ordre de Priam, mais sauvé par Hécube, il fut élevé parmi les bergers du mont Ida; il y épousa la nymphe Œnone, et y prononça le jugement qui décernait à Vénus la pomme d'or que la Discorde, aux noces de Thétis et de Pélée, avait envoyée à *la plus belle*. Reconnu, dans la suite, par Priam, il se rendit en Grèce pour recueillir l'héritage de sa tante Hésione, et, à Sparte, enleva Hélène, femme de son hôte, le roi Ménélas. De là la célèbre guerre de Troie. Paris y prit la fuite devant Ménélas. Dans la 10^e année de la lutte, il tua Achille, soit en trahison, soit en lui lançant une flèche qu'Apollon dirigea. Il tomba lui-même sous les coups de Philoctète ou de Pyrrhus, fils d'Achille.

Paris (MATHIEU). V. MATHIEU PARIS.

Paris (FRANÇOIS DE), diacre, né à Paris en 1690, était fils d'un conseiller au Parlement. S'étant fermé la carrière sacerdotale en refusant d'adhérer à la bulle *Unigenitus*, il se retira au faubourg Saint-Marceau, et mourut, en 1727, consumé par les macérations et les veilles. Il fut inhumé dans le cimetière Saint-Médard, qui, jusqu'en 1732, servit de théâtre aux excès des *convulsionnaires*. V. DOYEN, *Vie du Diacre Paris*, 1731, in-12, et Carré de Montgeron, *la Vérité des miracles opérés par l'intercession de M. Paris*, 3 vol. in-4°.

Paris (PHILIPPE), garde constitutionnel de Louis XVI,

né à Paris en 1763, assassina le conventionnel Lepelletier de Saint-Fargeau qui avait voté la mort du roi, et s'enfuit en Normandie. Il allait être arrêté à Forges-les-Eaux, quand il se tua d'un coup de pistolet, 1795.

Paris (PIERRE-ADRIEN), architecte, né à Besançon, 1747-1819, fut chargé sous Louis XVI, des fêtes de Versailles, de Marly et de Trianon, et, depuis 1783, des décorations de l'Opéra. Il vécut dans la retraite pendant la révolution. Sous l'Empire, il dirigea par intérim l'Ecole de France à Rome, 1806, et s'occupa des fouilles du Colisée en 1811. On ne cite de lui que le portail de la cathédrale d'Orléans. — Il a traduit de l'anglais l'*Agriculture des anciens* de Dickson, 2 vol. in-8°, et l'*Agriculture pratique* de Marshall, 5 vol. in-8°.

Paris-Duverney (JOSEPH), né à Moirans en Dauphiné, 1684, était le 3^e fils d'un aubergiste. Accusé d'accaparement dans une disette, il se réfugia à Paris avec ses frères aînés, *Antoine* et *Claude*, dit la Montagne, et son jeune frère *Jean* (V. ci-dessous); il trouva comme eux un emploi dans le service des subsistances militaires, et plus tard dans les finances. Exilés pour leur opposition au système de Law, ils furent rappelés pour soumettre au *visa* tous les papiers du *système*. Duverney s'occupa, en même temps, de l'exécution des mesures décidées pour arrêter la peste de Marseille, 1721. Exilé encore, puis renfermé à la Bastille, à cause de ses intrigues contre Fleury, 1726, il rentra dans les affaires, 1728, fit créer l'Ecole militaire, dont il fut le premier intendant, 1751, et mourut en 1770. Grimoard a publié sa *Correspondance*, 1789, in-8°.

Paris de Montmartel (JEAN), le plus jeune frère du précédent, 1690-1766, fut banquier de la cour sous Louis XV, qui le créa marquis de Brunoy. Ce titre passa à son fils, qui se ruina par son goût pour les cérémonies religieuses.

Paris, *Iutetia*, *Parisii*, capitale de la France et chef-lieu du département de la Seine, est situé sur les deux rives de la Seine, qui y reçoit le ruisseau de la Bièvre sur sa rive gauche, baigne la ville dans une longueur de 8 kil. et y formait plusieurs îles (l'île aux Javiaux ou île Louviers, les îles Notre-Dame et aux Vaches, la Cité, l'île aux Juifs, l'île du Louvre, les îles aux Treilles et de Seine, l'île du Gros-Caillou ou des Cygnes), qui ne sont plus que deux aujourd'hui, l'île Saint-Louis et la Cité. Le méridien qui passe par l'Observatoire sert de point de départ pour la détermination des longitudes; il est à 2° 20' long. E. du méridien de Greenwich; Paris est par 48° 50' 14" lat. N. L'enceinte des fortifications, construites de 1840 à 1846, est d'environ 55 kilomètres, renfermant une superficie de 25,758 hectares; elles sont garnies de 94 bastions et protégées par 16 forts détachés: au N., le fort de la Briche, la Couronne du Nord, le fort de l'Est (à Saint-Denis) et le fort d'Aubervilliers; — à l'E., les forts de Romainville, de Noisy-le-Sec, de Rosny, de Nogent-sur-Marne et la citadelle de Vincennes; — au S., les forts de Charenton, d'Ivry, de Bicêtre, de Montrouge, de Vanves et d'Issy; — à l'O. le fort du mont Valérien. Depuis 1860, Paris, dont l'enceinte était formée par le mur d'octroi (auj. boulevards extérieurs), s'étend jusqu'aux fortifications, et l'on a réuni à l'ancienne ville les communes d'Auteuil, Passy, les Batignolles-Monceaux, Montmartre, la Chapelle, la Villette, Belleville, Charonne, Bercy, Vaugirard et Grenelle. Paris comprend aujourd'hui 20 arrondissements: 1° le Louvre; 2° la Bourse; 3° le Temple; 4° l'Hôtel-de-Ville; 5° le Panthéon; 6° le Luxembourg; 7° le Palais-Bourbon; 8° l'Élysée; 9° l'Opéra; 10° l'Enclos Saint-Laurent; 11° Popincourt; 12° Reuilly; 13° les Gobelins; 14° l'Observatoire; 15° Vaugirard; 16° Passy; 17° les Batignolles; 18° la butte Montmartre; 19° les buttes Chaumont; 20° Ménilmontant. Chaque arrondissement est divisé en 4 quartiers; un maire et des adjoints administrent chaque arrondissement; mais la ville est avant tout gouvernée par le préfet de la Seine, assisté d'une commission municipale, et par le préfet de police. La population totale, d'après le dernier recensement, était de 1,825,274 habitants. — Paris est le centre du réseau des chemins de fer français (Rouen, Nord, Strasbourg ou de l'Est, Lyon, Orléans, de l'Ouest), réunis par le chemin de fer de ceinture, et le point de départ de plusieurs lignes secondaires (Versailles, Saint-Germain, Enghien-Montmorency, Vincennes, Sceaux). — Paris, sans cesse agrandi, renouvelé, embelli, est l'une des villes les plus remarquables du monde par ses monuments et ses établissements de tout genre; c'est le centre d'une industrie considérable et d'un vaste commerce; c'est le grand foyer de la civilisation européenne,

la ville par excellence des arts, des lettres et du goût, mais aussi la ville des plaisirs. — Résidence du souverain, du Sénat, du Corps législatif, du conseil d'Etat, des ministères, de la cour de Cassation, de la cour des Comptes, de toutes les grandes administrations centrales. Paris est le siège d'un archevêché, d'une Cour impériale, d'une Académie universitaire et de la première division militaire. Sans pouvoir ici, et sans vouloir indiquer ce que Paris renferme de remarquable, nous nous bornons à une énumération sommaire. — **Boulevards**: les *Boulevards* proprement dits, de la Madeleine à la Bastille, sur l'emplacement des anciens remparts de Paris, convertis en promenades de 1671 à 1685; les boulevards de Sébastopol, Saint-Michel, Saint-Marcel, Saint-Germain, Malesherbes, Haussmann, Magenta, du Prince-Eugène, Richard-Lenoir (sur l'emplacement du canal Saint-Martin, maintenant souterrain, etc.); rues belles et animées; **PASSAGES** (des Panoramas, Jouffroy, de l'Opéra, des Princes, Vivienne, Colbert, Choiseul, Vérododat, du Saumon, etc.); deux lignes de **QUAIS** magnifiques sur la rive de la Seine, avec des ports et 25 ponts; **PLACES** de la Concorde ou Louis XV, où se trouve l'obélisque de Louqsor, deux fontaines monumentales et les statues des principales villes de France; du Carrousel, avec un arc-de-triomphe; la place Vendôme, avec la colonne de la Grande-Armée et la statue de Napoléon I^{er}; la place des Victoires, avec la statue de Louis XIV; la place du Châtelet, avec une colonne surmontée de la statue de la Victoire; la place Royale, avec la statue de Louis XIII; la place de la Bastille, avec la colonne de Juillet; les places de la Barrière du Trône, du Panthéon, Saint-Sulpice, etc., le Champ-de-Mars; les **PALAIS**, Tuileries, Louvre, Palais-Royal, Elysée-Bourbon, palais du Luxembourg ou du Sénat, palais Bourbon ou du Corps législatif, palais de Justice, palais de l'Hôtel-de-Ville, Bourse, Banque, Garde-Meuble, Monnaie, palais de l'Institut, des Beaux-Arts, du quai d'Orsay, où siègent le conseil d'Etat et la cour des Comptes, palais des Invalides, avec le tombeau de Napoléon I^{er}, Ecole-militaire, palais de l'Industrie, etc.; arcs-de-triomphe de l'Étoile, du Carrousel, des Portes Saint-Denis et Saint-Martin; **PROMENADES** des Champs-Élysées, des Tuileries, du Luxembourg, du Jardin des Plantes, des Buttes-Chaumont, parc Monceaux, squares nombreux, fontaines monumentales (Louvois, Molière, du Temple, Saint-Michel, Saint-Sulpice, des Innocents, de la Tour Saint-Jacques, Sainte-Clotilde, Saint-Martin, des Batignolles, Montholon, etc.); **ÉGLISES**, la cathédrale de Notre-Dame, le Panthéon ou Sainte-Geneviève, Saint-Etienne du Mont, Saint-Sulpice, Saint-Germain des Prés, Sainte-Clotilde, la Madeleine, Saint-Augustin, la Trinité, Saint-Roch, l'Assomption, Saint-Eustache, Notre-Dame de Lorette, Saint-Vincent de Paul, la Sainte-Chapelle, etc.; puis les abattoirs, transportés à la Villette, les Halles centrales, les marchés, l'Entrepôt des vins, et, sous Paris, le magnifique réseau des égouts et des catacombes. De nombreux hôpitaux, hospices, maisons de refuge ou de retraite (Hôtel-Dieu, Charité, Pitié, Lariboisière, Beaujon, Cochin, Saint-Louis, la Salpêtrière, les Quinze-Vingts, le Val-de-Grâce, les Incurables, etc.); trois cimetières, ceux de l'Est ou du Père-Lachaise, de Montmartre ou du Nord, du Mont-Parnasse ou du Sud.

Paris est le foyer des lumières; aussi y trouve-t-on les grands établissements d'instruction, les hautes écoles, les sociétés savantes; le haut enseignement compte les facultés de sciences, de lettres, de théologie (à la Sorbonne), les facultés de droit et de médecine; le Collège de France, le Muséum d'histoire naturelle; les Ecoles polytechnique, normale, des Chartes, des Ponts-et-chaussées, des Mines, d'Etat-major, de pharmacie, des Beaux-Arts, de commerce, des langues orientales, des arts et manufactures, etc.; l'Ecole centrale, le Conservatoire des Arts et Métiers, le Conservatoire de musique et de déclamation; l'Observatoire, les collections du Muséum; les musées du Louvre, du Luxembourg, de l'hôtel de Cluny, le Musée d'artillerie, le Dépôt de la guerre, le Dépôt des cartes et plans de la marine, etc. La Bibliothèque impériale est la plus riche du monde en livres et en manuscrits; viennent ensuite les bibliothèques de l'Arsenal, Sainte-Geneviève, de la Sorbonne, Mazarine, de l'Institut, de la Ville, du Louvre; le Dépôt des archives impériales, etc. L'Institut, avec ses cinq Académies, marche à la tête des sociétés savantes: académie de médecine, Sociétés de l'histoire de France, de géographie, asiatique, linnéenne, géologique, d'agriculture, etc. L'instruction secondaire est donnée dans cinq lycées, deux collèges municipaux et dans un grand

nombre d'institutions privées, laïques ou ecclésiastiques, il y a le grand séminaire de Saint-Sulpice, l'Ecole des Carmes, les Ecoles des Sourds-et-Muets, des Jeunes-Aveugles, etc. — Parmi les monuments, spécialement consacrés au plaisir, citons les théâtres, Opéra, Théâtre-Français, Théâtre des Italiens (à la salle Ventadour), Opéra-Comique, Odéon ou 2^e Théâtre-Français, Théâtre-Lyrique, Gymnase, Vaudeville, Variétés, Porte-Saint-Martin, Gaité, Palais-Royal, etc., etc. — L'industrie parisienne est très-variée; l'on compte de 4 à 500,000 ouvriers, dont les produits sont caractérisés par le goût et l'élégance. « On y fabrique des armes de luxe et de précision; des articles de mode; de la bijouterie; des bronzes d'art et d'ameublement; de la carrosserie; des châles cachemires et ordinaires; de l'ébénisterie de luxe et ordinaire; des éventails et ombrelles; des fleurs artificielles, des gants; de l'horlogerie ordinaire et de précision; des instruments astronomiques, de physique et de chirurgie; des jouets d'enfants; des machines; des nécessaires et portefeuilles; de l'orfèvrerie d'art et ordinaire; des papiers peints; de la passementerie; des boutons; des appareils pour les phares; des pianos et instruments de musique de toutes sortes; des produits chimiques; des objets en bois et en ivoire sculptés; de la tabletterie fine; des savons, de la parfumerie; des pipes; des tapis (Gobelins et Savonnerie); des tissus dits de Paris; des vêtements d'hommes, des casquettes, des vêtements et chaussures de femmes; de la bonneterie de laine et de soie; des blondes tissées et brodées à la mécanique. Paris renferme des raffineries de sucre et de salpêtre, des filatures, des teintureries, des tanneries, des fabriques de cuirs et de cuirs vernis, et des imprimeries sur tissus. Paris est un grand marché de capitaux et de métaux précieux; les principaux établissements financiers qu'il renferme sont la banque de France, le comptoir d'escompte et la société générale du crédit foncier. » (Dussieux, *Géographie*.)

Histoire. — Au temps des Gaulois, Paris n'était qu'une bourgade, renfermée dans l'île de la Cité; on la nommait *Lutetia*, *Lutèce* (de *Loutouhezi*, habitation au milieu des eaux); elle était la capitale du petit peuple des *Parisii*; César y convoqua pour la deuxième fois les peuples de la Gaule; Labienus, vainqueur des Gaulois, sur les bords de la Seine, prit et brûla la ville. Elle se releva, et, sous Tibère, les *Nautæ Parisiaci* faisaient déjà un assez grand commerce; cette compagnie est l'origine de l'association *des marchands de l'eau* ou *hanse parisienne*; de là viennent les armes de Paris (de gueule à un navire frété et voilé d'argent, flottant sur les ondes de même, au chef semé de France). Suivant une tradition respectable et généralement admise, saint Denis y porta l'évangile, avec ses compagnons Rustique et Eleuthère, et devint le premier évêque de la ville, vers 250; un concile s'y réunit en 360. Déjà Constance Chlore avait bâti, sur la rive gauche, un palais connu sous le nom de palais des Thermes, dont il reste encore quelques ruines. Julien, qui aimait Lutèce, et qui, dans ses Lettres, vante la salubrité du climat et des eaux, la politesse des habitants, y résida pendant cinq hivers, 355-361, et y fut proclamé empereur par ses soldats. Au temps des invasions, sainte Geneviève sauva la ville, en empêchant les habitants de fuir devant les Huns d'Attila; plus tard elle les décida à se soumettre à Clovis, et Paris fut la résidence habituelle du roi des Francs. Il y bâtit l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul; il y mourut, 511. L'un de ses fils, Childebart, régna à Paris, et fit élever l'église de Saint-Germain des Prés. Paris avait déjà une certaine importance; à la mort de Charibert, petit fils de Clovis, 567, il fut décidé que la ville serait partagée entre ses trois frères, avec défense à chacun d'eux d'y entrer; Brunehaut s'y était établie, lorsque Sigebert, son mari, fut assassiné, 575; et une grande assemblée d'évêques et de leudes s'y réunit en 614. Mais Paris fut abandonné par les derniers Mérovingiens, qui vivaient retirés dans leurs vastes métairies, et par les Carolingiens, qui résidaient habituellement en Austrasie. Il y eut alors un comte de Paris. Au ix^e siècle, la ville fut plusieurs fois ravagée par les Normands, qui remontaient la Seine; les faubourgs furent pillés et brûlés en 841, 845, 856, 861, et le siège de Paris, en 885-886, chanté par Abbon, est resté célèbre. Le comte Eudes, que secondait l'évêque Gozlin, y mérita la couronne, et Paris conquit dès lors des droits à devenir la capitale de la France.

Depuis l'avènement de Hugues Capet, duc de France et comte de Paris, cette ville fut habitée par les rois capétiens et devint chaque jour plus considérable: la

fortune de Paris fut désormais associée à la fortune de la royauté. Dès la fin du XI^e siècle, les écoles de Paris sont célèbres; on l'appelle déjà la *ville des lettres*; l'école épiscopale a des maîtres comme Adam du Petit-Pont, Pierre Comestor, Michel de Corbeil, Pierre le Chantre, et surtout Guillaume de Champeaux; elle est éclipsée par l'illustre Abailard, qui plante le *camp de ses écoles* sur la montagne Sainte-Geneviève. Les abbayes, les églises se multiplient (Saint-Victor, Sainte-Geneviève des Ardents, Saint-Pierre aux Bœufs, Saint-Jacques la Boucherie, la léproserie de Saint-Lazare, la commanderie de Saint-Jean-de-Latran, etc.). Déjà un *prévôt du roi* gouverne la ville et y fait la police; sa cour siège au grand Châtelet, et la ville est protégée par une nouvelle enceinte sous Louis VI. Les Croisades développent l'industrie de Paris, la population augmente; les Templiers y établissent le palais fortifié, qui doit devenir le centre de l'ordre, et autour duquel se forme un quartier tout entier. L'évêque Maurice de Sully jette les fondements de Notre-Dame, sous Louis VII; et déjà la promenade du Pré-aux-Clercs, à l'O. de la ville, a quelque célébrité.

Sous Philippe Auguste, Paris devient une véritable capitale; le roi fait paver les premières rues, qui forment la *croisée de Paris*; on lui doit des aqueducs, des fontaines, des halles, des églises, des couvents, le Vieux-Louvre, dont la grosse *Tour* devient le symbole de la suzeraineté royale et la prison des grands vassaux rebelles. Le *Parloir aux Bourgeois* est transféré près du grand Châtelet, sur le quai de la Mégisserie; les écoles de Paris sont réunies en *Université*, qui prend le titre de fille aînée des rois; elle a des privilèges, et ses 20,000 écoliers, venus de toutes les parties de l'Europe, forment sur la rive gauche une ville entière, qu'on appellera souvent le *quartier latin*. Une nouvelle enceinte fortifiée montre les progrès de la cité; elle va, sur la rive gauche, de la *Tournelle* à la *Tour de Nesle* (près de l'Institut); et, sur la rive droite, de la *Tour qui fait le coin* (près du pont des Arts) à la *Tour Babel* ou *Barbeau* (près du port Saint-Paul). Il y a 14 portes et plusieurs poternes; la muraille est garnie de nombreuses tours rondes.

Sous saint Louis, 1226-1270, les églises, les couvents, les collèges se multiplient; on construit la Sorbonne, la Sainte-Chapelle, les Quinze-Vingts, etc. Le célèbre prévôt, Etienne Boileau, établit à côté du *guet royal* le *guet des métiers*, pour assurer l'ordre dans la ville; il fait rédiger le *Livre des métiers*, qui comprend les statuts et règlements des nombreuses corporations, qui montrent les grands progrès de l'industrie parisienne; le chef de la bourgeoisie prend le nom de *prévôt des marchands*. Sous les successeurs de Louis IX, les progrès continuent; les ordres religieux enseignants font partie de l'Université; beaucoup de nouveaux collèges sont fondés (Navarre, Bayeux, Laon, Montaigu, du Plessis, Narbonne, Lisieux, etc.); le *Parlement royal* est installé à demeure dans Paris, et la turbulente confrérie des *clercs de la Basoche* s'organise autour de la grande cour judiciaire. Paris, qui s'est soulevé contre les mesures fiscales de Philippe le Bel, voit les premiers états généraux réunis en 1302, et assiste au supplice de Jacques de Molay, le grand-maître des Templiers, en 1314, puis à celui d'Enguerrand de Marigny, conduit au gibet de Montfaucon.

Au XIV^e siècle, Paris commence à montrer son génie révolutionnaire; le parloir aux bourgeois a été transféré à la *maison aux Piliers*, sur la Grève; c'est de là qu'Etienne Marcel, le célèbre prévôt des marchands, dirige la bourgeoisie et cherche à s'emparer du pouvoir que la royauté semble incapable d'exercer, soit dans les états généraux, réunis à Paris, de 1355 à 1358, soit en armant les Parisiens, et en leur donnant, comme signe de ralliement, le chaperon rouge et bleu, soit en présidant à la défense de la ville, après la défaite de Poitiers. On reconstruit la muraille extérieure, on la garnit de 750 guérites et de canons, on agrandit l'enceinte septentrionale, qui partit de la *tour de Billy*, près de l'Arsenal, et alla jusqu'à la tour du Bois, près des Tuileries. Lorsque la paix fut rétablie, Charles V fit élever à l'E. de la ville la Bastille Saint-Antoine, au moment où il établissait la demeure royale dans l'hôtel Saint-Paul, et abandonnait au Parlement l'ancien palais des rois qui devint le Palais de Justice. — Sous Charles VI, Paris fut encore le théâtre de nouvelles révoltes; les Maillotins, en 1382; plus tard la faction des Bouchers ou Cabochiens ensanglanta la ville; les massacres des Armagnacs, en 1418, préparèrent la domination des

Anglais qui restèrent maîtres de Paris jusqu'en 1436. Le connétable de Richemont rétablit alors l'autorité de Charles VII, qui rentra dans sa capitale désolée en 1437. A la fin du XV^e siècle et au XVI^e, les rois résidèrent rarement à Paris; mais la ville répara rapidement ses pertes; Louis XI, qui en comprenait toute l'importance flatta les bourgeois, augmenta leurs privilèges, organisa leurs milices en 72 compagnies, fit paver les rues, creusa des égouts, éleva des boucheries, de nouveaux ponts, établit une police salubre, et favorisa le développement du commerce et de l'industrie. Malgré l'opposition de l'Université, toujours très-puissante, il protégea les premiers imprimeurs, élèves de Jean Fust. A l'époque de la Renaissance, de nouveaux monuments embellirent Paris; sous François I^{er}, le Louvre, l'hôtel de Cluny, l'hôtel de la Trémoille, le Collège de France, l'Imprimerie royale, la fontaine des Innocents, l'hôtel de Ville, les églises Saint-Merry et Saint-Eustache; sous les auspices de Catherine de Médicis, les Tuileries, l'hôtel de Soissons, les collèges de Clermont et des Grasseins, etc. La *juridiction des juges et consuls* fut le premier tribunal de commerce créé en 1563; les premières rentes sur l'hôtel de Ville furent instituées sous François I^{er}.

Mais Paris fut encore, pendant les guerres de religion, le théâtre de terribles événements: Saint-Barthélemy, en 1572; organisation de la Ligue, journée des Barricades, 12 mai 1588; révolte contre Henri III; sièges de Paris, 1589, 1590, 1592; Etats de la Ligue, 1593. L'année suivante, la haute bourgeoisie de Paris s'entendit avec le gouverneur Brissac, pour livrer la ville à Henri IV, qui y rentra en 1594. Pendant le règne de ce prince, on acheva les Tuileries, la galerie du Louvre, l'Arsenal, l'hôtel de Ville, le Pont-Neuf; on construisit la place Dauphine et la place Royale; le quartier du Marais fut commencé, la foire Saint-Germain devint très-populaire, et le quartier Saint-Germain fut relié à la Seine et au Pont-Neuf. Paris méritait les éloges de Montaigne, qui écrivait alors: « Paris a mon cœur dès mon enfance... Je l'aime tendrement jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en félicité de son assiette, mais surtout grande et incomparable en variété et diversité de commodités, la gloire de la France et l'un des plus nobles ornements du monde. » Sous Louis XIII, l'évêché de Paris fut érigé en archevêché, 1623; une nouvelle enceinte avec fossés, bastions, courtines, s'étendit en 1626 de la porte Saint-Denis à la porte de la Concorde; des quartiers nouveaux furent construits, avec de riches hôtels; Marie de Médicis fit élever le Palais du Luxembourg; Richelieu, le Palais-Cardinal, plus tard Palais-Royal; Anne d'Autriche, le Val-de-Grâce. L'aqueduc d'Arcueil amena sur la rive gauche les eaux de Rungis; le Jardin des Plantes fut créé, 1626; le Cours-la-Reine fut planté; beaucoup d'églises, de couvents furent élevés; l'Académie Française fut fondée à Paris, au moment où les théâtres de Bourgogne, du Marais, etc., commençaient à donner des chefs-d'œuvre.

Avec la Fronde, les troubles recommencèrent à Paris, qui vit la deuxième journée des Barricades, 1648, fut assiégé par l'armée royale commandée par Condé, 1649, et assista à la bataille du faubourg Saint-Antoine, où Condé, devenu rebelle, ne fut sauvé que par le canon de la Bastille, 1652. Paris fut puni, perdit ses privilèges et ses magistrats, et cessa d'être la résidence de la cour, qui habita dès lors Saint-Germain, puis Versailles. La capitale n'en garda pas moins son importance; les anciennes murailles furent renversées et remplacées par des boulevards, de la porte Saint-Antoine à la porte Saint-Honoré; les faubourgs Saint-Antoine, du Temple, Saint-Martin, Saint-Denis, Montmartre, Saint-Victor, Saint-Marcel, Saint-Jacques, les quartiers du Luxembourg, Saint-Germain-des-Prés, des Invalides, firent partie de la ville, divisée dès lors en 20 quartiers jusqu'en 1790. Un lieutenant de police (La Reynie, puis d'Argenson) mit fin aux désordres de la capitale, 1666; elle fut éclairée par 6,500 lanternes à chandelles, les rues furent assainies; il y eut des voitures publiques ou *fiacres*, des marchés, des casernes; on multiplia les ponts, les places, les portes triomphales, les maisons religieuses; on acheva les Tuileries, on planta les Champs-Élysées; on éleva le collège des Quatre-Nations, la Salpêtrière, la colonnade du Louvre, les Invalides, l'Observatoire, la manufacture des Gobelins, la Bibliothèque royale; on créa de nouvelles académies. « Les provinciaux et les étrangers affluaient déjà dans cette

grande hôtellerie, qui comptait plus de 500,000 hab., *le vrai cœur du royaume*, disait Vauban, la mère commune de la France, par qui tous les peuples de ce grand Etat subsistent, et dont le royaume ne saurait se passer sans déchoir considérablement. »

Sous Louis XV, la prospérité de Paris continue; la rue Quincampoix, la place Vendôme, l'hôtel de Soissons, sont les théâtres des folies du système de Law; l'Opéra est dans tout son éclat; le cimetière Saint-Médard voit les extravagances des convulsionnaires. Paris est de plus en plus la ville des lettres et des idées; ses cafés sont célèbres comme ses salons; ses écrivains font l'éducation de la société polie en Europe. On bâtit de nombreux hôtels pour les financiers comme pour les grands seigneurs, mais peu de monuments religieux; citons l'Ecole-Militaire, la Halle aux blés, l'Hôtel des monnaies, l'église Sainte-Geneviève, la place Louis XV; mais les lieux de réunion et de plaisir, comme les théâtres se multiplient. Paris s'enrichit d'institutions utiles et bienfaisantes sous Louis XVI (marchés, halles, ponts, hôpitaux, écoles, etc.). Le mur d'octroi est construit par les fermiers généraux en 1786.

Depuis le commencement de la Révolution, l'histoire de Paris se confond de plus en plus avec l'histoire de la France. L'agitation du Palais-Royal prépare la prise de la Bastille, qui est démolie, 14 juillet 1789; Paris est gouverné par une municipalité, qui se compose d'un maire, de 16 administrateurs, de 32 conseillers; réunis aux 96 notables, ils forment le conseil général de la Commune, qui a un procureur; la milice parisienne forme la garde nationale, avec la cocarde tricolore; la ville est divisée en 48 sections. La journée du 10 août 1792 voit se former la fameuse Commune de Paris, composée de membres nommés par les 48 sections. Paris, avec ses clubs des Jacobins et des Cordeliers, avec son armée révolutionnaire, domine la Convention, domine la France, épouvante l'Europe. C'est Paris qui voit toutes les grandes et terribles journées de la Révolution, les supplices de la Terreur, les fêtes du Consulat et de l'Empire, la double chute de Napoléon I^{er}. Les alliés entrent deux fois à Paris, avril 1814 et juillet 1815, et les deux traités de Paris, 30 mai 1814 et 20 novembre 1815 consacrent deux fois la défaite et la désolation de la France. De nombreux monuments ont été élevés pendant cette période, et l'administration de la ville a été confiée, en l'an VIII, à deux préfets, l'un pour tout le département, l'autre chargé spécialement de la police; elle a été elle-même divisée en 12 arrondissements avec 12 maires. Sous la Restauration, 1815-1830, et sous le gouvernement de Louis-Philippe, Paris, de plus en plus la capitale du monde civilisé, n'a cessé d'être agité par le souffle de l'esprit moderne, par les passions et même par les excès du libéralisme; il a fait deux révolutions, celle de juillet 1830 et celle de février 1848. Il n'a cessé de s'agrandir, de se développer, de s'améliorer; ce n'est pas dans un court résumé qu'il est possible d'indiquer même sommairement toutes les transformations, tous les embellissements de la capitale; rappelons seulement l'immense travail des fortifications de 1841 à 1846. Après les troubles de la seconde République (journées du 15 mai, journées de juin, coup d'Etat du 2 déc. 1851), le calme s'est rétabli sous la présidence du prince Louis-Napoléon et sous l'Empire. Les grands travaux ont été repris, poursuivis avec la plus étonnante activité, surtout sous l'administration de M. Haussmann, préfet de la Seine; le vieux Paris achève de disparaître, pour faire place à un nouveau Paris, assaini, amélioré, régularisé et considérablement agrandi. En 1860, comme nous l'avons dit, le mur d'octroi a disparu, et la ville s'est étendue jusqu'à la limite des fortifications, englobant dans sa vaste enceinte toutes les communes environnantes. Un traité célèbre y a été conclu en 1856, après la guerre de Crimée, entre les grandes puissances de l'Europe, et deux expositions universelles, en 1855 et 1867, y ont montré les merveilles accumulées de l'industrie moderne. Il serait trop long d'indiquer ici les illustrations en tous genres qui ont pris naissance à Paris. Il nous suffit de dire qu'aucune ville du monde, à aucune époque, n'a donné le jour à autant de personnages célèbres dans les lettres, les arts, les sciences, la politique, la guerre, l'administration. V. SUPPL.

Les ouvrages publiés sur Paris sont très-nombreux; citons: Corrozet, *les Antiquités, chroniques et singularités de Paris*, 1581, in-16; Dubreuil, *les Fastes et antiquités de Paris*, 1608, in-4^o; Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de Paris*, 1724, 3 vol. in-fol.; Piganiol de la Force, *Description historique de Paris*,

1765, 10 vol. in-12; l'abbé Le Bœuf, *Histoire de la ville et du diocèse de Paris*, 1754, 15 vol. in-12; Sainte-Foix, *Essais historiques sur Paris*, 1765, 4 vol. in-12; Dorn, *Félibien, Histoire de Paris*, 1775, 5 vol. in-fol.; Jaillet, 1775, Bégouillet, 1780, Saint-Victor, 1808, Dulaure, 1839, Lavallée, 1851, Meindre, 1855, etc., *Histoire de Paris*; Frégier, *Histoire de l'administration de la police de Paris*, 1850; Louis et Félix Lazare, *Dictionnaire administratif et historique des rues et des monuments de Paris*, 1855; Husson, *les Consommations de Paris*; Charpentier, *Paris dans sa splendeur*, 3 vol. in-fol.; Joanne, *Paris illustré*, etc.; et le grand ouvrage publié sous les auspices de l'administration préfectorale, qui doit être la description la plus complète de la grande capitale. V. SUPPL.

Pariset (ETIENNE), médecin, né à Grand (Vosges), en 1770, de pauvres paysans, servit d'abord chez un oncle, parfumeur à Nantes. Envoyé à l'école de santé de Paris, aux frais de la ville de Nantes, 1794, il conquit le grade de docteur en 1805. Il alla ensuite étudier la fièvre jaune à Cadix, 1819, et à Barcelone, 1821, et la peste en Egypte, 1828. Médecin de Bicêtre depuis 1814, puis de la Salpêtrière, 1850, il s'occupa encore des maladies mentales. Il mourut, en 1847, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine. — Son meilleur ouvrage est précisément son *Histoire* ou plutôt ses *Eloges des membres* de cette société, 2 vol. in-18, 1845-50. On lui doit encore: *Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne*, 1823, in-8^o.

Parisii, petit peuple de la Gaule Celtique (Lyonnaise 4^o), sur les deux rives de la Seine, au N. O. des Senones, dont, selon César, ils étaient les alliés. Villes: *Lutetia, Metiosedum*. Ils furent battus par Labienus, 52 av. J. C.

Parisis, *pagus Parisiacus*, petit pays de l'anc. France, compris auj. dans les départ. de Seine et Seine-et-Oise. Il s'étendait à une certaine distance au N. de Paris. Ch.-l., *Louvres*.

Parisis, monnaies d'or et d'argent frappées à Paris sous Philippe de Valois, et supérieures d'un quart aux monnaies dites *tournois*. — Comme celles-ci, les parisis ne furent plus, dans la suite, qu'une monnaie de compte.

Parisis (PIERRE-LOUIS), prélat français, né à Orléans, 1795-1866, a été évêque de Langres, 1834, puis d'Arras, 1851. Sous la seconde République il fut l'un des représentants du Morbihan à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative. Il a contribué beaucoup à l'extension du rite romain en France, et a publié des *Lettres* et des *brochures* sur diverses questions, entre autres sur la *Liberté d'enseignement*, 1845-1846.

Pariset. V. NORBERT.

Pariset (VALENTIN), né à Vendôme, 1800-1861, élève de l'Ecole normale, professeur d'histoire aux lycées de Bourges et de Versailles, de littérature étrangère dans les Facultés de Rennes, de Grenoble et de Douai, a donné plusieurs éditions d'ouvrages grecs et latins, a écrit dans la *Biographie universelle*, et rédigé le *Dictionnaire mythologique*, qui y est joint, 3 vol. in-8^o. On lui doit: *De Porphyrii vita et indole*, le texte et la traduction du 57^e livre de *Nicéphore Phocas* (notices et extraits des manuscrits, etc.), la traduction d'une partie du *Râmâyana*, etc.

Parium, ancienne colonie de Paros et de Milet, dans la Mysie, sur la Propontide, près et à l'E. de Lampsaque. Aujourd'hui *Kemer*.

Park (MUNGO), voyageur anglais, né en 1771 à Fowle-hills, près de Selkirk (Ecosse), visita d'abord Sumatra comme chirurgien de la Compagnie des Indes, 1792. Sur l'invitation de la Société africaine de Londres, il remonta la Gambie, en 1795, arriva au Niger, et revint en 1797: c'était le voyage le plus important qui eût été encore accompli dans l'intérieur de l'Afrique. Après 8 ans de repos, il fut chargé, par le gouvernement anglais, d'explorer le Niger: parti de Gorée en mai 1805, il atteignit le fleuve, mais, après le 16 nov., on n'eut plus de nouvelles authentiques. Selon les uns, il aurait péri victime d'un guet-apens dans le pays d'Haoussa; selon d'autres, son navire aurait donné contre un écueil du Niger. — La relation de ses deux *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique* a été traduite en français (1800 et 1820).

Parker (MATHIEU), prélat anglais, né à Norwich 1504-1575, devint, grâce à son talent pour la prédication, chapelain d'Anne de Boleyn, 1534, et de Henri VIII, 1537. Son zèle pour la réforme l'obligea à se cacher sous Marie Tudor, mais, dès l'avènement d'Elisabeth, il fut nommé archevêque de Cantorbéry, 1559. Persécuteur des puritains et des catholiques, il eut, du moins,

le goût des lettres. Il a écrit : *De antiquitate Britannicæ ecclesiæ*, in-fol., 1572, et donné des éditions de Mathieu Paris, de Mathieu de Westminster, de Thomas Walsingham, d'Asser, etc.

Parker (SAMUEL), prélat anglais, 1640-87, né à Northampton, fut chapelain de l'archevêque de Cantorbéry, et, en 1686, évêque d'Oxford. — On cite de lui : *Tentamina physico-theologica*, 1665; *De la police ecclésiastique*, 1669; *Motifs pour l'abrogation du Test*, 1688, etc. — Son fils, SAMUEL, 1680-1750, a publié une *Bibliotheca biblica*, 5 vol. in-4°.

Parker (THÉODORE), théologien américain, né à Lexington, 1810-1860, fonda, à Boston, une secte dite *Vingt-huitième société congrégationnelle*, qui eut peu de partisans. Il a laissé des *Sermons*, etc.

Parker-King (PHILIPPE), navigateur anglais, né dans l'île Norfolk, 1793-1855, releva les côtes d'Australie, 1817-21, et, plus tard, celles de la Terre-de-Feu.

Parlement. En France, ce mot a désigné : 1° sous les deux dynasties franques, l'assemblée nationale, qu'on appelait aussi *mallum*, *Champ de Mars* ou *Champ de mai*; 2° sous les premiers Capétiens, *la Cour du roi*, composée des grands vassaux du duché de France et des hauts dignitaires de la couronne, et investie d'attributions politiques, judiciaires et financières; 3° de 1502 à 1789, une *cour supérieure de justice*, siégeant à Paris, et pourvue aussi de certaines prérogatives politiques. C'est de ce parlement judiciaire que nous parlerons spécialement.

Le Parlement judiciaire a été un démembrement de la Cour du roi. Celle-ci avait été renforcée, en 1224, de la Cour des pairs (V. *Pairs*), et, sous saint Louis, des légistes qui, d'abord, ne furent que les conseillers des barons. Elle se réunissait, chaque année, à la Toussaint et à la Pentecôte. Philippe le Bel la divisa en trois corps, 1502. Il donna au *Grand Conseil* les fonctions politiques, à la *Chambre des Comptes*, le contrôle des finances, et au *Parlement*, proprement dit, l'administration de la justice.

Philippe le Bel composa le Parlement judiciaire de trois chambres : 1° *Chambre des enquêtes*, qui instruisait les affaires dont appel était porté au Parlement; 2° *Grand'chambre*, qui jugeait les procès, après qu'ils avaient été instruits par la chambre des enquêtes; 3° *Chambre des requêtes*, qui connaissait des causes jugées directement par le Parlement. On y ajouta encore une chambre temporaire, dite de *droit écrit*, qui décidait en appel des affaires du Languedoc, où le *droit romain* était demeuré en vigueur. Cette organisation fut complétée par l'institution du ministère public (avocats et procureurs du roi), chargé de la poursuite des crimes et des délits auprès du Parlement. Sous Philippe VI de Valois, les *conseillers rapporteurs* ou légistes finirent par évincer les *conseillers-jugeurs* ou barons dont ils n'avaient d'abord été que les auxiliaires: ainsi commença la noblesse de robe. Sous Charles V, les séances du Parlement devinrent permanentes: jusqu'alors, elles avaient seulement été tenues aux deux sessions de la Toussaint et de Pâques, 1569. C'est à cette époque, sans doute, qu'il commença à siéger dans l'ancienne résidence des premiers Capétiens, appelée depuis *Palais de Justice*. — Charles VII créa une 4° chambre, la *Tournelle* ou chambre criminelle, 1455. Louis XI porta les conseillers laïques à 40, nombre égal à celui des conseillers clercs, 1461, et donna aux juges l'immovibilité, 1467. — Le mode de nomination des magistrats a beaucoup varié: à l'origine, il n'y eut que des commissions temporaires, la justice n'étant rendue qu'aux deux sessions de la Toussaint et de Pâques. Devenu permanent, 1569, le Parlement finit par s'attribuer l'élection de ses membres. Depuis François I^{er}, la vente des charges de judicature, au profit du trésor public, fut un expédient régulier, une véritable source de revenus. On créa des chambres entières dont on céda les places à beaux deniers comptant. Les abus de ce trafic furent, à certains égards, atténués par l'institution de la *Paulette* (V. *ce mot*), 1604, qui consacra le système de la vénalité des charges, et en fit, jusqu'à la révolution de 1789, le mode de recrutement de la magistrature française.

Les prérogatives politiques du Parlement de Paris ont contribué beaucoup à son importance sous l'ancienne monarchie. La principale consistait dans son *droit de remontrance*. Les rois faisant transcrire leurs édits et ordonnances sur les registres du Parlement, afin de leur donner un caractère authentique, les magistrats commencèrent par délibérer avant de procéder à cet enre-

gistrement, puis adressèrent au roi des *remontrances*, quand il leur parut que les édits royaux dérogeaient aux anciennes lois de l'Etat ou semblaient contraires à l'intérêt public. Cet usage, qui remonte au règne de Charles VI, fut accepté tacitement par Louis XI (affaire de la pragmatique-sanction, 1462), réproposé par François I^{er} (affaire du concordat, 1518-1529), et consacré, pour ainsi dire, par l'ordonnance de Moulins, 1566. Si le roi ne déférait pas aux remontrances, l'enregistrement ne pouvait être obtenu que par des *lettres de jussion* ou par des *lits de justice* (V. *ces mots*). Combattu énergiquement par Henri IV et Richelieu, le droit de remontrances fut formellement supprimé, à diverses reprises, par Louis XIV: de 1673 à 1715, le Parlement de Paris ne fut plus qu'un corps judiciaire. Il recouvra le droit de remontrances à l'avènement de Louis XV, et il le conserva, presque sans interruption, jusqu'à sa suppression définitive, en 1790. — On comprend, qu'armé de ce droit d'opposition, le Parlement ait prétendu remplacer les États-généraux, dans lesquels il forma même, une seule fois, il est vrai, en 1558, un quatrième ordre. En 1610, il conféra la régence à Marie de Médicis, et, en 1615, après le renvoi des États-généraux, parut vouloir lui dicter une ligne de conduite. A la mort de Louis XIII, il cassa le testament de ce prince et transmit la régence, pleine et entière, à Anne d'Autriche, 1643. Cinq ans après, il était l'âme de la première Fronde, 1648-1649, et Mesmes, l'un de ses présidents, déclarait que « les Parlements tenaient un rang au-dessus des États-généraux. » On a vu comment Louis XIV traita cette assemblée, à laquelle il enleva jusqu'à son titre de *cour souveraine*, 1665. — Elle se relevait dès la mort du grand roi, dont le testament était aussi cassé au profit de Philippe, duc d'Orléans, 1715. Au XVIII^e s., les incidents principaux de l'histoire du Parlement furent sa lutte contre l'archevêque de Paris en faveur des jansénistes, 1752-1757, la suppression de l'ordre des jésuites, 1761-1764, et son hostilité contre le duc d'Aiguillon, 1770. Remplacé, 1771-1774, par le *parlement Maupeou* (V. *ci-après*), il fut reconstitué sous le règne de Louis XVI, pour faire à Turgot la plus aveugle des oppositions. Enfin, en 1788, il réclamait la convocation des États-généraux, qui devaient briser à la fois le Parlement et l'ancienne monarchie.

Voici quelles étaient, en 1789, la composition et les attributions principales du Parlement: 1° *Grand'chambre* (appellations verbales des sentences rendues par divers tribunaux inférieurs; appel comme d'abus en matière civile; jugement en première instance de certaines affaires importantes, des causes des pairs de France, etc.); 2° 3 *Chambres des enquêtes* (appellations des sentences rendues sur procès par écrit, appels des procès criminels n'emportant qu'une peine pécuniaire, etc., et certaines affaires en première instance); 3° *Tournelle criminelle* (appels des procès criminels entraînant une peine afflictive); 4° 2 *Chambres des requêtes*, jugeant en première instance les causes des gens qui avaient privilège de *committimus*, etc.

Le ressort du Parlement de Paris était très-étendu. Il comprenait, dans ses limites, au N., la Picardie et la Champagne; à l'E., l'Auxerrois, le Nivernais, le Mâconnais et le Lyonnais; au S., l'Auvergne, la Marche, l'Angoumois et l'Aunis; à l'O., le Poitou, l'Anjou, le Maine et le Perche, et les provinces circonscrites par celles que nous venons de nommer.

Parlements provinciaux. — Ils furent formés soit par démembrement du Parlement de Paris, soit après un agrandissement du domaine. En voici la liste, d'après l'ordre de leur institution et avec l'indication de leur ressort: 1° *Parlement de Toulouse*, créé par Philippe le Bel, 1502, et constitué seulement par Charles VII, 1445 (Languedoc, Rouergue, Quercy, Armagnac, Bigorre, Comminges et Foix). — 2° *Parlement de Grenoble*, créé par Louis XI, 1455, à la place de l'ancien conseil delphinal (Dauphiné). — 3° *Parlement de Bordeaux*, créé par Louis XI, 1461 (Guyenne, Gascogne en grande partie, Limousin, Saintonge). — 4° *Parlement de Dijon* ou de Bourgogne, établi par Louis XI, 1477. — 5° *Parlement de Rouen*, substitué par Louis XII à l'Échiquier des anciens ducs de Normandie, 1499. — 6° *Parlement d'Aix* ou de Provence, établi par Louis XII, 1501. — 7° *Parlement de Rennes* ou de Bretagne, institué par Henri II, 1553. — 8° *Parlement de Pau*, créé par Louis XIII, 1620 (Béarn et Navarre française). — 9° *Parlement de Metz*, établi pour les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun, par Louis XIII, 1633. — 10° *Parlement de Douai*, 1686 (installé d'abord à Tournay, 1668),

institué par Louis XIV (Flandre française, Hainaut, etc.). — 11° *Parlement de Besançon*, transféré de Dôle par Louis XIV, 1676, après la conquête de la Franche-Comté. — 12° *Parlement de Nancy*, établi, en 1775, après la réunion de la Lorraine et du Barrois à la France. — La petite principauté de *Dombes* avait eu aussi son parlement à Trévoux pendant plus de deux siècles. — Il y avait enfin les 4 conseils souverains d'*Alsace* (à Ensisheim, 1657, puis à Colmar, 1678), de *Roussillon* (à Perpignan, 1660), d'*Artois* (à Arras, 1677) et de *Corse* (à Bastia).

Parlements-Maupeou. — On appela ainsi les 22 parlements et conseils qui remplacèrent les anciens parlements, 1771-1774, supprimés par le chancelier Maupeou. Cette réforme qui établissait des ressorts mieux délimités, fut malheureusement compromise par l'impopularité de ceux qui l'exécutèrent. Il y avait 9 *parlements* siégeant à Paris, Dijon, Besançon, Grenoble, Aix, Toulouse, Pau, Bordeaux et Rennes, et les 13 *conseils* de Douai, Arras, Rouen, Bayeux, Blois, Poitiers, Clermont, Perpignan, Lyon, Nîmes, Châlons-sur-Marne, Nancy et Colmar.

Parlement, nom donné en *Angleterre*, et, par imitation, dans d'autres pays, aux chambres ou assemblées qui partagent avec le souverain le pouvoir législatif. Les chambres législatives d'*Angleterre* sont la *Chambre haute* ou *Chambre des lords*, et la *Chambre basse* ou *Chambre des communes*.

L'origine du Parlement anglais remonte au *grand conseil national*, formé des barons dont s'entouraient Guillaume le Conquérant et ses premiers successeurs. Il s'occupait avec le roi des questions de politique, de guerre, de justice et de finances. Rarement convoqués par Henri II Plantagenet, par Richard Cœur-de-Lion et par Jean sans Terre, les barons s'unirent au haut clergé pour imposer au dernier la Grande-Charte, 1215, qui limitait l'autorité royale. Le mauvais gouvernement de Henri III les obligea, en 1258, à tenir le grand conseil d'Oxford, première assemblée qui ait porté le titre officiel de *Parlement*. Leurs empiétements sur la royauté entraînèrent une guerre civile, la défaite et la captivité de Henri III et l'élévation du second Simon de Montfort, comte de Leicester (V. ce nom). Devenu suspect à une partie de l'aristocratie, Leicester imagina d'appeler au parlement des barons, non-seulement les chevaliers des comtés ou petite noblesse, mais encore les députés de la bourgeoisie qui n'y avaient jamais siégé, 1264. De cette innovation devait sortir la *Chambre des communes*. Edouard I^{er}, qui releva le pouvoir royal, maintint l'œuvre de Leicester. Depuis 1295 il convoqua régulièrement le Parlement, qui, sous le règne d'Edouard III, en 1347 ou au plus tard en 1373, se divisa en *Chambre des lords* (hauts barons et haut clergé), et *Chambre des communes* (députés des chevaliers de comtés, députés des villes et des bourgs). Les xiv^e et xv^e siècles contribuèrent à affermir l'ascendant du Parlement qui déposa même deux rois, Edouard II, 1327, et Richard II, 1400. — La sanglante guerre des Deux-Roses, 1455-1485, qui ruina et décima l'aristocratie, eut pour résultat la restauration du despotisme royal. Le Parlement fut non supprimé, mais annulé sous les Tudors, 1485-1603: Henri VIII obtenait même un bill qui donnait aux proclamations royales la même valeur qu'aux lois votées par les deux chambres, 1539.

Sous les Stuarts, 1603-1688, il y eut, au contraire, une violente revendication des droits de la nation, surtout sous le règne de Charles I^{er}: le parlement de 1628 arracha à ce prince la *pétition des droits* (V. ce mot); le 5^e parlement convoqué en 1640, ou *Long-Parlement* (V. ce mot et Charles I^{er}), s'empara de tous les pouvoirs, soutint contre le roi la guerre civile, et, réduit à la faction des indépendants, détruisit la constitution anglaise par la suppression de la royauté et de la Chambre des lords, 1649. Cromwell, qui remplaça la dictature du Long-Parlement par la sienne, 1653-1658, tenta vainement de rétablir à son profit l'ancien ordre de choses en opposant une *autre chambre* à son parlement électif, 1657. Cette tâche réussit mieux au *Parlement-Convention* de 1660, qui restaura les Stuarts, mais sans déterminer les limites dans lesquelles le pouvoir royal devrait s'exercer: de là entre le roi et les chambres législatives une nouvelle lutte (V. Charles II, Jacques II) terminée par la révolution de 1688. Le *Parlement-Convention* (V. ce mot), qui donna la couronne à Guillaume III d'Orange, fixa enfin la constitution anglaise par la *déclaration des droits* (févr. 1689): *Au roi* le pouvoir exécutif; *aux chambres* le vote des lois, du budget, de l'armée, inviolabilité de

leurs membres, etc. On décida encore, en 1694, que les parlements seraient élus pour trois ans, et tiendraient des sessions annuelles. Cette disposition fut modifiée en 1716, par un bill encore en vigueur, qui porta à 7 ans la durée de chaque législature. L'organisation du Parlement a été complétée par les actes qui réunirent les parlements d'Ecosse, 1707, et d'Irlande, 1800, au parlement d'Angleterre.

Terminons en indiquant la constitution actuelle du Parlement du royaume uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. La *Chambre haute* renferme: 1° les *pairs spirituels*, archevêques et évêques, au nombre de 30, représentant le clergé anglican d'Angleterre et d'Irlande; 2° les *pairs temporels*, siégeant à titre héréditaire, ou bien nommés à vie soit par la couronne soit par la pairie d'Irlande, enfin les 16 pairs d'Ecosse dont le mandat est renouvelé avec chaque Parlement. La Chambre des lords est encore haute cour de justice dans certaines affaires civiles et criminelles. — La *Chambre basse* se compose de 654 membres (496 pour l'Angleterre, 53 pour l'Ecosse, et 105 pour l'Irlande), élus pour 7 ans par les comtés, par les villes, par les bourgs de 1000 habitants au moins, et par les trois universités de Cambridge, d'Oxford et de Dublin. La Chambre des communes est prépondérante dans le Parlement britannique. En matière de finances ses décisions sont à peu près souveraines. Dans les questions graves, ses votes entraînent le maintien ou le renvoi des ministres, selon qu'ils leur sont favorables ou contraires, à moins que la couronne n'ait recours, dans le dernier cas, à la mesure extrême d'une dissolution de la Chambre basse, c'est-à-dire à un appel à de nouvelles élections. Tout candidat au Parlement doit être âgé de 20 ans, au moins, et remplir (à moins qu'il ne soit élu par une université) certaines conditions de cens. Le cens est aussi une condition de l'électorat. Les catholiques, depuis 1829, et les Israélites, plus récemment, ont obtenu le droit de siéger au Parlement. Ajoutons encore que tout projet de loi ou *bill* doit, s'il est d'intérêt général, être soumis, dans les deux Chambres, à la formalité de trois lectures.

Parlement-Barbone, assemblée nommée par Cromwell et ses officiers pour remplacer le Long-Parlement (14 juillet-22 déc. 1653). Son nom lui vint de Barbone ou Barebone (*décharné*), marchand de cuir de la cité de Londres, l'un de ses membres. Les opinions révolutionnaires qu'on y émit, fournirent à Cromwell un prétexte pour le renvoyer.

Parlement-Convention. — On donna ce nom, en Angleterre, à deux parlements qui se réunirent en dehors des formes légales, c'est-à-dire, sans qu'il y eût convocation royale. Le premier, qui remplaça le *Rump* (20 avril 1660-mai 1661), rappela Charles II Stuart. — Le deuxième, rassemblé après la fuite de Jacques II et avant l'avènement de Guillaume III d'Orange, donna le trône à ce dernier après qu'il eut accepté la *déclaration des droits* (févr. 1689).

Parlement-Croupion ou *Rump*. (V. ci-dessous.)

Parlement (Long-), nom donné au cinquième parlement convoqué par Charles I^{er} Stuart (nov. 1640), et définitivement dissous en avril 1660. Dans la première période de son existence, 1640-1653, son histoire se confond avec celle de Charles I^{er} et d'Olivier Cromwell (V. ces noms). Chassé par O. Cromwell (avril 1653), il est, après l'abdication de Richard Cromwell, rappelé puis renvoyé par Lambert (V. ce nom), 1659. Cette assemblée, flétrie alors du nom de *Rump* ou *Croupion*, se réunit encore sous la protection de Monk, mais pour se dissoudre elle-même, avril 1660.

Parloir aux Bourgeois, nom donné autrefois au lieu où les magistrats municipaux se réunissaient.

Parma, riv. d'Italie, naît dans l'Apennin, arrose Parme et se jette dans le Pô. Cours de 80 kil.

Parme, *Julia Augusta*, anc. capitale du duché de Parme et actuellement ch.-l. de la province de son nom (Italie), sur la Parma, à 140 kil. N. O. de Florence, par 44°48'15" lat. N., et 7°59'44" long. E.; 47,000 hab. Evêché. Ses monuments sont la cathédrale, un baptistère du xii^e siècle, l'église de la *Steccata*, un théâtre, le plus vaste d'Italie, etc. Elle est entourée de vieilles murailles bastionnées. La bibliothèque renferme 80,000 volumes, 4,000 manuscrits et 20,000 médailles antiques. Draps, soieries; imprimeries. — D'origine étrusque, Parme fut colonisée par Rome en 184 av. J. C. République agitée au moyen âge, elle a été, depuis 1545, la capitale d'un duché de son nom (V. ci-dessous), qui a cessé d'exister en 1859. Elle fut le ch.-l. du département du Taro, en

1802. Cambacérés eut le titre de duc de Parme. En 1860 elle devint le ch.-l. d'une province d'Italie qui a 3,240 kil. carrés et 256,000 hab. — Patrie du poète Titus Cassius et du peintre Mazzuoli, dit *le Parmesan*. Sous ses murs, les Français battirent les Autrichiens, en 1754.

Parme et Plaisance (Duché de), ancien Etat souverain de l'Italie du Nord, entre la Lombardie au N., l'ancien duché de Modène à l'E. et au S. E., et le Piémont à l'O. et au S. O. Il avait 6,296 kil. carrés et env. 500,000 hab. Il renfermait les villes de Parme, Plaisance, Borgo-San-Donnino, etc. Depuis 1860, il est réuni au royaume d'Italie, et forme les deux provinces de Parme et de Plaisance.

Comprise dans la Gaule Cispadane des anciens, cette région fut occupée, en 184 av. J. C., par les Romains, et, au début du moyen âge, par les Barbares qui envahirent successivement l'Italie. Après avoir joui d'une indépendance souvent troublée, elle fut réunie au duché de Milan, 1546, pour en être détachée, au profit du Saint-Siège, d'abord de 1511 à 1515, puis de 1521 à 1545. A cette dernière date, le pape Paul III l'érigea en duché héréditaire en faveur de son fils Pierre-Louis, fondateur de la dynastie des Farnèse, qui s'éteignit en 1731. Il passa alors aux Bourbons d'Espagne, issus d'Elisabeth Farnèse, d'abord avec Charles I^{er} (1731-1736), qui l'échangea contre les Deux-Siciles enlevées à l'Autriche, puis avec don Philippe et Ferdinand, 1748-1802. Cédé alors à la France, il forma le département du Taro, et, en 1815, fut livré à l'impératrice Marie-Louise, qui le laissa en mourant au duc de Lucques, Charles II, petit-fils de Ferdinand, 1847. L'abdication de Charles II, 1849, lui donna pour maîtres Charles III, assassiné en 1854, puis Robert qui régna sous la régence de sa mère, Louise-Marie-Thérèse de Bourbon, sœur du comte de Chambord, jusqu'à la guerre d'Italie, 1859. Le jeune duc sortit alors de ses Etats, qui, en 1860, votèrent leur réunion au royaume de Sardaigne (d'Italie depuis 1861).

Ducs de Parme et de Plaisance.

Pierre-Louis Farnèse	1545
Octave Farnèse	1547
Alexandre Farnèse	1586
Ranuce I ^{er} Farnèse	1592
Odoard Farnèse	1622
Ranuce II Farnèse	1646
François Farnèse	1694
Antoine Farnèse	1727
Don Carlos de Bourbon	1731-1737

Ducs de Parme, Plaisance et Guastalla.

Don Philippe de Bourbon	1748.
Don Ferdinand de Bourbon	1765-1802
Marie-Louise	1815-1847
Charles II de Bourbon	1847-1849
Charles III de Bourbon	1849-1854
Robert I ^{er} de Bourbon	1854-1860

Parme (ALEXANDRE FARNÈSE, duc de). V. FARNÈSE.

Parme (don PHILIPPE, duc de), était fils du roi d'Espagne, Philippe V, et d'Elisabeth Farnèse. Né en 1720, il fut investi de Parme, Guastalla et Plaisance, en 1748, après la paix d'Aix-la-Chapelle. Il eut pour ministre le marquis de Felino et mourut en 1765.

Parme (FERDINAND, duc de), fils du précédent, régna de 1765 à 1802. Né en 1751, il fut élève de Condillac, eut Felino pour ministre, expulsa les jésuites en 1768, et fut en hostilité avec le pape. Il est connu par le traité onéreux que Bonaparte lui imposa en 1796. Il venait de recevoir le titre de roi d'Etrurie, lorsqu'il mourut.

Parme (LOUIS de), fils du précédent, né en 1775, échangea ses droits sur Parme contre la Toscane, érigée en royaume d'Etrurie, 1801, et mourut en 1803. Il avait épousé Marie-Louise, fille de Charles IV d'Espagne.

Parme, *Parma*, bouclier rond à l'usage de la cavalerie, des vélites et de certains gladiateurs, chez les anciens Romains.

Parménide, philosophe grec, né à Elée (Grande-Grèce), vers 519 av. J. C., fut, dit-on, l'auditeur de Xénophane, et le législateur de sa ville natale. Il développa ses doctrines dans un poème intitulé *De la nature*: il nous en reste un assez grand nombre de vers insérés dans les *Philosophorum græcorum fragmenta* de Didot (t. I^{er}, 1860, in-8°). Ce poème comprenait deux parties, l'une consacrée à ce qui est, à l'être absolu, un, immuable, éternel, que la raison seule

conçoit et démontre; l'autre, à ce qui paraît, aux phénomènes qui se manifestent aux sens. L'idéalisme de Parménide, en refusant aux sens la puissance d'atteindre la vérité, conduisait au scepticisme de son disciple Zénon. — V. Francis Riaux, *Essai sur Parménide d'Elée*, 1840, in-8°. Un dialogue de Platon porte le nom de ce philosophe.

Parménion, général macédonien, né vers 400 av. J. C., servit Philippe et son fils Alexandre le Grand. Au Granique, à Issus, à Arbelles, il commandait l'aile gauche de l'armée. Il était demeuré en Médie quand son fils Philotas fut mis à mort comme complice de Dymnus. Alexandre, craignant que Parménion ne songeât à venger Philotas, donna l'ordre de l'assassiner, 330 av. J. C.

Parmentier (JEAN), navigateur, né à Dieppe, en 1494, est, dit-on, le premier navigateur qui ait abordé au Brésil. Il découvrit Sumatra, où il mourut en 1530. On a de lui des mappemondes, des cartes marines, et une pièce de vers intitulée: *Navigations de Parmentier*, etc.

Parmentier (JACQUES), peintre, né à Paris, 1658-1730, élève et neveu de Sébastien Bourdon, a composé la plupart de ses œuvres en Angleterre. Il était protestant.

Parmentier (ANTOINE-AUGUSTIN, baron), agronome, né à Montdidier en 1737. Attaché comme pharmacien à l'armée de Hanovre, 1757, il fut pris cinq fois par l'ennemi: il fut amené alors à étudier les propriétés alimentaires de la pomme de terre, qui, en France, servait uniquement à la nourriture du bétail. Il s'efforça, à son retour, d'en généraliser l'emploi, surtout quand il eut été nommé pharmacien de l'hôtel des Invalides, 1774. Il s'occupa aussi du maïs, de la châtaigne, de la mouture économique, des grains, de la préparation du biscuit de mer, etc. Nommé inspecteur général du service de santé, 1803, il améliora le pain des troupes, rédigea un *Code pharmaceutique à l'usage des hospices civils et des prisons*, reconnut les avantages du sirop de raisin, etc. Il mourut en 1815. Ses ouvrages ont rapport aux travaux que nous avons énumérés. Ils pèchent par le défaut de méthode et par la diffusion: *Le Parfait Boulanger*, 1778; *Economie morale et domestique*, 8 vol. in-8°, etc.

Parmesan, en italien *il Parmigianino* (FRANÇOIS MAZZUOLI, dit le). V. MAZZUOLI.

Parnahiba. V. PARANAHYBA.

Parnasse, *Parnassus*, montagne de la Grèce ancienne, haute de 2,459 mètres, dont le nom servait aussi à désigner la chaîne qui traverse la Phocide du N. O. au S. E. Au milieu de ses rochers s'élevait Delphes, qui, selon les habitants, occupait le centre de la terre. Au sommet même du mont était la ville de Néon, qui abrita les Phocidiens lors de l'invasion de Xerxès. Les anciens avaient consacré le Parnasse à Apollon et aux Muses. Au pied coulait la fontaine Castalie. Le Parnasse s'appelle auj. *Liakoura*.

Parnell (THOMAS), poète anglais, né à Dublin, 1679-1717, était entré dans les ordres sacrés. Il vécut longtemps à Londres dans l'intimité de Swift et de Pope. Ce dernier publia en 1721 un choix de poésies de Parnell, 1 vol. in-8°: on y remarque *l'Ermite*, chef-d'œuvre de l'auteur, qui a été traduit en français, 1801. Un second volume de poésies parut en 1758, mais n'est pas authentique.

Parnés, montagne de la Grèce, entre l'Attique et la Béotie, à l'E. du Cithéron, se prolongeait jusqu'à l'Euripe. Hauteur, 1,415 mètres. Auj. *Nozea* ou *Osas*.

Parny (ÉVARISTE-DÉSIRÉ de FORGES, chevalier, puis vicomte de), poète, né en 1755, à Saint-Paul (île Bourbon), fit ses études en France. Rappelé dans sa patrie, il s'éprit d'une jeune créole, qu'il célébra, sous le nom d'Eléonore, dans un recueil en trois livres, intitulé *Poésies érotiques*, et publié à son retour en France. On y trouvait une grâce vive et naturelle inconnue à l'école de Dorat. Six ans après, 1784, Parny y ajouta un 4^e livre, son chef-d'œuvre. Après un court séjour à Pondichéry, où il était aide-de-camp du gouverneur, 1785, il vécut dans la retraite aux environs de Paris. Ruiné par la Révolution, il obtint, 1804, la protection de François de Nantes, directeur des droits-réunis. Admis à l'Académie française en 1805, il mourut en 1814. — Ses dernières œuvres ne méritent guère d'être citées. Boissonade a donné les *Œuvres choisies* de Parny, 1827, in-8°. Ses *Œuvres complètes* ont paru en 5 vol. in-18, Paris, 1808, et 2 vol. in-8°, Bruxelles, 1826. Béranger en a publié une nouvelle édition, 1831, 4 vol. in-18.

Paropamisus, ou *Caucase indien*, chaîne de

montagnes de l'Asie ancienne, dont les plus hauts sommets varient de 5,000 à 6,000 mètres. Elle séparait la Bactriane des Paropamisades. Auj. *Hindou-Kouch*.

Paropamisades, ancienne région de l'Asie comprise entre la Bactriane au N., l'Arie à l'O., l'Inde à l'E., et l'Arachosie au S. Ses villes étaient *Caruva* ou *Ortospanum* (auj. Caboul), et une *Alexandrie* (aujourd'hui Kandahar), bâtie par Alexandre le Grand pour commander le passage du Paropamisus, qui limitait le pays au N.

Paros, auj. *Paro*, l'une des Cyclades, située entre Naxos à l'E., et Olearos à l'O., a 64 kil. de circonférence. Colonisée par des Phéniciens, par des Crétois, par des Pélasges d'Arcadie, elle eut pour derniers habitants des Ioniens. Miltiade l'assiégea vainement pour la punir de sa soumission aux Perses, mais elle dut se rendre à Thémistocle, 486 av. J. C. Rome s'en empara en 74. Après la prise de Constantinople par les croisés, 1204, elle appartint aux Vénitiens jusqu'en 1538. Les Turcs la gardèrent jusqu'en 1821. Le traité d'Andrinople, 1829, en assura la possession au nouvel Etat de Grèce. Comprise aujourd'hui dans la nomarchie des Cyclades, elle a 6,000 hab. — Sol fertile. Carrières de marbres célèbres dès l'antiquité. Le ch.-l. est *Parikia* (ancien Paros). Patrie d'Archiloque.

Paros (Marbres de), tables de marbre contenant des inscriptions grecques et des listes chronologiques se rapportant à l'histoire des Grecs de 1582 à 354 av. J. C., dressées par l'ordre du gouvernement d'Athènes. Le comte d'Arundel les apporta de Paros en Angleterre, 1627. Son fils les donna à l'université d'Oxford, 1667. — On les a traduits et commentés. V. *Fragmenta historic. græc.* de Didot, 1848, in-8°.

Paroy (JEAN-PHILIPPE-GUY Le Gentil, marquis de), né en Bretagne, 1750-1822, fut peintre et graveur. Il inventa un vernis pour dorer la faïence, un procédé de stéréotypage, etc. Il a écrit un *Précis historique de l'Académie de peinture, de sculpture et gravure*, 1816, in-8°.

Parpailots, surnom donné autrefois aux protestants français. Il venait, dit-on, de Jean Perrin, seigneur de *Parpaille*, l'un de leurs chefs, qui fut décapité en 1562, à Avignon.

Parques, divinités des enfers, dans la mythologie des anciens, filles de l'Erèbe et de la Nuit, sœurs des Furies. Elles filaient la vie des hommes. Il y en avait trois : Clotho tenait le fuseau, Lachésis tournait le fil, et Atropos le coupait :

Clotho colum retinet, Lachesis net, et Atropos occat.

Parr (CATHERINE), 6^e femme de Henri VIII, roi d'Angleterre, née en 1509, avait été deux fois veuve quand elle épousa le prince, 1543. Ayant soutenu des opinions religieuses qui déplurent au roi, elle échappa au danger par une adroite rétractation. Après la mort de Henri VIII, elle prit un 4^e mari, le grand-amiral, Thomas Seymour, 1547, et mourut en 1548.

Parret, petit fleuve d'Angleterre, au S. O., naît dans le Dorsetshire, coule au N. O., passe à Bridgewater (Somerset), et finit dans le golfe ou canal de Bristol ; 65 kil. de cours.

Parrhasius, peintre grec, né à Ephèse, fils et élève d'Événor, florissait vers l'an 400 av. J. C. Il appartenait à l'école d'Ionie, mais exerça son art à Athènes. Pline cite, parmi ses ouvrages, un tableau allégorique du peuple athénien. Il fut le rival de Zeuxis.

Parrocel, nom d'une famille de peintres français, originaire du Forez, dont voici les plus connus : BARTHÉLEMY, né à Montbrison, mort en 1660. — JOSEPH, 1648-1704, fils du précédent, né à Brignolles, étudia à Rome, et s'adonna au genre des batailles. Il grava aussi à l'eau-forte. Il y a de lui, à Versailles, un *Siège de Maëstricht*, et à Notre-Dame de Paris, une *Prédication de saint Jean dans le désert*. Ses élèves ont été ses neveux PIERRE, 1664-1739, et IGNACE, 1668-1722, nés à Avignon. — CHARLES, fils de Joseph, né à Paris, 1688-1752, servit dans la cavalerie avant d'étudier à Rome. Revenu en France, il exécuta deux portraits de Louis XV, *l'Entrée aux Tuileries de l'ambassadeur turc*, *la Sortie de l'ambassadeur*, tableaux qui sont à Versailles. Il grava aussi à l'eau-forte. — JOSEPH-IGNACE-FRANÇOIS, fils de Pierre, né à Avignon, 1705-1781, voyagea en Italie et composa à Paris des tableaux de décoration et de détrempe.

Parry (Sir WILLIAM-EDWARD), navigateur anglais, né à Bath, 1790-1855, se forma dans les luttres maritimes de son pays contre la France et les Etats-Unis, 1803-1817. Après avoir été lieutenant de John Ross dans les

régions arctiques, il y fit lui-même quatre voyages, 1819, 1820 ; 1821-1823 ; 1824-1825 et 1828. Dans le premier, 1819-1820, il découvrit le détroit de Barrow, les îles Melville et du Prince-Régent, et le canal de Wellington. On a publié ses *Quatre voyages au pôle nord*, Londres, 1835, 5 vol.

Parsdorf, village de Bavière, à 12 kil. E. de Munich (haute Bavière). Moreau y conclut un armistice avec les Autrichiens, 15 juillet 1800.

Parseval-Grandmaison (FRANÇOIS-AUGUSTE), poète, né à Paris en 1759, se livra d'abord, mais sans succès, à la peinture ; accompagna Bonaparte en Egypte, entra à l'Académie française en 1811, et mourut en 1834. — On cite de lui : *les Amours épiques*, poème en 6 chants, 1804 ; *Philippe-Auguste*, poème épique en 12 chants, 1825, sans régularité dans le plan et sans originalité dans les vers.

Parseval-Deschènes (ALEXANDRE-FERDINAND), amiral, né à Paris en 1790, entra dans la marine en 1804, échappa au désastre de Trafalgar, et, comme capitaine de frégate, prit part à l'expédition d'Alger, 1830. Il fut promu capitaine de vaisseau en 1833, et eut un commandement dans l'expédition du Mexique, devint contre-amiral en 1840, et vice-amiral en 1846. Nommé sénateur en 1852, il fut chargé, en 1854, du commandement de la flotte qui devait opérer dans la Baltique, avec celle de l'amiral Napier, et contribua à la prise de Bomarsund. A son retour, il fut créé amiral. Il mourut en 1860.

Parsis. V. GUÈBRES.

Parsons (ROBERT), jésuite anglais, né à Nether-Stowey (Somerset), en 1546, avait abjuré le protestantisme à Rome, en 1575. Après avoir parcouru secrètement l'Angleterre, 1580-1587, il revint diriger le collège anglais de Rome et mourut en 1610. On l'avait accusé d'avoir pris part à la conspiration des poudres. — On a de lui : *Guide du chrétien*, 1598, in-8° ; *Conférence au sujet de la future succession à la couronne d'Angleterre*, 1594 ; *Des 3 conversions du paganisme*, 1605 ; *Plan de réforme*, 1690, etc. — Parsons doit prendre place parmi les bons écrivains du siècle d'Elisabeth.

Partha, rivière de la Saxe royale, affluent de l'Elster, dans lequel elle se jette à Nœckern, près de Leipzig ; 45 kil. de cours.

Parthenay, ch.-l. d'arrond. des Deux-Sèvres, à 56 kil. N. E. de Niort, sur le Thoué, par 46° 38' 49" lat. N., et 2° 35' 14" long. O. Grosses étoffes du pays ; carrosserie, porcelaine. Grands marchés de bœufs. Ancienne capitale de la Gâtine, elle fut le théâtre d'un combat dans la guerre de Vendée, 1795 ; 4,844 hab.

Parthenay-L'Archevêque (de), illustre famille de Poitou, qui prétendait descendre des Lusignans, éteinte, dans la ligne masculine, avec JEAN, 1512-1566, qui embrassa le protestantisme à Ferrare, et, revenu en France, défendit Lyon contre les catholiques du duc de Nemours, 1562. — Sa fille unique, CATHERINE, 1554-1631, épousa le baron du Pont, Charles de Quellenec, massacré lors de la Saint-Barthélemy, et, en 1575, René II, vicomte de Rohan. Aux deux sièges de La Rochelle, 1573 et 1628, elle excita les habitants à la résistance. Mère des deux derniers héros du protestantisme, Rohan et Soubise, elle eut encore un renom littéraire. On cite son *Apologie pour le roi Henri IV*, 1596, une tragédie, *Judith et Holopherne*, etc.

Parthéniens, jeunes gens nés pendant la première guerre de Messénie, 743-725 av. J. C., du commerce des femmes de Sparte avec ceux des soldats qui n'avaient point juré de ne pas rentrer dans leur patrie avant la réduction des Messéniens. Exposés au mépris public, ils conspirèrent avec les Hilotes, puis sous la conduite de Phalante, allèrent fonder Tarente, 708.

Parthenius, anc. fleuve d'Asie Mineure (Paphlagonie), se rendait dans le Pont-Euxin.

Parthenius de Nicée, poète grec, du 1^{er} siècle av. J. C. Amené à Rome lors de la dernière guerre contre Mithridate, il fut le maître de Virgile et l'ami de Cornelius Gallus. On a de lui un écrit en prose, *Infortunes amoureuses*, inséré dans les *Erotici scriptores græci* de Didot.

Parthénon, temple élevé par Périclès sur l'Acropole d'Athènes, en l'honneur de Minerve, la déesse vierge, *παρθενος*, sous la direction de Phidias, et avec le concours des architectes Ictinus et Callicratès, vers 458 av. J. C. Il était bâti en marbre pentélique, avait 227 pieds de longueur, 101 de largeur, et 65 de hauteur. Il était de l'ordre dorique, et se composait d'un bâtiment central oblong, entouré d'un péristyle de colonnes. Dégradé, en 1687, lors du bombardement d'Athènes par Moro-

sini, il a été dépouillé d'une partie de ses sculptures par lord Elgin.

Parthénope, nom primitif de NAPLES, parce qu'elle fut bâtie, dit-on, près du tombeau de la sirène Parthénope, qui se noya, n'ayant pu attirer Ulysse par la douceur de sa voix.

Parthénopée, fils de Méléagre et d'Atalante, l'un des six alliés de Polynice contre Étéocle, périt devant Thèbes dans la *guerre des Sept chefs*.

Parthénopéenne (République), gouvernement installé à Naples par le général français Championnet, 23 janv. 1799. — Elle fut renversée après le départ de Macdonald, par le cardinal Ruffo, qui restaura l'autorité de Ferdinand IV, 15 mai 1799.

Parthes (*bannis*, en langue scythique), nom d'une tribu scythe qui s'établit au S. de l'Hyrcanie, dans le pays auquel elle donna son nom. Soumis par les Perses, les Parthes se soulevèrent contre le roi de Syrie, Antiochus II Théos (en 255 ou 250 av. J. C.), sous un chef du nom d'Arsace. Une longue lutte contre les Séleucides leur valut la conquête de l'Hyrcanie sous Tiridate (Arsace II, 244), la reconnaissance de leur indépendance par Antiochus le Grand, 216, enfin l'acquisition de nombreuses provinces (Médie, Perside, Babylonie, Assyrie, etc.), qui portèrent la limite O. de leur royaume à l'Euphrate, 160. — Vers la même époque, ils l'agrandissaient, à l'E., aux dépens du royaume grec de Bactriane, 150 ou 120 av. J. C., et s'avançaient jusqu'à l'Indus et même au delà. Interrompus dans leurs progrès par des luttes contre les Scythes et d'autres nomades, par des querelles intérieures, et aussi par la grandeur éphémère de l'Arménie sous Tigrane I^{er}, ils se trouvèrent tout à coup en face des Romains, après la chute de Mithridate, roi de Pont, et la ruine complète des Séleucides, 64. — Les Parthes parurent d'abord Femporter (défaite de Crassus, 53; incursions dans la Syrie; défaite d'Antoine, 56); mais bientôt la politique romaine trouva le moyen de les affaiblir en suscitant des prétendants au trône: c'est ainsi qu'Auguste obtint de Phraate IV les drapeaux pris sur Crassus, 20 ans av. J. C. Au n^e siècle de l'ère chrétienne éclatent des guerres redoutables dont la cause principale est la possession de l'Arménie, que les deux empires se disputaient: Trajan, 116, Cassius sous Marc-Aurèle, 165, et Septime Sévère, 197, entrèrent tour à tour en vainqueurs à Ctésiphon, capitale des Parthes. Ces derniers ne tardèrent pas à succomber définitivement sous une révolte dont le chef était le Perse Artaxerxès, fondateur de l'empire des Sassanides, 226.

Le gouvernement était monarchique, mais le pouvoir royal était contenu par une forte aristocratie, représentée par un *sénat*, et disposant des forces militaires par le *suréna* ou généralissime. La couronne était élective, mais dans la famille des Arsacides. Le royaume était divisé en 18 satrapies: il y avait un grand nombre de colonies grecques macédoniennes dont l'influence se faisait sentir sur la classe élevée. Hardis cavaliers et habiles archers, les Parthes avaient pour tactique de paraître fuir devant l'ennemi, qu'ils assaillaient en même temps de leurs flèches. Ils professaient le magisme, mais très-altéré.

Rois Parthes ou Arsacides.

Arsace I ^{er} , 255 ou.	250
Tiridate (Arsace II).	253
Artaban I ^{er} (Arsace III).	216
Phriapatius (Arsace IV).	196
Phraate I ^{er}	181
Mithridate I ^{er}	144
Phraate II.	136
Artaban II.	127
Mithridate II.	124
Mnaskirès.	87
Sinatrokès.	76
Phraate III.	68
Mithridate III.	58
Orodes I ^{er}	54
Phraate IV.	56
Phraatace, ap. J. C.	13
Orodes II.	14
Vononès I ^{er}	14
Artaban III.	14
Vardanes.	44
Gotarzès.	47
Vononès II.	50
Vologèse I ^{er}	50

Pacorus.	91
Chosroès.	108
Vologèse II.	121
Vologèse III, vers.	150
Vologèse IV.	192
Vologèse V.	209
Artaban IV.	216-226

Parthie ou **Parthyène**. On a entendu par ce nom: 1^o la province qui fut le berceau de l'empire des Parthes, entre l'Hyrcanie au N., la Médie à l'O., l'Arice à l'E., et la Parétacène au S.; auj. *Kouhistan* et *Khorassan persan*. Capit., *Hécatompylos*. L'un de ses 5 cantons s'appelait aussi Parthyène; 2^o l'empire des Parthes entre la Caspienne au N., l'Indus à l'E., la mer Erythrée au S., et l'Euphrate à l'O.; Capit., *Ecbatane*, puis *Séleucie* et *Ctésiphon*.

Particelli. V. EMERY.

Partidas (Las siete), code de Castille, commencé sous Alphonse X, en 1256, et composé d'éléments bien divers: *Institutes*, *Pandectes* de Justinien; *Décrétales* des papes; lois des Goths; *Fueros*. Il renferme 4 codes: ecclésiastique, monarchique, civil et pénal; il est favorable à la royauté et à la papauté. L'autorité de ce code ne fut reconnue qu'au milieu du xiv^e siècle, sous Alphonse XI; il n'en tient pas moins une place considérable dans l'histoire du droit espagnol.

Partisans, nom donné, avant la révolution de 1789, aux financiers qui affermaient les impôts, en les prenant à *partis*, c'est-à-dire d'après conventions faites.

Paru, rivière du Brésil (Para), naît dans la Parime et se jette dans l'Amazone à Almeirim; 450 kil. de cours.

Paruro, v. du départ. et à 25 kil. S. O. de Cuzco (Pérou); 20,000 hab.

Paruta (PAOLO), historiographe de Venise, où il naquit en 1540 et mourut en 1598, se distingua comme diplomate. — On cite de lui: *Perfection de la vie politique*, 1579, in-4^o; *Discours politiques*, 1599, in-4^o, et surtout *Histoire de Venise*, 1605, in-4^o; cet ouvrage continue celui de Bembo et s'étend de 1513 à 1552.

Paruta (FILIPPO), antiquaire, né à Palerme, où il mourut en 1629, a laissé: *la Sicilia descritta con medaglie*, 1612, in-fol., recueil estimé.

Parvis. Chez les Juifs, c'était l'enceinte qui environnait le tabernacle. — Chez les chrétiens, le parvis est une place à l'entrée principale des cathédrales ou des basiliques.

Parysatis, reine de Perse, fut toute-puissante, pendant les règnes de Darius II Nothus, son mari, et d'Artaxerxès Mnémon, son fils aîné, auquel elle eût préféré son autre fils, Cyrus le Jeune. Après la mort de ce dernier, 401 av. J. C., elle le vengea en faisant périr ses ennemis, y compris le célèbre satrape Tissapherne, 396.

Pas, passus, mesure itinéraire des anciens Romains, valait 1 mètre 48 centimètres.

Pas, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 28 kil. S. O. d'Arras (Pas-de-Calais). Manufactures de coton; 900 hab.

Pas. V. FEUQUIÈRES.

Pas d'armes, passage que, dans les luttes chevaleresques du moyen âge, on s'engageait à défendre contre tout venant.

Pas-de-Calais, *Fretum gallicum*, détroit de 51 kil. de largeur entre les caps Grisnez (France) et Sud-Foreland (Angleterre), fait communiquer la mer du Nord avec la Manche.

Pas-de-Calais, département de France, au N., formé de l'Artois, du Boulonnais, du Calaisis et du Ponthieu, entre ceux du Nord au N. E. et de la Somme au S., la mer du Nord au N. O. et la Manche à l'O., sur le détroit de son nom. Sup., 660,564 hect.; pop., 749,777 hab. Pays plat, traversé par les collines d'Artois, arrosé par la Scarpe, la Lys, l'Aa, la Liane, la Canche, l'Authie, et par plusieurs canaux. Nombreux marais. Climat humide et froid. Agriculture avancée: céréales, pommes de terre, betteraves, œillette, colza et lin, houblon, tabac, chevaux et moutons. Sucre de betterave, alcools, bière, dentelles de Calais, pipes, huiles, lainages, cotonnades, toiles, etc. Houille, fer, tourbe. Ce département dépend du diocèse d'Arras, de la 3^e division militaire (Lille), de la Cour d'appel et de l'Académie universitaire de Douai. Il forme 6 arrond.: Arras, ch.-l.; Béthune, Saint-Omer, Saint-Pol, Boulogne, Montreuil. Les ports sont: Calais, Boulogne, Etaples et Berck.

Pas-de-Suse. V. SUSE.

Pasargade. Ce nom a désigné dans l'antiquité:

1° une ville de Perse, au S. E. de Persépolis, sur le fleuve Cyrus. Son nom signifiait : *campement des Perses*. On y éleva le tombeau de Cyrus. — 2° La plus noble des 10 tribus ou castes de la Perse proprement dite.

Pascal I^{er} (Saint), pape, né à Rome, fut élu en 817. Il couronna empereur Lothaire, fils de Louis le Débonnaire, 825, et mourut en 824. — Fête, le 17 mai.

Pascal II (*Rainieri*), pape, né à Bléda, près de Viterbe, élevé à Cluny, nommé cardinal par Grégoire VII, fut élu en 1099. Vainqueur de l'empereur Henri IV, par l'ingratitude d'un fils parricide, Henri V, il vit ce dernier se retourner contre l'Eglise. En 1110, Henri V passa en Italie et obtint du pontife l'abandon des fiefs et droits réguliers possédés par les évêques en échange de l'investiture laïque. Cette convention de Sutri n'ayant pas abouti, grâce à l'opposition des évêques, Pascal II, captif alors de l'Empereur, rendit à Henri le droit d'investiture, puis, redevenu libre, le lui ôta de nouveau. En 1116, l'Empereur, revenu en Italie pour enlever au saint-siège l'héritage de la comtesse Mathilde, força le pape de quitter Rome, où Pascal II ne rentra, 1118, que pour mourir.

Pascal III (*Gui de Crème*), antipape. V. ALEXANDRE III.

Pascal (BLAISE), géomètre et écrivain, né en 1625, à Clermont-Ferrand, où son père était président en la cour des aides. Amené à Paris, 1651, il ne tarda pas à montrer une aptitude rare pour les sciences : à 12 ans, sur une simple définition de l'objet de la géométrie, il en vint, sans secours aucun, jusqu'à trouver la 32^e définition du livre d'Euclide. A 16 ans, il fit un *Traité des coniques* qui étonna Descartes lui-même. A 18 ans, il inventa la *machine arithmétique*, destinée à faciliter les calculs de son père, nommé intendant à Rouen. Dès lors il commença à éprouver des souffrances qui ne le quittèrent qu'avec la vie. Il poursuivait cependant des expériences sur l'équilibre des liqueurs et la pesanteur de l'air, à l'encontre de la vieille doctrine que « la nature a horreur du vide. » Sur ses indications, Périer, son beau-frère, conseiller en la cour des aides de Clermont, fit, sur le Puy-de-Dôme, l'expérience sur laquelle est fondé le baromètre, 1648. Pascal la répéta lui-même sur la tour Saint-Jacques la Boucherie, à Paris. Au moment où il constatait ainsi la pesanteur de l'air, il se trouvait engagé, par la lecture d'ouvrages jansénistes, à se tourner vers la religion : à son instigation, sa sœur Jacqueline (née en 1625 et morte en 1661) entra à Port-Royal. Héritier de la fortune de son père, 1651, il redevenait cependant homme du monde, sans abandonner la géométrie : il écrivait à Fermat sur des questions d'analyse, répondait au chevalier de Méré sur le problème des *paris*, inventait le haquet, la brouette du vinaigrier, et même les *omnibus*. Sa conversion définitive fut hâtée par un accident au pont de Neuilly, où il faillit être précipité dans la Seine (nov. 1654). Il vint habiter Port-Royal des Champs et écrivit peu de temps après un *Entretien sur Epictète et Montaigne* : il les défendait l'un et l'autre contre M. de Sacy. Sa liaison avec Arnauld, au sein de cette maison, lui fit enfin composer ses *Provinciales* ou *Lettres écrites par Louis de Montalte à un provincial de ses amis et aux RR. PP. Jésuites sur la morale et la politique de ces Pères*. Il y en a 18 : elles parurent successivement de janvier 1656 à mars 1657. A cet ouvrage, né des controverses sur la grâce et de la lutte des jansénistes contre les jésuites, Voltaire rapporte, non sans raison, l'époque de la fixation du langage. « Le premier livre de génie qu'on vit en prose, dit-il, fut le recueil des *Lettres provinciales*. Toutes les sortes d'éloquence y sont renfermées. » Pascal s'occupa ensuite d'une apologie de la religion chrétienne, qu'il n'eut pas le temps d'achever : il ne nous en reste que des fragments épars, publiés, après sa mort, sous le titre de *Pensées*. Toujours tourmenté par la douleur, il en vint à perdre le sommeil : ce fut dans ses insomnies que se présenta à son esprit la solution du problème de la *cycloïde* ou *roulette* ; il la donna en 1659. Il mourut, le 19 août 1662, à l'âge de 39 ans et 2 mois. On l'enterra dans l'église Saint-Etienne du Mont. — Les *Pensées* de Pascal n'ont été publiées exactement que de nos jours, par M. Faugère en 1844, et par M. Havet, en 1852, sur les indications de M. Cousin, qui, dans un célèbre *Rapport*, 1842, signala les infidélités des éditions antérieures. La dernière édition complète des *Œuvres* de Pascal est celle de Lahure, Paris, 1862, 2 vol. in-12. — V. sa *Vie*, par sa sœur, M^{me} Périer (Gilberte Pascal, née en 1620, morte en 1687). V. aussi les *Etudes* de MM. Cousin, Villemain, Sainte-Beuve, Havet, etc.

Pascalius. V. PASQUALI.

Pasco, v. du Pérou, dans les Andes, à 250 kil. N. E. de Lima, ch.-l. du départ. de Junin. Nombreuses mines d'argent.

Pasco (Nœud du Cerro de), sommet des Andes, au N. E. de Lima (hauteur, 5,500 m.), avec le petit lac de Lauricocha, d'où sort le Tunguragua.

Pasewalk, v. du royaume de Prusse (Poméranie), dans la régence de Stettin, sur l'Ucker. Toiles ; commerce d'eaux-de-vie ; 7,000 hab.

Pasinelli (LORENZO), peintre italien, né à Bologne, 1629-1700, étudia beaucoup Paul Véronèse, dont il devint l'habile imitateur.

Pasiphaé, fille d'Apollon et de la nymphe Perséis, femme de Minos, fut la mère d'Androgée, d'Ariane et de Phèdre. Le Minotaure naquit de sa passion pour un taureau.

Pasitano, v. de l'anc. royaume de Naples (Italie), dans la province et à 28 kil. S. O. de Salerne. Patrie de Flavio Gioja ; 4,000 hab.

Pasitelès, statuaire romain du 1^{er} siècle av. J. C., né dans la Grande-Grèce. Occupé un jour, dans le Cirque, à étudier un lion dont il voulait ciseler l'image, il faillit être dévoré par une panthère.

Pasithée, surnom de Cybèle et de l'une des Grâces ou Aglaïa, fille de Jupiter et d'Eurynome.

Pasitigris, nom donné, chez les anciens, au fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate ; c'est auj. le Chat-el-Arab. — Rivière de l'anc. Susiane, affl. de l'Eulæus.

Paskévitch (IVAN-FÉDOROVITCH), général russe, né à Poltava, en 1782, fut d'abord officier d'ordonnance des tzars Paul I^{er} et Alexandre I^{er}. Sous ce dernier prince, il remit au divan de Constantinople l'*ultimatum* du cabinet russe, et servit, à la tête d'une division, dans les dernières luttes contre la France, 1812-1815. Sa réputation se fonda surtout sous Nicolas I^{er}. Général en chef dans la guerre de Perse, il fut vainqueur à Elisavethpol, 1826, et à Erivan, 1827, et conclut la paix avantageuse de Tourkmanchaï. Dans la guerre contre le sultan turc Mahmoud II, il mérita le titre de feld-maréchal par la prise de Kars, 1828, et d'Erzeroum, 1829. Il était occupé contre les montagnards du Caucase, quand le czar l'appela à vaincre l'insurrection polonaise : attaquant Varsovie par la rive gauche, Paskévitch l'obligea à capituler, sept. 1831. Créé *comte d'Erivan*, 1827, et *prince de Varsovie*, 1831, il devint encore gouverneur général de Pologne et appliqua les mesures prises par Nicolas I^{er} pour dénationaliser la Pologne. En 1849, il commanda encore l'armée qui aida les Autrichiens à dompter la Hongrie. La fortune de l'*heureux* Paskévitch ne se démentit que dans la guerre dite de Crimée : envoyé contre Silistrie, il dut se retirer, 1854. Atteint d'une grave blessure, il revint à Varsovie, et mourut le 29 janvier 1856.

Pasquali (CARLO), en latin **Pascalius**, diplomate et antiquaire, né à Coni, 1547-1625. Naturalisé Français, il sollicita, au nom de Henri IV, les secours d'Elisabeth, 1589, et fut ambassadeur auprès des Grisons, 1604-1614. — Il a écrit : *Coronæ*, 1610, in-4^o, traité de l'usage des couronnes chez les anciens, etc.

Pasqualis. V. MARTINEZ.

Pasquier (ETIENNE), jurisconsulte et historien, né à Paris, 1529, plaida sa première cause au parlement de Paris à 20 ans, mais n'acquiesça de réputation qu'en 1564, en défendant l'Université contre les jésuites. Avocat général à la cour des comptes, 1585, et député aux seconds États de Blois, 1588, il suivit Henri III à Tours, et ne revint à Paris qu'avec Henri IV, 1594. Il mourut en 1615. — On cite de lui : *Recherches de la France*, 1560, où il s'enquiert des origines de notre histoire ; *Lettres*, monument précieux pour l'histoire de la magistrature au xvi^e siècle ; *Catéchisme des jésuites*, pamphlet, 1602, etc. — On a publié, en 1847, son *Interprétation des Institutes de Justinien*, in-4^o, en tête de laquelle est une *Notice sur Et. Pasquier*, par M. Ch. Giraud. — M. Faugère a donné : *Œuvres choisies d'Etienne Pasquier*, Didot, 1849, 2 vol. in-12.

Pasquier (ETIENNE-DENIS, baron, puis duc), homme d'Etat, né à Paris, 1767-1862, était de la famille du précédent. Conseiller au parlement de Paris, 1787-1789, emprisonné deux mois en 1794, il vécut dans la retraite jusqu'en 1806. Il entra alors au conseil d'Etat, et devint préfet de police en 1810 : Napoléon I^{er} le maintint dans ce poste, en 1812, bien qu'il eût été surpris par la conspiration de Malet. Sous la Restauration, Pasquier siégea 6 ans à la Chambre des députés, 1815-1821, et la présida même en 1816. Garde des sceaux dans les ministères Talleyrand, 1815, et Richelieu, 1817-1818, mi-

nistre des affaires étrangères dans les cabinets Decazes, 1819-1820, et Richelieu, 1820-1821. il soutint hardiment, après l'assassinat du duc de Berri, fév. 1820, les lois d'exception demandées aux chambres. Créé pair de France en 1821, il combattit le ministère Villèle. Sous Louis-Philippe I^{er}, il présida la Chambre des pairs, et fut nommé chancelier de France, 1837, et duc, 1844. Il fut de l'Académie française en 1842. Rentré dans la vie privée en 1848, il a rédigé de volumineux *Mémoires* encore inédits. Ses *Discours et Opinions* ont été publiés en 1842.

Pasquin, nom donné à une statue antique mutilée, qui était placée à Rome, près de la demeure d'un tailleur appelé *Pasquin*. On y écrivait en secret des épigrammes contre le pape et les cardinaux.

Passage (Le), v. d'Espagne (Guipuzcoa), sur le golfe de Gascogne, à 9 kil. N. E. de Saint-Sébastien, par 43°20' lat. N., et 14°16' long. O. — Très-beau port, en partie ensablé. Chantier de construction; 1,500 hab.

Passage (Le), bourg du canton d'Agen (Lot-et-Garonne); 2,184 hab.

Passais, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. S. O. de Domfront (Orne); 1,818 hab., dont 536 agglomérés.

Passarge, petit fleuve de la Prusse propre, coule au N. et se jette dans le Frische-Haff, au-dessous de Braunsberg; 200 kil. de cours. — Combat entre les Russes et les Français, juin 1807.

Pass, Passe ou plutôt **Paas**, famille d'artistes originaire de Hollande; ils se distinguèrent, comme graveurs, à Cologne, en Hollande, en France, en Angleterre. On cite : *Crispin de Pass*, dit *le Vieux*, né en Zélande, qui composa des estampes à Cologne, à Paris, au commencement du xvii^e s. — *Crispin le Jeune*, *Guillaume*, *Simon*, fils du précédent; *Madeleine*, leur sœur, née à Utrecht vers 1576, qui se distingua par l'agrément de son burin.

Passaro (Cap), *Pachynum promontorium* des anciens, au S. E. de la Sicile, par 12° 41' long. E., et 36°41' lat. N. L'Anglais G. Byng y battit la flotte espagnole en 1718.

Passaron, anc. capitale des rois molosses d'Épire.

Passarotti (BARTHÉLEMI), peintre italien, né à Bologne vers 1530, mort vers 1592, se distingua par ses connaissances anatomiques, qui le firent croire, à tort, élève de Michel-Ange. Dans le genre du portrait, il n'était, selon le Guide, dépassé que par le Titien.

Passarovitz, *Mergum*, petite ville de Serbie, près du confluent du Danube et de la Morava, à 25 kil. S. E. de Semendria. Traité du 21 juillet 1718, qui donnait à l'Autriche Temesvar, Belgrade, une partie de la Serbie et de la Valachie, et rendait à la Turquie la possession vénitienne de Morée.

Passau, *Batava Castra*, place forte de Bavière, sur le Danube, qui y reçoit l'Inn et l'Ilz, et divisée en quatre parties : *Passau* et *Innstadt*, sur la rive droite du Danube, *Anger* et *Ilzstadt*, sur la rive gauche, par ces trois cours d'eau. La citadelle, dite *Oberhaus*, est aussi sur la rive gauche du Danube. Ch.-l. du cercle de *Basse-Bavière*, et siège d'un évêché, Passau a 13,500 hab. — On y signa, en 1552, la *transaction* qui, confirmée par la paix d'Augsbourg, 1555, termina la première lutte entre les protestants et les catholiques d'Allemagne.

Passau (Evêché de), anc. Etat de l'empire germanique (cercle de Bavière), composé de cette ville et d'un territoire, s'étendait, à l'E. de l'Ilz, du Danube aux monts de Bohême. — En 1805, on donna Passau à la Bavière, et le territoire à Ferdinand, ex-grand-duc de Toscane, qui dut le céder encore à la Bavière en 1805.

Passavant (JEAN-DAVID), peintre et critique d'art allemand, né à Francfort, 1787-1861, fréquenta les ateliers de David et de Gros, et, en dernier lieu, d'Overbeck. On cite de lui : *Raphaël d'Urbain*, 2 vol. in-8°, traduit en français, etc. Il a collaboré aux *Costumes du moyen âge chrétien*, Paris, 1840, in-4°. On lui doit le *Peintre-graveur*, histoire de la gravure, 1860.

Passemant (CLAUDE-SIMÉON), ingénieur, né à Paris, 1702-1769, présenta à Louis XV une pendule astronomique surmontée d'une sphère mouvante, 1749. On a de lui : *Construction d'un télescope de réflexion*, in-4°, 1758; *Description des télescopes*, 1763, in-12.

Passerat (JEAN), poète et savant, né à Troyes, 1534-1602, succéda à Ramus au Collège de France, 1572. Catholique du parti des politiques, il écrivit, avec quelques amis, la *Satire Ménippée*, qui devait porter le dernier coup à la Ligue; la plupart des vers sont de lui. — On a de lui : *Recueil d'œuvres poétiques*, 1602, in-12; *Commentarius in Catullum, Tibullum et Propertium*, 1608, etc.

Passeri (JEAN-BAPTISTE), peintre et littérateur italien, né à Rome, 1610-1679, a écrit : *Vies des peintres, des sculpteurs et architectes*, de 1641 à 1675, ouvrage très-exact. — Son neveu, *Joseph*, 1654-1714, a été un des meilleurs élèves de Ch. Maratta.

Passeri (JEAN-BAPTISTE), antiquaire, né à Farnèse, près de Rome, 1694-1780, était avocat avant d'entrer dans les ordres, 1741. Passionné pour l'archéologie, il a écrit : *Lucernæ fictiles*, 3 vol. in-fol.; *Picturæ Etruscorum in vasculis*, 3 vol. in-fol.; *Novus thesaurus gemmarum veterum*, 3 vol. in-fol.; beaucoup de mémoires, la plupart inédits.

Passeriano, petite v. d'Italie, dans la prov. et à 25 kil. S. O. d'Udine, a, sous Napoléon I^{er}, donné son nom à un département du roy. d'Italie, compris entre ceux de la Piave et du Tagliamento à l'O., de l'Adriatique au S., l'Istrie à l'E., et la Carinthie au N. Ch.-l., *Udine*.

Passeroni (JEAN-CHARLES), poète italien, né en 1715, à Condamine (comté de Nice), fut ordonné prêtre en 1758. Il resta pauvre, bien que recherché des grands, et mourut en 1803. — On a de lui : *Il Cicerone*, poème héroï-comique, en 34 chants, satire légère de la société, 1755 et suiv., 6 vol. in-8°; *Favole Esopiane*, 1780, 7 vol. in-8°, imitation d'Ésope, de Phèdre, etc.

Passé-volants. On appelait ainsi des hommes non enrôlés que les capitaines faisaient figurer dans les revues, afin de toucher une solde plus considérable. Louvois fit surtout disparaître cet abus désastreux.

Passignano (DOMINIQUE **Cresti**, dit **le**), peintre, né vers 1560 à Passignano (Toscane), mourut en 1638. — On cite ses fresques à Passignano et à l'église Saint-Marc de Florence. Le Louvre a de lui une *Invention de la Croix*.

Passion (Confrères de la), association qui se forma, en 1402, à Paris, pour la représentation du mystère de la *Passion*, et d'autres scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les *mystères* cessèrent d'être joués en 1548, par arrêt du Parlement, mais la confrérie subsista jusqu'en 1677.

Passionei (DOMINIQUE), savant cardinal, né à Fossonbrone, 1682-1761, assista, au nom du pape, aux congrès d'Utrecht et de Bade. Il fut nonce en Suisse et à Vienne, et, en 1755, directeur de la bibliothèque du Vatican. — On cite de lui un recueil d'*Inscriptions antiques*, 1765, in-fol.

Passionistes, nom des religieux de la *Congrégation de la très-sainte Croix et Passion de Jésus-Christ*, fondée à Alexandrie, en 1720, par Paul de la Croix, qui a été béatifié en 1852. L'institut a pour but la propagation de la foi; le supérieur réside à Rome; il y a des maisons de Passionistes en Italie, en France, en Belgique, en Hollande, en Angleterre, en Valachie, aux États-Unis.

Passir, petit royaume de l'île de Bornéo, au S. E., sur le détroit de Macassar, avec une capitale du même nom, par 1° 52' lat. N., et 115° 55' long. E.

Passow (FRANÇOIS-LOUIS-CHARLES-FRÉDÉRIC), philologue allemand, 1786-1853, né à Ludwigslust (Mecklenbourg), fut professeur à Weimar et à Breslau. — Il a donné des éditions estimées d'auteurs anciens, un *Lexique manuel de la langue grecque*, ouvrage excellent (5^e édition, 1841-57, 2 vol. in-4°), etc.

Passwan-oglou (OSMAN), aventurier, né à Widdin, 1758, s'empara de sa ville natale, y résista à toutes les forces du sultan Sélim III, 1798, et la gouverna en qualité de pacha, jusqu'à sa mort, 1807.

Passy, l'une des 11 communes qui ont été annexées à Paris en 1860. Située à l'O., près du bois de Boulogne, elle a donné son nom au 16^e arrond. municipal. Eaux minérales ferrugineuses; puits artésien.

Past (repas), droit qu'avait un seigneur d'aller, une ou plusieurs fois dans l'année, seul ou avec des compagnons, prendre un repas chez son vassal.

Pasta (JUDITH), chanteuse italienne, né à Côme, 1798-1865, tint une des premières places sur les Théâtres-Italiens d'Europe de 1821 à 1840.

Pastaca, affluent du Tinguragua (Equateur), naît près du Cotopaxi; 600 kil. de cours.

Pasteurs. V. Hycsos.

Pasto, v. de la Confédération Grenadine (Cauca), par 1° 15' lat. N., et 79° 41' long. O., à 220 kil. S. O. de Popayan, au milieu d'une région toute volcanique; 7,000 h.

Pastophores (παστάς, lit, φέρειν, porter); on appelait ainsi, chez les anciens Grecs, les prêtres qui portaient les statues des dieux dans les cérémonies publiques.

Pastoret (CLAUDE-EMMANUEL-JOSEPH-PIERRE, marquis

DE), né en 1756 à Marseille, d'une ancienne famille parlementaire. Conseiller à la cour des aides, 1781, et membre de l'Académie des inscriptions, 1784, il fut élu procureur-syndic du département de la Seine, l'an 1791. Il fit transformer l'église Sainte-Geneviève en Panthéon, et composa l'inscription: « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. » A l'Assemblée législative, il essaya de défendre la cause du roi, tout en gardant ses principes libéraux, 1791-1792. Après le 10 août, il émigra. Revenu en 1795, il représenta le département du Var au conseil des Cinq-cents, et échappa encore, par la fuite, au coup d'Etat du 18 fructidor, 1797. Après le 18 brumaire, il devint administrateur des hôpitaux, 1801, professeur de droit au Collège de France, 1804, et sénateur, 1809. Comblé d'honneur par la Restauration, pair de France, marquis, ministre d'Etat, il entra à l'Académie française, 1820, et fut créé chancelier de France, 1829. Sous le gouvernement de Juillet, il rentra dans la vie privée, et mourut en 1840. Il était aussi de l'Académie des sciences morales et politiques. On a de lui: *Moïse, législateur et moraliste*, 1788; *Des lois pénales*, 1790, 2 vol. in-8°; *Rapport au conseil général des hôpitaux*, 1816; *Histoire de la législation*, 11 vol. in-8°: il passe en revue les lois des peuples anciens (la Judée et Rome exceptées). Il a travaillé encore aux recueils de l'Académie des inscriptions, etc. — Sa femme, *Adélaïde-Anne-Louise PISCATORY* (1766-1864), a fondé les premières crèches et salles d'asile à Paris.

Pastoret (AMÉDÉE-DAVID, marquis DE), fils du précédent, né à Paris, 1791-1857, servit Napoléon I^{er} et la Restauration dans divers postes. Administrateur des biens du comte de Chambord depuis 1830, il se rallia au second empire et entra au sénat, 1852. On cite de lui: *Récits historiques*, in-8°, 1826; deux poèmes, les *Troubadours, les Normands en Italie*; un *Recueil d'épigrammes*, etc. Il était membre de l'Académie des beaux-arts.

Pastoureaux, nom sous lequel on désigna les bergers et aventuriers qui, sous un moine hongrois nommé Jacob, se croisèrent pour délivrer saint Louis, alors prisonnier en Egypte, 1250. Ils commirent de tels excès, que la régente de France, Blanche de Castille, les fit disperser par la force.

Pastrengo, village à 15 kil. N. O. de Vérone, près de l'Adige. Victoire des Français sur les Autrichiens, 1799.

Pastrengo (GUILLAUME DE), né à Pastrengo, notaire, juge, ami de Pétrarque, à Avignon, mourut de 1360 à 1370. Il est auteur du premier Dictionnaire des écrivains sacrés et profanes, publié en 1547, à Venise, sous le titre de *De originibus rerum*.

Pataca, Patacon, monnaie d'argent du Brésil valant 1 fr. 75 c.

Patagon, anc. monnaie des Pays-Bas et de Franche-Comté valant 5 fr. 88 c.

Patagonie, territoire de l'Amérique du Sud, borné au N. par le Chili et la Plata, à l'E. par l'Atlantique, à l'O. par l'océan Pacifique, et au S. par le détroit de Magellan, entre 65° et 75° long. O., et entre 55° et 54° lat. S. La côte E. est basse; la côte O. offre beaucoup de baies et d'îles. Le rio Negro l'arrose au N. Stérile, froide, et à peu près inconnue, la Patagonie est habitée par les Araucans, les Puelches et les Tehuelches ou *Patagons*: ces derniers, sans être des géants, comme on l'a dit, sont pourtant d'une stature assez élevée. On tire de ce pays du cuir et de la viande salée. Découverte par Magellan, 1519, la Patagonie est revendiquée par la Confédération Argentine.

Patak ou Saros-Patak, v. de Hongrie, dans le comitat de Zemplin, sur le Bodrog. Vaste château; 6,000 hab.

Patala, Patalène. V. PATTALA.

Patani, v. et Etat de la presqu'île de Malacca, sur le golfe de Siam, par 6°50' lat. N., et 95°20' long. E. Il est tributaire du royaume de Siam.

Patans, nom des Afghans, qui régnèrent sur une partie de l'Inde, aux XIII^e et XIV^e siècles. Ils furent renversés par Tamerlan. Musulmans, ils se montrèrent tolérants et intelligents.

Pataque, monnaie de Barbarie (argent), valant 0,54 c. — Pour le Brésil, v. *Pataca*.

Patar, monnaie de France, sous Louis XII, valant 1 liard. Elle avait cours encore en Flandre au XVIII^e s.

Patara, ancienne ville maritime de Lycie (Asie Mineure), au S., à l'embouchure du Xanthus. Ptolémée Philadelphie lui donna le nom de sa sœur Arsinoé. Il y avait un célèbre oracle d'Apollon.

Patarins ou Paterins, secte religieuse du midi de la France aux XII^e et XIII^e siècles. Ils ne reconnais-

saient qu'une seule prière, le *Pater*: d'où leur nom. — On les appela aussi *Cathares* et *Albigéois*.

Patavia, nom de Passau en latin du moyen âge.

Patavium, v. de la Gaule cisalpine (Vénétie),auj. Padoue. — Patrie de Tite Live.

Patay, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 24 kil. N. O. d'Orléans (Loiret), près de la rive gauche de la Loire. Victoire de Jeanne d'Arc sur l'Anglais Talbot, 1429. Couvertures de laine; 1,334 hab.

Patel, nom de deux peintres français sur lesquels on a peu de données. **PATEL** (Pierre), dit *Patel le père*, né peut-être en Picardie, vers 1605, peignit beaucoup de paysages dans le goût de Claude Lorrain. Il mourut vers 1676. — Son fils, *Pierre-Antoine*, né à Paris, 1648-1707, a laissé des tableaux estimables, dont plusieurs sont au Louvre.

Patelle, Patella, petit plat servant aux sacrifices chez les anciens Romains.

Patenier (JOACHIM), paysagiste flamand, né à Dinant (Liège), en 1490, mort vers 1545. Il fit du paysage le sujet principal de ses compositions, en y subordonnant les personnages.

Patentes, impôt établi en 1791 sur les diverses industries et branches de commerce. Il fut supprimé en 1793, rétabli en 1795, et depuis régularisé par plusieurs lois, notamment par celle du 25 avril 1844.

Patentes (Lettres). V. LETTRES.

Pater (JEAN-BAPTISTE-JOSEPH), peintre du XVIII^e s., né à Valenciennes, vers 1696, mort à Paris en 1736, a composé de jolis paysages dans le genre de Watteau son maître. Ses œuvres, délaissées depuis la fin du dernier siècle, sont de nos jours recherchées par les amateurs. Il y a au Louvre son tableau de réception à l'Académie. On cite de lui des *Vues de Marly*.

Paterculus (C. VELLEIUS), historien latin, né à Naples, vers 19 av. J. C., d'une ancienne famille. Préfet, puis légat sous les ordres de Tibère en Germanie, il devint préteur, 14 après J. C. On croit qu'il périt dans la ruine des amis de Séjan, 31. — Son *Histoire romaine*, en 2 livres, ne nous est pas parvenue intacte. Impartiale, sauf en ce qui concerne Tibère, elle est écrite d'un style concis, énergique, que dépare parfois la recherche de locutions surannées. L'une des meilleures éditions est celle de Haase, 1851-58, in-8°. Paterculus a été traduit en français dans la *Collection Panckoucke*, in-8°.

Patère, Patera, coupe évasée qui servait aux sacrifices chez les anciens Romains.

Paterins. V. PATARINS.

Paterne (Saint), I^{er} évêque de Vannes, mort vers 448. Fête, le 15 avril. — Evêque d'Avranches de 552 à 565, appelé aussi *saint Pair* ou *Pois*.

Paterno, jadis *Hybla major*, v. de Sicile, à 16 kil. N. O. de Catane, au pied de l'Etna. Miel renommé; eaux minérales; 15,000 hab.

Pathmos,auj. *Patmo*, île de la Turquie d'Asie (Sporades), au S. E. de l'île Nicaria; 4,000 hab. Le ch.-l. est la bourgade de Saint-Jean ou Patmo, près de la grotte où saint Jean écrivit l'Apocalypse, avec le petit port de la Scala.

Pathysus, un des noms anciens de la *Theiss*.

Patin (Guy), médecin et littérateur, né à Hodenc ou Houdan, près de Beauvais, 1601. Reçu docteur à Paris, 1624, il devint professeur au Collège de France, 1654, et mourut en 1672. Il combattit le quinquina, l'antimoine, la circulation du sang, etc. Sa réputation repose aujourd'hui sur ses *Lettres* (réimprimées en 1846, 3 vol. in-8°), tableau curieux et non sans passion de la société de son temps. Il a encore écrit des *Eloges* en latin, *De la conservation de la santé*, 1632, 1 vol. in-12, etc., et Bayle a publié un *Patiniana*, 1703, in-12.

Patin (CHARLES), médecin et numismate, fils cadet du précédent, né à Paris en 1633, avait été reçu docteur en 1656. Condamné aux galères par contumace pour avoir, dit-on, colporté un libelle, il trouva un asile à Padoue, 1676, où il enseigna la médecine jusqu'à sa mort, 1693. — Très-versé dans la numismatique, il a donné: *Familia romana ex antiquis numismatibus*, 1663, in-fol.; *Histoire des médailles* publiée d'abord sous ce titre: *Introduction à l'histoire par la connaissance des médailles*, 1665, in-12; *Imperatorum Romanorum numismata*, 1671, in-fol.

Patinho (JOSEPH), homme d'Etat espagnol, né à Milan, 1667-1736, entra dans l'ordre des jésuites, et protégé par Albéroni, par Elisabeth Farnèse, eut des charges importantes en Espagne. Il fut ministre de la marine en 1726, puis des finances, et devint tout-puissant

après la disgrâce du marquis de la Paz, 1734. — Son frère, **Balthasar**, marquis de Castelar, né à Milan, mort en 1755, fut également protégé par Elisabeth Farnèse, et exerça des fonctions diplomatiques importantes.

Patisson (MAMERT), imprimeur, né à Orléans, s'établit à Paris, 1568, épousa la veuve de Robert Etienne II, 1580, et mourut en 1601. — Des notes de lui sur Pétrone figurent dans l'édition de Lotichius, 1629.

Patkul (JEAN-REINHOLD de), noble livonien, né dans une prison de Stockholm, 1660, réclama hardiment dans une députation envoyée au roi de Suède, Charles XI, en faveur des privilèges de la Livonie, 1689. Devenu suspect, condamné à mort par contumace, il se réfugia auprès d'Auguste II, roi de Pologne et électeur de Saxe. Voulant arracher la Livonie à la Suède, il s'adressa à Pierre le Grand, qui le nomma son ambassadeur auprès d'Auguste II. Vaincu par Charles XII, le roi de Pologne dut lui livrer Patkul, qui fut écartelé, 1707.

Patmo. V. PATHMOS.

Patna, v. de l'Hindoustan, capit. du Bahar, dans la présidence et à 600 kil. N. O. de Calcutta, sur le Gange, par 25°37' lat. N., et 82°25' long. E.; 285,000 hab. — Commerce d'opium; tapis, étoffes de coton, orfèvrerie. — Bâtie près de l'emplacement de *Palibothra*, Patna a été occupée par les Anglais en 1765.

Patos (Lac ou lagune de **Los**), lac des Oies. Situé au S. E. du Brésil (Rio-Grande-do-Sul), il est séparé par une longue et étroite langue de terre de l'Atlantique avec lequel il communique par le Rio-Grande-do-Sul.

Patouillet (Louis), jésuite, né à Dijon, 1699-1779, prit une part active aux luttes de sa société contre les jansénistes. Il est plus connu cependant par les attaques de Voltaire. — Il a travaillé à 5 vol. des *Lettres édifiantes*, in-12, à une *Histoire du pélagianisme*, 2 vol. in-12, etc.

Patras, ville de Grèce (Achaïe), sur le golfe de son nom, au N. O. de la Morée, et à 160 kil. O. d'Athènes. Appelée d'abord *Aræ*, puis *Patræ*, elle fut l'une des premières villes de la ligue achéenne, 281 av. J. C., et suivit depuis les destinées de l'Achaïe. En 1821, son archevêque, Germanos, appela le premier la Morée à l'indépendance. — Auj. Patras est le ch.-l. de la nomarchie d'Achaïe-et-Elide, et la plus commerçante cité du royaume de Grèce. Rade excellente; 26,000 hab.

Patras (Golfe de). Il est formé par la mer Ionienne, au N. O. de la Morée et à l'entrée du golfe de Lépante.

Patrat (Père), *Patratius pater*, nom donné, chez les anciens Romains, au fécial qui, dans une mission, remplissait les fonctions de chef: c'était à lui d'accomplir, *patrare*, les cérémonies prescrites.

Patria (Lac de), *Literna palus*, lac de l'Italie péninsulaire, à 23 kil. N. O. de Naples. Non loin est le tombeau de Scipion l'Africain, dans l'ancien bourg de *Liternum*, où il s'était retiré.

Patriarche (en grec, *chef de famille*). — Dans l'antiquité, ce nom s'applique aux personnages antérieurs à Moïse qui ont eu un caractère de sainteté, Abraham, Isaac, Jacob, etc. — Depuis l'établissement du christianisme, il a indiqué soit les chefs des Églises nationales, comme le patriarche grec de Constantinople depuis la consommation du schisme, 1054; — soit les métropolitains investis d'une primauté d'honneur, comme le patriarche de Lisbonne, les patriarches des Églises d'Orient, etc.

Patrice ou **Patrick** (Saint), apôtre de l'Irlande, né en 372, en Ecosse, commença sa prédication en 452. Premier évêque d'Armagh, il mourut vers 466. — Dans ses *Œuvres*, 1835, in-8°, Dublin, on remarque sa *Confession*, écrite dans un latin barbare. — Il se retirait souvent dans une caverne du lac Dearg (Ultonie), appelée auj. le *Purgatoire de saint Patrick*. — Fête, le 17 mars.

Patrice, titre créé par Constantin le Grand, lors de la réorganisation monarchique de l'Empire romain au IV^e siècle. Celui qui en était revêtu jouissait d'une sorte de noblesse toute personnelle; il était au premier rang dans l'Etat. On conféra aussi cette dignité à des barbares; Clovis en reçut les insignes d'Anastase, empereur d'Orient, 507. — Il y eut des patrices, encore dans le premier royaume de Bourgogne, comme Amatus et Mummolus sous Gontran. En Italie, après la chute de la domination grecque, le titre de patrice, conféré par les papes à Pepin, puis à Charlemagne, désigna la souveraineté mal définie que ces deux rois gardaient sur Rome, au moment même où ils fondaient le pouvoir temporel du saint-siège.

Patriciens, citoyens qui, dans l'ancienne Rome, composaient le premier ordre de l'Etat. Leur nom venait du mot *patres* (*pères*), qui, depuis Romulus, s'appliquait aux membres du sénat; leurs descendants, constituant une véritable noblesse héréditaire, occupèrent toutes les fonctions politiques et sacerdotales. Seuls ils composaient l'assemblée des curies. Les citoyens du second ordre, ou plébéiens, ne cessèrent de leur disputer leurs privilèges de 510 à 366 av. J. C., c'est-à-dire depuis l'établissement de la république jusqu'au partage du consulat. Secondés par les tribuns, les plébéiens avaient déjà obtenu, 444 av. J. C., que le mariage cesserait d'être interdit entre les familles des deux ordres: l'établissement de l'égalité civile prépara nécessairement le triomphe de l'égalité politique. Dès lors le mot de patricien ne fut plus qu'un titre indiquant l'origine des familles, mais sans impliquer de privilège.

Patricius. V. PATRIZZI.

Patrimoine de Saint-Pierre, anc. circonscription administrative des Etats de l'Eglise, entre la Toscane au N. O., l'Orviétan au N., le Tibre à l'E. et au S. E., et la mer Tyrrhénienne au S. O. Le ch.-l. était *Viterbe*. Il correspond aux légations actuelles de Civita-Vecchia et de Viterbe, et à une partie de celle de Rome. Il fut donné au saint-siège, en 1077, par la grande comtesse Mathilde. Il est maintenant réuni au roy. d'Italie.

Patrin (EUGÈNE-LOUIS-MELCHIOR), minéralogiste, né à Mornant, près de Lyon, 1742-1815, voyagea en Sibérie, 1780-1788, et siégea à la Convention. Il a écrit: *Voyage aux monts Altaï*, in-8°; *Histoire des minéraux*, 1801, 5 vol. in-8°, avec planches.

Patric (PIERRE), poète, né à Caen, 1585-1671, abandonna l'étude des lois pour s'occuper de poésie, s'attacha au service de Gaston d'Orléans, et a composé des vers d'un style original, qu'il a lui-même en partie supprimés.

Patrizzi ou **Patricius** (FRANÇOIS), philosophe italien, né à Cherso, en Dalmatie, 1529-1597, enseigna le platonisme à Ferrare, puis à Rome, et contribua à renverser l'influence d'Aristote. On cite de lui: *De la Rhétorique*, in-4°; *Nova de universis Philosophia*, 1591, in-fol.; *Discussiones peripateticæ*, in-fol.; *les Dix Dialogues de l'histoire de Venise*; *la Milice romaine de Polybe*, de Tite Live, de Denys d'Halicarnasse; *Procli elementa theologica et physica latine reddita*, etc.

Patrocle, fils de Ménéce, roi de Locride, était ami d'Achille, qu'il suivit au siège de Troie. Dans la dixième année de la guerre, il revêtit les armes d'Achille toujours retiré sous sa tente, et combattit les Troyens à la tête des Myrmidons. Tué par Hector, il fut vengé par son ami, qui lui fit de magnifiques funérailles.

Patronage, lien établi par Romulus entre les patriciens et les plébéiens et imposant aux premiers certaines obligations envers les seconds, qui alors prenaient le nom de *clients* (V. ce mot). Le *patron* devait défendre les clients en justice, les assister s'ils étaient dans le besoin, etc. En retour les clients soutenaient le patron de leurs votes, etc. Le patronage s'étendit avec la république. Les citoyens puissants eurent dans leur clientèle des villes, des provinces, des peuples ou des rois. Les Marcellus étaient les patrons de la Sicile. — Au moyen âge, le titre de patron fut donné à ceux qui avaient fondé, construit et doté une église. Il passait à leurs descendants. En échange de la protection qu'ils accordaient à l'église, ils jouissaient de certains droits honorifiques, ou même plus effectifs, comme celui de présenter un candidat si le bénéfice devenait vacant.

Patru (OLIVIER), avocat et critique, né à Paris, 1604-1681, contribua par son exemple et ses conseils à épurer l'éloquence du barreau et même la langue française. Reçu à l'Académie, 1660, il commença l'usage des discours de réception. — Ses *Œuvres*, aujourd'hui oubliées, ont été éditées en 1752, 2 vol. in-4°.

Pattala (*Pattalène*), anc. v. de l'Inde maritime située à l'origine du delta de l'Indus. Néarque s'y embarqua, avec la flotte d'Alexandre le Grand, pour le golfe Persique. Auj. *Tattah* (Sindh).

Patte (PIERRE), architecte, né à Paris, 1725-1814, construisit moins qu'il n'écrivit. — On cite de lui: *Mémoire sur la coupole projetée pour l'église de Sainte-Geneviève*, 1770, in-12, dirigé contre Soufflot; *Cours d'architecture*, 6 vol.; *Essai sur l'architecture théâtrale*, in-8°, fig.; *Monuments érigés en l'honneur de Louis XV*, 1765, in-fol., etc.

Patterson, v. des Etats-Unis (New-Jersey), sur le Passaic, à 110 kil. N. E. de Trenton; 21,000 hab.

Patti, v. maritime de Sicile, sur la côte N., à 75 kil. O. de Messine; 6,500 hab. Evêché.

Pau, ch.-l. du département des Basses-Pyrénées, sur le gave de Pau, par 45°17' lat. N., et 2°42' long. O., à 780 kil. S. O. de Paris par chemin de fer. Cour d'appel. Toiles, linge de table, mouchoirs; coutellerie, etc. Commerce de mulets et de chevaux, de jambons et de chocolat. — Capitale du Béarn, depuis 1460, Pau a été bâtie au x^e siècle. Gaston Phœbus, comte de Foix, y a élevé le château où résida Marguerite de Navarre, et où naquit Henri IV. Louis XIII, en réunissant le Béarn au domaine, y institua un parlement, en 1620. Cette ville est renommée pour la douceur et la salubrité de son climat. — Patrie de Gaston de Foix, de Gassion et de Bernadotte; 24,563 habitants.

Pau (Gave de), affluent de l'Adour, formé par les gaves de Barrèges, de Gavarnie, qui descend du mont Perdu, et d'Azun, arrose le départ. des Hautes-Pyrénées et sépare les Basses-Pyrénées des Landes. Il passe à Argelès, Lourdes, Pau, Orthez et Peyrehorade. Cours de 200 kil. Il reçoit à gauche le gave d'Oloron.

Paucton (ALEXIS-JEAN-PIERRE), mathématicien, né dans le Maine, en 1732 ou 1736, mort en 1798, a écrit : *Théorie de la vis d'Archimède*, 1763, in-12; *Métrologie*, 1780, in-4°, traité des poids, mesures et monnaies, imité souvent depuis, etc.

Paullac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 20 kil. S. E. de Lesparre (Gironde). — Port de commerce et de relâche, qui a une rade très-sûre, sur la rive gauche de la Gironde, à 54 kil. S. E. de la pointe de Grave, en face de Blaye. La ligne transatlantique du Brésil y a son point d'attache. Le cru de Château-Laffitte est dans son territoire; 5,621 hab., dont 1,890 agglomérés.

Paul (Saint), apôtre des gentils, né à Tarse, 2 ans av. J. C. (?), d'une famille juive, reçut en naissant le nom de Saul. Envoyé à Jérusalem auprès du pharisien Gamaliel, il s'y forma à la dialectique, et se montra d'abord partisan rigide de la tradition judaïque. Il assista au martyre de saint Etienne, et se rendit à Damas pour y frapper les disciples de Jésus qui s'y étaient réfugiés. Tout d'un coup, converti sur le chemin de cette ville, 36, il se voua à la propagation de l'Évangile au milieu des gentils. Il parcourut la Judée, la Syrie et la Cilicie pendant huit ans, et, en 44, reçut à Antioche, par l'imposition des mains, la consécration de son apostolat. Après avoir visité Chypre et l'Asie Mineure, où les Juifs lui furent hostiles, il se rendit à Jérusalem, et, dans un concile, fit décider que les gentils convertis ne seraient pas astreints aux prescriptions de la loi mosaïque, 50. Reprenant sa prédication, il revint en Asie Mineure, passa en Macédoine, puis à Athènes, où il parla devant l'Aréopage, et à Corinthe, où les Juifs voulurent le traduire devant le proconsul Gallion, frère de Sénèque, 51-57. Les années suivantes ne furent pas moins remplies, bien que saint Paul ait surtout résidé à Ephèse. En 60, il alla en Judée, et, à l'instigation des Juifs, fut retenu 2 ans captif par le gouverneur Félix. Comme il en appela à l'empereur, on l'envoya à Rome, où le livre des Actes des Apôtres. Selon une tradition, saint Paul serait revenu, de nouveau, en Asie Mineure, puis une seconde fois à Rome, où Néron le fit décapiter, 29 juin 66. — On a de cet apôtre 14 *Épîtres*, écrites en grec; c'est le meilleur commentaire de l'Évangile. Fête, le 29 juin.

Paul (Saint), premier anachorète, né en 228, dans la haute Égypte, se retira dans le désert lors de la persécution de Dèce, 250, et vécut dans une caverne jusqu'à l'âge de 113 ans. Saint Antoine l'ensevelit. Fête, le 15 janvier.

Paul (Saint), patriarche de Constantinople, élu en 356, était de Thessalonique. Déposé deux fois par Constance, il fut tué dans un antre du Taurus, 344. D'autres placent sa mort après 350. Fête, le 7 juin.

Paul (Ermites de Saint-), moines établis au xiii^e siècle, en Hongrie, avaient pour patron saint Paul anachorète. Il y eut deux autres congrégations du même nom, suivant également la règle de saint Augustin, l'une en Portugal, l'autre fondée en France par Guillaume Callier et approuvée par Paul V en 1620. Ils s'appelaient aussi *Frères de la mort*, parce qu'ils portaient sur leurs scapulaires une tête de mort. Ils s'occupaient des malades et des funérailles. Ils étaient peu répandus en France.

Paul I^{er} (Saint), pape, né à Rome, 757-767, succéda à son frère, Etienne II. Il a laissé 22 lettres.

Paul II, pape, 1464-1471, né à Venise en 1418, neveu d'Eugène IV, continua la guerre contre les Turcs, et fit prêcher une croisade contre Podiebrad de Bohême,

1468. Il décida que les jubilés auraient lieu tous les 25 ans à partir de 1475.

Paul III (ALEXANDRE FARNÈSE), pape, 1534-1549, né à Canino en 1468, avait eu, avant d'entrer dans les ordres, un fils, Pierre-Louis, qu'il créa, en 1545, duc de Parme et Plaisance. Adversaire des Turcs, il conclut, sans succès, la trêve de Nice, pour réunir contre eux François I^{er} et Charles-Quint, 1538. Adversaire de la Réforme, il lui opposa l'ordre des jésuites, 1540, le concile de Trente, 1545, et une armée de 15,000 hommes qu'il prêta à l'empereur. Effrayé ensuite des succès de Charles-Quint, il rappela ses troupes et transféra le concile à Bologne. Plaisance ayant été occupée par les Espagnols après l'assassinat de Pierre-Louis, 1547, le pape rattacha Parme au saint-siège afin de la sauver. Cet acte amena la révolte d'Octave, petit-fils de Paul III, qui en mourut de douleur. Il aimait les lettres et protégea les savants.

Paul IV (JEAN-PIERRE CARAFFA), pape, 1555-1559, né à Capriglio (Naples) en 1476, avait créé l'ordre des théatins, 1524, et réorganisé l'inquisition romaine, 1542. Ennemi implacable de l'Espagne, il s'allia contre elle aux Français, et attira ainsi deux fois le duc d'Albe dans les États romains, 1556 et 1557. Il avait repris ses plans pour la réforme de l'Église, quand il mourut.

Paul V (CAMILLE BORGHÈSE), pape, 1605-1621, né à Rome, en 1552, d'une famille siennoise. Il eut avec Venise un démêlé que termina la médiation de Henri IV, roi de France. Il mit la dernière main à la bulle, *In cœna Domini*, contre les hérétiques, etc.

Paul I^{er}, Pétrovitch, czar de Russie, 1796-1801, né à Saint-Pétersbourg en 1754. Fils de Pierre III, son père, qui songeait à l'exclure du trône comme illégitime, tenu en tutelle pendant le long règne de sa mère, l'Allemande Catherine II, il ne fut guère connu, avant son avènement, que par un fastueux voyage qu'il fit en Allemagne, en Italie, en France et en Hollande, sous le nom de comte du Nord, 1780. Une fois maître de l'empire, il bouleversa l'administration intérieure, par ressentiment contre sa mère: il eut cependant le mérite de rétablir la succession, par ordre de primogéniture, que Pierre I^{er} avait détruite, 1797. Dans sa politique extérieure, il obéit à des caprices plus qu'à des vues bien arrêtées: blessé de l'occupation de Malte par Bonaparte, il adhéra à la seconde coalition contre la France, et envoya une flotte qui prit les îles Ioniennes, et des armées qui furent battues à Zurich et à Bergen, 1799. Irrité par ces échecs et gagné par les habiles flatteries du Premier consul, il expulsa les émigrés français, et reforma la ligue des neutres contre l'Angleterre, 1800. L'aristocratie, blessée dans ses intérêts par ces revirements subits de politique, menacée dans sa dignité et son existence par un prince dont les colères tenaient de la folie, forma un complot dont Palhen était l'âme; Paul I^{er} fut assassiné dans la nuit du 23-24 mars 1801. — Il avait épousé, en secondes noces, Dorothee de Wurtemberg.

Paul de Samosate, né à Samosate (Comagène), devint évêque d'Antioche vers 260. Condamné par un synode pour avoir nié la divinité de J. C., 269, il fut expulsé par Aurélien vers 273. Ses disciples s'appelèrent *Paulianistes*.

Paul le Silencieux, poète grec du vi^e siècle après J. C., était chef des *Silencieux* ou secrétaires de Justinien I^{er}. — On a de lui: 33 épigrammes dans l'*Anthologie*; une *Description de l'église de Sainte-Sophie*, trad. par Ducange dans l'*Histoire byzantine*, 1670, in-fol.

Paul d'Égine, médecin grec du vii^e siècle ap. J. C., né dans l'île d'Égine: ses nombreux voyages le firent appeler médecin *ambulant*. On a de lui un *Abrégé de la médecine* en 7 livres: il y résume les travaux de ses prédécesseurs, en y mêlant des observations personnelles. Le 6^e livre, le plus intéressant, traite de la chirurgie: il a été traduit en français par Tolet, 1559, in-12. — L'ouvrage entier a été traduit et publié avec le texte par René Briau, Paris, 1855, in-8°.

Paul Diacre, historien latin, né vers 750, peut-être à Aquilée, était fils de Warnefride, noble lombard. Il occupa diverses charges à la cour du roi Didier, passa six ans à la cour de Charlemagne, 781-787, et se retira au mont Cassin, où il reçut l'office de diacre. Il mourut vers 796. — On a de lui: *De gestis Longobardorum*, en 6 livres; ouvrage très-précieux, inséré dans la collection de Muratori, tome I^{er}, ainsi que l'*Historia miscella*, refondue par Landulphus Sagax. Paul Diacre est encore l'auteur de l'hymne, *Ut queant laxis*, et, dit-on d'un abrégé de l'ouvrage du grammairien Festus.

Paul de Saumur (Le chevalier), fils d'une lavandière, né sur mer près de Marseille, 1597-1667, fut de bonne heure marin, se distingua par son courage et ses talents, fut nommé par Richelieu chef d'escadre, lieutenant général, vice-amiral, battit les Espagnols et les Barbaresques, conduisit mademoiselle de Nemours en Portugal, 1666, et mourut commandant maritime à Toulon.

Paul (AMAND-LAURENT), grammairien, né à Saint-Chamas, 1740-1809, avait été admis dans la société de Jésus. Il a donné des traductions d'auteurs latins (Florus, Justin, Cornelius Nepos, Phèdre, etc.), et un *Cours de latinité*, 10 vol. in-12, 1807, réimprimé en 1821.

Paul Jove. V. GIOVIO.

Paul (Saint Vincent de). V. VINCENT.

Paul Emile. V. EMILE.

Paul Véronèse. V. VÉRONÈSE.

Paul (Saint-), v. de l'île de la Réunion, sur la côte O., à 28 kil. S. O. de Saint-Denis, dans la *Partie sous le Vent*; 16,000 hab. — Patrie de Parny.

Paul (Saint-), île de la mer des Indes, sous le 38° lat. S., et le 75° long. O., à 2,500 kil. S. E. de la Réunion. Volcanique, froide et inhabitée, elle offre, comme l'île AMSTERDAM, qui est voisine, un abri aux baleiniers. Depuis 1844, des pêcheurs français de la Réunion y pêchent la morue.

Paul (Saint-), *Sao-Paulo*, prov. du Brésil, située au S. E. de l'Empire, entre celles de Rio-de-Janeiro et de Minas-Geraës au N. E., de Goyaz et de Matto-Grosso au N. O., et de Parana au S. Elle touche le Paraguay, à l'O., et l'Atlantique à l'E. Pop., 500,000 hab. — Les villes princip. sont, *Saint-Paul*, ch.-l., Santos, etc. — Sucre, café, mines de fer.

Paul (Saint-), ville du Brésil, ch.-l. de la prov. de son nom, par 25° 55' lat. S., et 48° 19' long. O., à 250 kil. S. O. de Rio-de-Janeiro; 20,000 hab. Evêché, université, école de droit.

Paul-de-Loanda (Saint-). V. LOANDA.

Paul (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de Barcelonnette (Basses-Alpes), près de l'Ubaye. Marbre vert; 1,482 hab., dont 259 agglomérés.

Paul-Cap-de-Joux (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 16 kil. S. E. de Lavar (Tarn), sur l'Agout; 1,194 hab.

Paul-de-Fenouillet (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 40 kil. N. O. de Perpignan (Pyrénées-Orientales), sur la Gly. — Fabriques d'objets en bois; 2,231 hab.

Paul-en-Jarret (Saint-), v. de l'arrond., et à 18 kil. N. E. de Saint-Etienne (Loire). Moulins à soie; 3,289 hab.

Paul-lès-Dax (Saint-), bourg de l'arrond., et à 3 kil. N. de Dax (Landes), sur l'Adour. Forges, haut-fourneaux. Eglise du xv° siècle; 2,861 hab., dont 953 agglomérés.

Paul-Trois-Châteaux (Saint-), *Augusta Tricastinorum*, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 28 kil. S. de Montélimar (Drôme), près du Rhône; 2,558 hab. — Etoffes de laine, soieries; garance, huile. Evêché avant la Révolution.

Paulding (JAMES-KIRKE), littérateur américain, né à New-York, 1779-1860, occupa, aux Etats-Unis, divers emplois dans l'administration de la marine. Il a écrit des pamphlets, des parodies, des romans, dont l'un, *le Coin du feu d'un Hollandais*, a été traduit en français, 1851.

Paule (Sainte), née en 517, descendait des Scipions et des Gracques. Veuve, elle se retira, avec sa fille Eustochie, à Bethléem, où elle fonda 4 monastères sous la direction de saint Jérôme. Elle mourut en 404. Fête, le 26 janvier.

Paule ou **Paola**, v. d'Italie, prov. et à 31 kil. N. O. de Cosenza, sur la mer Tyrrhénienne; 6,000 hab. Patrie de saint François de Paule.

Paule (FRANÇOIS DE). V. FRANÇOIS DE PAULE (Saint).

Paulet (JEAN-JACQUES), médecin, 1740-1826, né à Anduze (Gard), vécut à Paris, puis à Fontainebleau. On a de lui: *Histoire de la petite vérole*, 2 vol. in-12, 1765; *Recherches sur les maladies épizootiques*, 1775, 2 vol. in-8°, ouvrage qui a beaucoup servi aux vétérinaires; *Traité des champignons*, 1795-1855, 2 vol. in-4° avec atlas, excellent travail, etc.

Paulette, impôt perçu annuellement, en France, sur les offices de judicature de 1604 à 1789. Il dut son nom au financier Paulet, qui le fit adopter par Sully. Il était fixé au $\frac{1}{60}$ du prix d'une charge. La paulette transforma en propriété de famille les fonctions de

judicature: quiconque avait payé ce droit pouvait transmettre sa charge par héritage ou par une vente, sans que celle-ci fût annulée, comme auparavant, s'il mourait avant qu'un intervalle de 40 jours fût écoulé. La paulette assura une sorte d'indépendance aux magistrats, mais elle écartait des emplois judiciaires le mérite pauvre.

Paulhaguet, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. E. de Brioude (Haute-Loire); 1,467 hab.

Paulian (AIMÉ-HENRI), physicien, né à Nîmes, 1722-1801, professa chez les jésuites jusqu'à la suppression de son ordre. — Il a écrit: *Dictionnaire de physique*, 1789, 5 vol. in-8°; *Système de philosophie*, 1769, 4 vol. in-12; *Dictionnaire philosopho-théologique*, in-8°, etc.

Paulianistes. V. PAUL DE SAMOSATE.

Pauliciens, secte d'hérétiques, dont le fondateur, l'arménien Paul, renouvela, au ix° siècle, l'erreur des manichéens. Chassée d'Orient, elle pénétra en Italie au x° siècle, et en France au xi°. Les albigeois parurent s'y rattacher aux xii° et xiii° siècles.

Paulien (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 15 kil. N. O. du Puy (Haute-Loire). Antiquités romaines; 2,943 hab.

Paulin (Saint), évêque de Trèves, né à Poitiers, soutint, au concile d'Arles, l'innocence de saint Athanase, 353. Exilé en Phrygie, par Constance, il y mourut en 359. Fête, le 31 août.

Paulin de Nole (Saint), *Meropius Pontius Anicius Paulinus*, évêque, né à Bordeaux en 353, d'une illustre famille, fut élève d'Ausone. Marié, en Espagne, à une femme chrétienne, il se fit baptiser, 389, et se retira auprès du tombeau de saint Félix de Nole, 394. Elu évêque de Nole (405 ou 409), il mourut en 431. Fête, le 21 juin. — Dans ses *Oeuvres* (Paris, 1685, in-4°), on distingue des *Lettres*, des *Poésies sacrées*, la *Passion de saint Geniès d'Arles*, etc. V. Ad. Busé, *Saint Paulin et son siècle*, traduit en français par Dancoisne (Paris, 1858, in-8°).

Paulin (Saint), né vers 726, en Frioul ou en Autrasie, devint patriarche d'Aquilée en 776, travailla à la conversion des Avars, et combattit les hérésies d'Elipand et de Félix d'Urgel. Il mourut en 804. Fête, le 28 janvier. — Ses *Oeuvres complètes* ont été éditées à Venise, 1757, in-fol.

Paulin de Périgueux, *Paulinus Petrocorius* ou *Petricordius*, poète latin du v° s. ap. J. C. A la demande de Perpetuus, évêque de Tours, il mit en vers la *Vie de saint Martin*, de Sulpice Sévère, en y ajoutant des miracles. — La meilleure édition de ce poème est celle de la *Collection Panckoucke*, avec traduction de M. Corpet.

Paulin (Le capitaine). V. LA GARDE.

Paulin (JEAN-PHILIPPE WEREDIN, dit le Père), orientaliste, 1748-1806, né à Hof (basse Autriche), entra chez les carmes, et se rendit en mission au Malabar, 1774-1790. Revenu à Rome, il écrivit, en latin, une *Grammaire sanscrite*, in-4°; une *Etude sur l'origine du latin et ses rapports avec les langues orientales*, in-4°, etc. Son *Voyage dans l'Indoustan* a été traduit de l'italien en français, 5 vol. in-8°, et atlas.

Pauline Bonaparte. V. NAPOLÉON.

Paulmy (Marquis de). V. ARGENSON.

Paulus (JULIUS), jurisconsulte romain, mort vers 255. Rival de Papinien, il entra dans l'*auditorium* ou conseil d'Etat, sous Septime Sévère et Alexandre Sévère. Sous Héliogabale, il avait été un moment préfet du prétoire. La 6° partie environ du *Digeste* se compose des extraits de Paulus, qui dépassent 2000.

Paulus (PIERRE), homme d'Etat hollandais, né à Axel, 1754, débuta par une *Apologie du stathoudérat*, 1775. Exilé lors du mouvement des patriotes, 1787, il revint de France, en 1795, pour présider l'Assemblée qui abolit le stathoudérat, puis la première Convention nationale. Il mourut en 1796. Il a écrit: *Commentaire sur l'union d'Utrecht*, 5 vol. in-8°, etc.

Paulus (HENRI-ÉBERHARD-GOTTLÖB), théologien protestant, né près de Stuttgart, à Leonberg, 1761-1850. Professeur de théologie à Iéna, puis à Wurtzbourg, et d'histoire ecclésiastique à Heidelberg, il rédigea, pendant 10 ans, 1819-1829, le *Sophronizon*, publication dirigée contre la propagande catholique en Allemagne. Il a encore écrit: *Commentaire sur le Nouveau Testament*, 4 vol. in-8°; *Vie de Jésus*, 2 vol. in-8°; *Manuel exégétique sur les trois premiers Evangiles*, 5 vol., etc.

Paulus-Hook. V. JERSEY.

Paumben. V. PAMBAN.

Pausanias, régent de Sparte pendant la minorité de Plistarque, fils de Léonidas, était fils du roi Cléom-

brota. Vainqueur du Perse Mardonius, à Platée, 479 av. J. C., conquérant de Chypre et de Byzance, 477, il visa à régner sur la Grèce, et, par son orgueil, amena les confédérés à transférer le commandement à Athènes. Ramené à Sparte et acquitté deux fois, faute de preuves, il fut enfin convaincu d'intelligences criminelles avec les Perses. Il se réfugia dans un temple de Minerve dont les éphores firent murer les portes : il y mourut de faim, 471.

Pausanias, roi de Sparte, petit-fils du précédent, remplaça son père Plistonax, exilé, 444 av. J. C. Il rétablit Thrasybule à Athènes, 405. Ayant évacué la Béotie, 395, il se retira à Tégée, pour éviter un jugement.

Pausanias, géographe grec du n° s. après J. C., né peut-être en Lydie ou à Césarée en Cappadoce, fut disciple d'Hérode Atticus. Il voyagea, et vint s'établir à Rome. Il a écrit un *Itinéraire de la Grèce* en 10 livres, sorte de guide du voyageur, où, à propos des monuments, il rapporte les faits historiques et mythologiques qui s'y rattachent. Imitateur du style de Thucydide, Pausanias est souvent obscur. — Il figure dans la *Bibliothèque grecque*, de Didot, in-8°, 1845. La traduction française, de Clavier, avec le texte et des notes, 1814-1821, 6 vol. in-8°, est très-estimée.

Pausias, peintre grec du iv° s. av. J. C., était né à Sicyone. Elève de Pamphile, il excella dans la peinture à l'encaustique.

Pausilippe, montagne au S. O. de Naples, traversée par une grotte, longue de 700 mètr., qui sert de passage à la route de Pouzzoles. A l'entrée, est le tombeau de Virgile, dit-on.

Pauvres de la Mère de Dieu. V. **PIARISTES.**

Pauvres de Lyon, un des noms des **Vaudois.** V. *ce mot.*

Pauvreté, divinité allégorique des anciens.

Pauw (JEAN-CORNEILLE **de**), philologue, né à Utrecht, mort en 1749, a donné des éditions d'auteurs grecs. On cite ses *Notæ in Pindarum*, in-8°, 1747.

Pauw (Abbé CORNEILLE **de**), érudit, né à Amsterdam en 1739, vécut à Xauten (Clèves), où il mourut en 1799. Anacharsis Clootz était son neveu. — Dans ses *Œuvres*, écrites en français, Paris, 1795, 7 vol. in-8°, on remarque : *Recherches philosophiques sur les Américains*, 1768; — *sur les Egyptiens et les Chinois*, 1774; — *sur les Grecs*, 1788. Ses vues, souvent paradoxales, ont été combattues par de Guignes, Voltaire, etc.

Pauwels (JEAN-ENGLEBERT), compositeur belge, né à Bruxelles, 1768-1804, compléta son éducation musicale à Paris, sous Lesueur. Chef d'orchestre à Strasbourg, à Bruxelles, il dirigea, dans cette ville, d'excellents concerts, et écrivit trois opéras-comiques : *la Maisonnnette dans les bois*, *l'Auteur malgré lui*, *Léontine et Fonrose.*

Pavie, anc. *Ticinum*, et, au moyen âge, *Papia*, ch.-l. de la prov. de ce nom (Italie), sur la rive gauche du Tessin, par 45°11'6" lat. N., et 6°49'2" long. E., à 35 kil. S. de Milan. Evêché et célèbre université. Magnifique collège Borromée; cabinet d'anatomie le plus complet d'Italie. Plusieurs églises ou palais. Soieries. Commerce de soie, riz, vin, lin. Aux environs est une Chartreuse, l'une des merveilles de la Lombardie; 26,000 hab. Patrie de Cardan et de Lanfranc. — Vieille cité des Insubres, Pavie devint la capitale des Lombards, sur lesquels Charlemagne la prit en 774. Au moyen âge, elle fut gibeline, et, par suite, rivale de Milan, à laquelle les Visconti se soumirent. Sous ses murs, François I^{er} fut vaincu et fait prisonnier en 1525. Après avoir été, sous Napoléon I^{er}, comprise dans le département de l'Olonna, et sous la domination autrichienne, 1814-1859, ch.-l. d'une délégation du royaume Lombardo-Vénitien, elle est restée le ch.-l. d'une province italienne de son nom, qui a 3,330 kil. carrés et 420,000 hab.

Pavillon (NICOLAS), évêque, né à Paris, 1597-1677. Associé d'abord à saint Vincent de Paul, puis investi du siège d'Aleth, 1659, il se prononça en faveur des jansénistes, 1665, et écrivit à Louis XIV une *Lettre* (1664, in-4°) contre la régale.

Pavillon (ETIENNE), poète, né à Paris, 1632-1705, était neveu du précédent. Pâle imitateur de Voiture, il remplaça Benserade à l'Académie, 1691. Ses *Œuvres* (Paris, 1720, 2 vol. in-12) sont au-dessous du médiocre.

Pavillon (JEAN-FRANÇOIS **du Cheyron du**), marin, né à Périgueux, 1730, fut tué au combat de la Dominique (avril 1782). — On a de lui : *Mémoire sur la tactique navale*, 1778, et divers traités sur les *Signaux.*

Pavillon, étendard de marine qui indique, suivant sa position : 1° la nation à laquelle un navire appartient; 2° le grade de l'officier qui y commande.

Pavilly, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. O. de Rouen (Seine-Inférieure). Filatures de coton, toiles, papier; 3,070 hab.

Pavin (Lac), situé en France (Puy-de-Dôme), dans la chaîne des Dorez. Il a 2 kil. de long et est très-poissonneux.

Pavois, bouclier long sur lequel on promenait les rois mérovingiens autour du camp lors de leur avènement.

Pawnies ou **Panis**, tribu indienne des Etats-Unis (Nébraska), appartenant au rameau des peaux-rouges.

Pax Augusta, **Pax Julia**, v. des Celtici (Espagne anc.), dans la vallée de l'Anas, que l'on croit être *Beja*. D'autres disent que Pax Augusta est *Badajoz.*

Paxo, anc. *Paxos*, la plus petite des îles Ioniennes (Grèce), au S. E. de Corfou; 5,000 hab. Elle a 67 kil. carrés. Le ch.-l. est un village, *Porto-Gajo.*

Paxton (JOSEPH), architecte et horticulteur anglais, né à Milton-Bryant (Bedford), 1805-1865. Né d'une famille pauvre, il fut d'abord jardinier au service du duc de Devonshire, qui le nomma ensuite administrateur d'une partie de ses propriétés. Il fonda sa réputation d'architecte en donnant le plan du Palais de cristal, pour l'Exposition universelle de 1851. En France, il a construit le château de Ferrières, pour le baron J. de Rothschild.

Payens (HUGUES **des**). V. **HUGUES.**

Paye militaire. — En Grèce, à Rome et dans les Etats modernes, les soldats servent d'abord à leurs frais. Chez les Grecs, la solde n'est donnée, à l'origine, qu'aux mercenaires dont la guerre est le métier, comme pour les aventuriers du moyen âge. — Chez les Romains, la nécessité de faire des campagnes lointaines et de longue durée, décide l'établissement d'une solde pour les fantassins (405 av. J. C.), puis pour les cavaliers, 402. — Au moyen âge, les hommes libres qui recrutent les armées barbares, puis les milices féodales qui leur succèdent, s'équipent et vivent à leurs dépens. Le besoin d'entreprendre des campagnes un peu longues oblige les rois à recourir à des troupes soldées. Au xii^e siècle, Louis VI, roi de France, Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, enrôlent déjà des mercenaires, qui remplacent avantageusement les milices féodales dont les services sont limités. En France, la solde n'est devenue une institution régulière qu'après l'établissement de l'armée permanente, aux états généraux d'Orléans, sous Charles VII, 1439.

Payer (JEAN-BAPTISTE), botaniste, né à Asfeld (Ardennes), 1818-1860, enseigna à l'Ecole normale et à la Faculté des sciences de Paris. En 1848, il fut député à l'Assemblée constituante. On a de lui : *Botanique cryptogamique*; *Traité d'organogénie végétale*, etc.

Payerne, v. de Suisse (Vaud), sur la Broye, à 38 kil. N. E. de Lausanne; 3,000 hab. — Ancienne *villa* carlovingienne, elle fut la résidence des rois de Bourgogne Transjurane.

Pay-ho, fleuve de Chine. V. **PEÏ-HO.**

Payne (THOMAS). V. **PAINE.**

Payrac, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. E. de Gourdon (Lot); 1,255 hab.

Pays-Bas, ancien Etat situé entre la mer du Nord au N. O., l'Allemagne à l'E. et la France au S. O. Il fut formé, au xvii^e s., de 17 provinces bataves et belges que Charles-Quint érigea en corps de nation en les agrégeant à l'empire d'Allemagne, sous le nom de cercle de Bourgogne, 1549. Treize provinces avaient appartenu à Charles le Téméraire, bisaïeul de Charles-Quint (Flandre, Artois, Hainaut, Namur, Luxembourg, Limbourg, Brabant, Anvers, Malines, Zélande, Hollande, Frise, Zutphen). Quatre étaient des acquisitions de Charles-Quint (Utrecht et Over-Yssel, 1527; Groningue et Gueldre, 1543). — Sous le règne de Philippe II, roi d'Espagne, sept des provinces bataves constituèrent, en 1581, la république des *Provinces-Unies* (V. *ce mot*), qui absorba encore Zutphen et une partie du Limbourg, du Brabant et de la Flandre. — Les autres provinces s'appelèrent *Pays-Bas espagnols* jusqu'au traité d'Utrecht, qui les donna à l'Autriche, 1713, et *Pays-Bas autrichiens* jusqu'au traité de Campo-Formio, 1797, qui les céda à la France. On en fit 8 départements; mais, en 1814, on les donna à la Hollande, avec laquelle ils formèrent le royaume des *Pays-Bas*. Depuis la révolution de 1830, qui a affranchi la Belgique (V. *ce mot*), le nom de NÉERLANDE OU PAYS-BAS ne s'applique plus qu'à la Hollande. — On a appelé quelquefois *Pays-Bas français* les portions de la Flandre, du Hainaut, de Namur, du Luxembourg et le Cambrésis, qui furent, sous Louis XIV,

détachées des Pays-Bas espagnols, comme l'Artois tout entier. V. HOLLANDE.

Pays-Bas (Nouveaux), colonie hollandaise fondée en 1621, dans l'Amérique du Nord, de l'embouchure de l'Hudson à la baie de Chesapeake. Cédée aux Anglais par le traité de Breda, 1667, elle a formé les trois Etats de New-York, New-Jersey et Delaware. Le ch.-l. était *Port-Amsterdam*, auj. New-York.

Pays-Reconquis. V. CALAISIS.

Pays rédimés. V. GABELLE.

Payta, v. du Pérou. V. PAÏTA.

Paz (La), v. de la Bolivie, à l'O., dans les Andes, à une altitude de 3,717 mètr., par 16° 29' lat. S., et 70° 29' long. O., à 240 kil. N. O. de Chuquisaca, et à 50 kil. S. E. du lac Titicaca; 76,000 hab. Evêché. Mines d'or. Commerce de quinquina, de maté et de cuivre. — La Paz est le ch.-l. d'un département du même nom qui comprend le N. O. de la Bolivie; 475,000 hab.

Paz (La), v. du Mexique, capit. de la Vieille-Californie, avec un bon port sur le golfe de Californie et la baie de ce nom, par 117° 30' long. O., et 23° 56' lat. N. Pêcheries de perles et de corail; 600 hab.

Paz (JEAN-AUGUSTIN du), généalogiste, né en Bretagne, mort en 1631, était dominicain. Il a écrit : *Histoire généalogique de plusieurs maisons illustres de Bretagne*, 1619, in-fol.; *Généalogie des maisons de Rosmadec et de la Chapelle*, 1629; — *de Molac*, 1629, in-4°.

Pazanne (Sainte-), bourg du canton du Pellerin (Loire-Inférieure). Grains, bestiaux, vins; 2,486 hab.

Pazzi, famille de Florence, originaire du val d'Arno supérieur. En 1478, le banquier *Jacques Pazzi* et son neveu, *François*, conspirèrent avec Jérôme Riario, neveu de Sixte IV, la perte de Julien et de Laurent de Médicis. Julien fut tué, mais Laurent fit pendre les Pazzi. — (V. PAC).

Pé (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. O. d'Argelès (Hautes-Pyrénées), sur le Gave de Pau. Anc. monastère de bénédictins; fabrique de mouchoirs; commerce de bois et de vin; 2,612 hab., dont 339 agglomérés.

Péan ou **Pæan**, Παιων, nom donné, chez les Grecs et chez les Romains, à un hymne destiné à remercier un dieu, mais plus spécialement Apollon, d'un succès obtenu par son intervention. Ce chant de joie avait pour refrain : *Io Pæan*.

Pearce (ZACHARIE), évêque de Rochester, né à Londres, 1690-1774, se voua à des travaux de philologie et de théologie. On cite : *Commentaire des quatre Evangiles et des Actes des Apôtres*, 1777, in-4°; *Sermons*, in-8°, etc.

Pearl-River ou *rivière des Perles*; elle arrose, aux Etats-Unis, les Etats de Mississipi et de Louisiane; elle se jette dans le lac Borgne, après 500 kil. de cours.

Pearson (JEAN), évêque de Chester, né à Snoring (Norfolk), 1615-1686. On a de lui : *Exposition de la foi*, 1659, in-4°, ouvrage classique dans l'Eglise anglicane; *OEuvres posthumes*, 1688, in-4°, etc.

Péaule, bourg du canton de Questembert (Morbihan). Grains, beurre; 2,400 hab.

Peccais (Fort), à la jonction du canal de Silvéral et du Rhône-Mort, à 45 kil. N. O. de Nîmes (Gard). — Vastes marais salants qui donnent un sel très-estimé.

Pechia. V. IPEKS.

Pécile ou **Pocile**, (en grec ποικίλος, *varié*), portique d'Athènes où étaient représentés les actes des grands hommes. Polygnote en avait peint une partie.

Péclet (JEAN-CLAUDE-EUGÈNE), physicien, né à Besançon, 1795-1857, fut professeur à Marseille et à Paris, puis inspecteur de l'Université. Il contribua à la fondation de l'Ecole centrale des arts et manufactures. — On cite de lui : *Traité élémentaire de physique*, in-8°; *Traité de la chaleur et de ses applications*, etc.

Pécorone (GIOVANNI-FIORENTINO, dit il). V. GIOVANNI.

Pecq (Le), village à 1 kil. de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), sur la rive gauche de la Seine; 1,600 hab.

Pecq, comm. rurale du Hainaut (Belgique), à 10 kil. de Tournay. Houillères, huileries; 2,500 hab.

Pecquet (JEAN), anatomiste, né à Dieppe, 1622-1674, observa, en étudiant la médecine à Montpellier, le canal thoracique, et le réservoir du chyle, auquel on a donné son nom, 1647. Ami du surintendant Fouquet, il entra cependant à l'Académie des sciences, 1666. Il a publié ses découvertes en latin, 1651 et 1654.

Pecquet (ANTOINE), littérateur, né à Paris, 1704-1762, fut grand maître des eaux-et-forêts de Rouen. Outre plusieurs opuscules, *Discours*, *Pensées*, etc., il a

écrit : *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la Perse*, 1745; *l'Esprit des maximes politiques*, 3 vol. in-12, et surtout *Lois forestières de la France*, 1758, 2 vol. in-4°.

Pecquigny ou **Piequigny**, ch.-l. de canton de l'arr. et à 14 kil. N. O. d'Amiens (Somme), par le chemin de fer de Boulogne, sur la Somme; 1,424 hab. Traité de 1475, entre Louis XI, roi de France, et Edouard IV, roi d'Angleterre.

Pécule, *pæculium*, nom donné, dans l'antiquité, à tout ce qui était possédé par un esclave, et provenant soit de ses épargnes, soit de la générosité du maître. — Plus tard, on appela *pécule* les épargnes d'un religieux, l'abbé du monastère en héritait, si le religieux n'en avait disposé de son vivant.

Pédagogue, nom donné, dans l'antiquité, à un esclave ou à un affranchi chargé de surveiller ou même d'instruire les enfants dans les familles riches.

Pedee. Il y a deux cours d'eau de ce nom aux Etats-Unis : le *Grand-Pedee* arrose les deux Carolines, et a 550 kil. de cours; — le *Petit-Pedee*, qui a 200 kil. de cours, se jette dans le Grand-Pedee, à 60 kil. de son embouchure.

Pédernee, bourg du canton de Bégard, dans l'arr. et à 12 kil. O. de Guingamp (Côtes-du-Nord). Grains, chanvre, beurre; 3,307 hab.

Pedicules, *Pædiculi*, peuple de l'Italie anc., appelé aussi *Peucétiens*.

Pèdre. V. PEDRO et PIERRE.

Pedro I^{er} (Dom), empereur du Brésil, 1822-1831, et, sous le nom de PEDRO IV (1826), roi de Portugal, était né au château de Queluz (Portugal) en 1798. Lors de l'invasion de Junot en Portugal, 1807, il suivit sa famille au Brésil, dont il fut nommé régent par son père, Jean VI, que rappelait en Europe la révolte du colonel Sépulvéda, 1821. Indépendant, de fait, depuis 14 ans, le Brésil ne voulut pas revenir à la condition de simple colonie, comme le prétendaient les cortès de Lisbonne. Afin de conserver ce pays à la dynastie de Bragance, dom Pedro se laissa déclarer, de l'aveu de Jean VI, protecteur, puis empereur constitutionnel du Brésil, 1822. Il venait de comprimer les partisans de la république, et de faire ratifier par la métropole l'indépendance du nouvel Etat (août 1825), quand Jean VI mourut. Proclamé roi de Portugal, sous le nom de Pierre IV (mars 1826), dom Pedro accorda une constitution libérale aux Portugais, et leur donna pour reine sa fille, Maria da Gloria, qui devait épouser dom Miguel, second fils de Jean VI (mai 1826). Mais alors surgirent des difficultés sans nombre. En Portugal, dom Miguel usurpa le trône, au mépris des droits de sa nièce et fiancée, dona Maria, 1828. Au Brésil, le parti démocratique, irrité d'une guerre malheureuse contre Montevideo, 1825-28, excita des troubles qui amenèrent l'abdication de l'empereur en faveur de son fils, dom Pedro II (avril 1831). Devenu simple duc de Bragance, dom Pedro ne songea plus qu'à remettre sa fille sur le trône de Portugal : après le traité de la quadruple alliance (Angleterre, France, Espagne, Portugal), il parvint, à l'aide de l'Anglais Napier, à expulser dom Miguel (juin 1834), et mourut trois mois après, sept. 1854.

Pedro V. V. PIERRE V, roi de Portugal.

Pedro (Ordre de dom). Il a été fondé au Brésil, en 1822. Etoile à cinq rayons émaillés de blanc et bordés d'or, avec un phénix au milieu; ruban vert moiré.

Pedro (San-), v. du Brésil (Rio-Grande-do-Sul), à 250 kil. S. de Portalègre, sur le Rio-Grande, qui sert d'écoulement à la lagune de los Patos; 19,000 hab. Cette ville s'appelle aussi RIO-GRANDE. Port important.

Pée-sur-Nivelle, bourg du canton d'Ustaritz, dans l'arrond. et à 20 kil. S. de Bayonne (Basses-Pyrénées). Forges, grains; 2,612 hab.

Peebles, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, au confluent de la Peebles et de la Tweed, à 55 kil. S. d'Edimbourg; 2,000 hab. — Le comté de Peebles, appelé aussi *Tweeddale*, est dans les Basses-Terres (*Lowlands*), entre ceux d'Edimbourg, au N., de Lanark, à l'O., de Selkirk, à l'E., et de Dumfries au S. — Il a 12,000 hab., et 95,212 hectares de superficie. Pays montueux. Elève de moutons des races Cheviot et Black-faced.

Peel (Sir ROBERT), homme d'Etat anglais, né en 1788, à Chambey-Hall, près de Bury (Lancastre), était fils d'un riche filateur. Admis à la chambre des communes, 1809, il entra dans le ministère Liverpool comme secrétaire au département de l'Irlande, 1812-1818, et attachait son nom à un bill célèbre pour la limitation du papier-monnaie, 1818. Il acceptait ensuite, pour 8 ans, 1822-1830, le département de l'intérieur dans les cabi-

binets Liverpool et Wellington. Inflexible en politique, il se montra réformateur éclairé en administration : il présenta cependant, en 1829, un bill pour l'émancipation des catholiques, mesure combattue par lui jusqu'alors, mais seulement comme inopportune. Il s'aliéna ainsi le parti tory, qui était le sien, l'Université d'Oxford, dont il cessa d'être le député, et même sa propre famille. La révolution française de 1850 eut pour contre-coup, en Angleterre, d'appeler les whigs au pouvoir. R. Peel redevint alors l'homme nécessaire des tories; il combattit la réforme électorale, réclamée et décidée, malgré ses efforts, par lord Grey et sir John Russell. Malgré deux courtes apparitions au pouvoir (1834-1835, 1839), Robert Peel ne devait reprendre la direction des affaires qu'en sept. 1841 : pendant cinq ans, il allait, par de sages et progressives modifications des tarifs douaniers, préparer l'avènement de la liberté commerciale. Abandonné par les exagérés de son parti, comme en 1829, mais soutenu par Cobden et la ligue de Manchester, il obtint l'abolition des lois sur les céréales, cette base du système protecteur en Angleterre (janvier-mars 1846). Sorti des affaires (juin 1846), il prêta son concours et celui de ses amis au cabinet de sir John Russell pour la continuation de la réforme économique. Ce « sage et glorieux conseiller d'un peuple libre » finit prématurément sa vie : le 29 juin 1850, il mourut d'une chute de cheval. — On a publié de lui : *Discours parlementaires*, 4 vol. in-8°; *Mémoires d'après ses papiers*, 1850, in-8°. V. Guizot, *Sir Robert Peel*, in-8° et in-12.

Peene, rivière d'Allemagne, naît dans le Mecklembourg, passe à Anklam (Poméranie), et finit dans le Stettiner-Haff. Cours de l'O. à l'E., 100 kil.

Pégase, cheval ailé, né du sang de Méduse, après que Persée lui eut coupé la tête, ou de l'union de cette Gorgone avec Neptune. Persée, monté sur Pégase, délivra Andromède; Bellérophon combattit la Chimère. Depuis que d'un coup de pied, il eut fait jaillir de l'Hélicon la fontaine Hippocrène, il représenta l'inspiration poétique dans tout son mouvement. — Il y a une constellation du nom de Pégase.

Pegnitz, *Pegnesus*, rivière de Bavière (Franconie moyenne), naît dans le Jura franconien, passe à Nuremberg et se jette à Fürth dans la Regnitz. Cours, du N. E. au S. O., de 60 kil.

Pegu, **Pégou** ou (selon les Birmans) **Pago**, v. de l'Indo-Chine anglaise, sur un affluent de l'Iraouaddy, à 1,100 kil. S. E. de Calcutta, par 17° 40' lat. N., et 96° 12' long. E. On y remarque un temple, dit colonne de *Choumadou*; 7,000 hab. — Pegu a été la capit. d'un royaume conquis par les Birmans au xviii^e s. Annexé, en 1855, à la présidence du Bengale par les Anglais, il est le ch.-l. d'une province située entre celle d'Aracan et la Birmanie au N., Siam à l'E., la prov. de Tenasserim au S. E., et les golfes de Martaban au S. et du Bengale à l'O. Les autres v. sont Rangoun, Bassein, Prome, Dalhousie.

Pehlvi, anc. langue de la Médie, se rattachait aux langues hindo-européennes par son vocabulaire, et aux langues sémitiques par sa grammaire.

Peichawer ou **Peschaouer**, v. de l'Hindoustan anglais (Pendjab), au N. O., sur le Caboul, à 600 kil. N. O. de Lahore; 70,000 hab. — Enlevée aux Afghans, Peichawer est le rempart de cette frontière de l'Hindoustan.

Peignot (ETIENNE-GABRIEL), bibliographe, né à Arc (Haute-Marne), en 1767, fut avocat à Besançon, garde constitutionnel de Louis XVI, bibliothécaire à Vesoul, inspecteur de la librairie à Dijon, enfin proviseur du collège et inspecteur d'académie dans la même ville. Il mourut en 1849. Il a laissé plus de 50 ouvrages manuscrits, et cependant ceux qu'il a publiés formeraient déjà une petite bibliothèque. On en trouvera la liste dans la *France littéraire*, de Quérard. — Nous citerons seulement : *Amusements philologiques*, in-8°; *Essai sur la reliure des livres*; *Précis des pragmatiques*; *Concordats relatifs à l'Eglise de France*; *Documents sur les dépenses de Louis XIV*; *Manuel bibliographique*, 1801; *Dictionnaire raisonné de bibliographie*, 1802, avec *Supplément*, 1804; *Répertoire bibliographique universel*, 1812; *Manuel du bibliophile ou Traité du choix des livres*, 1823, etc.

Peï-ho ou **Pay-ho** (*fleuve Blanc*), fleuve de Chine, coule à l'E. en passant près de Pékin, à Tientsin et à Takou. Son embouchure dans le golfe de Pe-tchi-li est obstruée par une barre; cours de 700 kil. — Il reçoit le Yu-ho.

Peila ou **Peilau**, v. de Prusse (Silésie), à 50 kil. S. O. de Breslau. Tissus de laine et de coton. Victoire de Frédéric II sur les Autrichiens, en 1762; 4,000 hab.

Peipus (Lac) ou **Tchoudskoé**, à l'O. de la Russie d'Europe, entre les gouvernements d'Esthonie au N., de Livonie à l'O.; de Saint-Pétersbourg à l'E. et de Pskov au S. E. Il a 120 kil. sur 60. Il reçoit la Vélikaïa, et communique avec le golfe de Finlande par la Narva.

Peïrese (NICOLAS-CLAUDE **Fabri de**), érudit, né à Beaugensier (Provence) en 1580, visita l'Italie, Paris, l'Angleterre et la Hollande, avant de se retirer à Aix, où il était conseiller au parlement, et mourut en 1637. Il avait rassemblé des manuscrits et formé des collections de tout genre qu'il mettait généreusement à la disposition des savants : de là le titre de *procureur général de la littérature*, que Bayle lui donne. Il continua à propager les découvertes d'Harvey, de Copernic et de Képler. Il acclimata en France le chat d'Angora, le laurier-rose, le papyrus d'Egypte, diverses espèces de vignes, de roses, de jasmins, etc. Il écrivit beaucoup, mais sans rien publier. Paris, Carpentras, Nîmes, Montpellier, etc., possèdent de lui plus de 116 vol. in-fol., encore inédits. Boissonade a publié ses *Lettres à Holstenius* (*Holstenii epistolæ ad diversos*, 1819, in-8°.).

Pé-Kiang, riv. de la Chine, arrose la province de Kouang-Toung, passe à Canton et se jette dans le Si-Kiang, au-dessous de cette ville; 450 kil. de cours.

Pekin ou **Peking** (*Cour du Nord*), ou encore **King-sse** (*la capitale*), capitale de l'empire chinois et de la prov. de Tchi-li, dans une plaine arrosée par un affluent du Peï-ho, le Yu-ho, par 39° 54' 13" lat. N., et 114° 8' 50" long. E. Pop., 1,500,000 hab. — Péking se compose de deux villes distinctes, de forme carrée, et toutes deux entourées de murs : l'une s'appelle la *ville impériale* (King-Tchhing), et l'autre la *ville extérieure* (Nai-lo-Tchhing). La première, qui est au N., renferme le palais impérial. Réunies, elles ont environ 40 kil. de circuit. La plupart des rues sont étroites, non pavées et bordées de maisons à un seul étage. On y trouve des temples, des théâtres, des collèges, un observatoire bâti en 1729, l'imprimerie, d'où sortent les deux gazettes officielles, etc. A 25 kil. était le palais impérial d'été (*Yuan-ming-yuen*), brûlé, en 1860, par les Anglais. — Kublai-Khan, petit-fils de Gengis-Khan, fonda la ville impériale ou tatare, 1267; mais la ville extérieure, ou chinoise, remonterait à la dynastie des Tchou, vers 1,100 av. J. C. Les Mandchoux s'installèrent en 1644 à Péking. Les Anglais et les Français y sont entrés en 1860. Les derniers ont obtenu la restitution de l'église ouverte par les missionnaires au xviii^e s.

Pélagie (*Pelagius*, *Morgan*, en breton), hérésiarque du v^e s., était, dit-on, originaire de la Grande-Bretagne, et moine. Venu à Rome vers 400, il soutenait qu'Adam était mort, non pas en punition de sa désobéissance, mais parce qu'il était né mortel; qu'il n'y a pas de péché originel, et que les enfants en naissant sont dans le même état qu'Adam et Eve avant le péché; que tous les hommes, naissant ainsi sans aucune tache, peuvent, par un effort de leur volonté, sans le secours de la grâce, vivre dans le bien et la vertu. Transportée, en 409, par Pélagie, en Palestine, et, par son disciple, Célestius, en Afrique, cette doctrine fut condamnée par plusieurs conciles (entre autres par celui de Carthage, 418), par les papes Innocent II et Zozime, et par les empereurs Honorius, Théodose II et Valentinien III. — Le *pélagianisme* a été combattu par saint Augustin dans plusieurs écrits. — Le *semi-pélagianisme*, qui voulait se rapprocher de l'orthodoxie, fut aussi combattu par l'illustre évêque.

Pélagie, nom de deux papes : PÉLAGE I^{er}, 555-560, était né à Rome vers 495. — PÉLAGE II, 578-590, aussi né à Rome, était Goth d'origine.

Pélagie, roi des Asturies, 719-737, n'est pas mentionné dans les chroniqueurs contemporains. Fils de Favila, duc de Cantabrie, et écuyer de Roderic, il se réfugia, après la défaite de Xérès, 711, dans les Asturies. Vainqueur des Arabes en 719, il fut reconnu roi du district qu'il venait de défendre.

Pélagie (Sainte), martyre du iv^e s. Fête, le 9 juin. — Comédienne d'Antioche, fit pénitence, après sa conversion, sur le mont des Oliviers (v^e s.). Fête, le 8 oct.

Pélagonie, canton de la Péonie. (V. ce mot.)

Pélasges, nom d'un ancien peuple qui a laissé des traces nombreuses de son existence en Grèce, en Italie, dans l'Asie Mineure occidentale, et même en Espagne. En Grèce, les Pélasges formèrent la population primitive. Dans le Péloponnèse, qui s'appela d'abord *Pélasgie*, ils habitèrent l'Argolide ou l'Arcadie à l'origine : dans

la première, Phoronée bâtit Argos, à côté de laquelle s'élevèrent Hermione, Mycènes et Tirynthe. Dans la seconde, qui alors comprenait l'Elide, Lycaon, fils de Pélasgus, construisit Lycosure, et ses fils fondèrent 27 villes. Dans la Laconie, Sparte rapportait ses commencements à Sparton, frère ou fils de Phoronée. — La Béotie fut le siège principal des Pélasges dans la Grèce centrale : Ogygès y bâtit plusieurs villes, et y joignit le nord-est de l'Attique, qu'il nomma Ogygie. — La Grèce du nord fut à peu près exclusivement pélasgique : en Thessalie s'élevaient, très-anciennement, Larisse du Pénée et Larisse Crémaste (Argos Pelasgicum). En Epire, on a découvert les restes de 45 villes fondées par les Pélasges. Hors du continent, les Pélasges occupèrent la Crète, Rhodes, une partie des Cyclades, les Sporades, et, dans le nord de la mer Egée, Scyros, Imbros, Lemnos, Samothrace, etc.

L'invasion des Hellènes fut fatale aux Pélasges. En Thessalie, à l'exception des Ænians, des Perrhèbes, des Dolopes, etc., ils furent ou chassés ou réduits, sous le nom de *Pénestes*, au plus dur esclavage. Il en fut de même ailleurs, notamment en Argolide et en Laconie : dans ce dernier pays, ils constituèrent la classe des Hilotes. Au milieu de toutes les révolutions, l'Arcadie demeura seule, et jusqu'à la fin, pélasgique. De ce pays étaient sortis Ænotrus et Peucétius, qui s'établirent dans l'Italie méridionale, Péon, qui colonisa le pays arrosé par l'Axius et le Strymon (*Péonie*), Evandre, qui alla fonder Pallantium sur les bords du Tibre.

En Italie, où se sont mêlées, à toutes les époques, les populations les plus différentes, on a rapporté à la race pélasgique les Osques et les Sabelliens, qui se disaient autochthones, c'est-à-dire habitants primitifs du pays. Sur la côte S. E. de la Péninsule, on retrouvait un mélange de Pélasges et d'Illyriens, deux peuples qui se rattachent sans doute à la même race : *Messapiens* (*Salentins et Calabrois*), *Peucétiens*, *Dauniens*, dans la Japygie; *Ænotriens*, *Chones* et *Morgètes*, dans le Bruttium. — Dans le N. O., les Sicules ou Pélasges tyrrhéniens, s'établirent sur les bords du Pô, et surtout au midi de l'Arno, où leur existence est attestée aujourd'hui par les indestructibles murailles de Cortone, Agylla, Pyrgi, Pise, Tarquinies, etc. — Comme les Pélasges de la Grèce, ceux d'Italie furent asservis : au N. O., par les Rhasenas; au S. E., par les colonies helléniques de la Grande-Grèce. On voit aussi quelques tribus, les Sicules et les Morgètes, émigrer en Sicile.

En Espagne, la présence des Pélasges se décèle dans les solides enceintes de Saragosse, de Tarragone et de Sagonte.

Sur la côte occidentale d'Asie Mineure, les Pélasges ont occupé tous les pays qui s'étendent de la Carie au Pont-Euxin. « Sur cette côte, en face de Samothrace, dit M. Michelet, s'élevait Troie, la grande ville pélasgique, dont le fondateur Dardanus, venu, selon les traditions diverses, de l'Arcadie, de Samothrace, ou de la ville italienne de Cortone, formait, par ces migrations fabuleuses, un symbole de l'identité de toutes les tribus pélasgiques. »

Les Pélasges ont été une race agricole et industrielle. Grands bâtisseurs de villes, ils ont élevé avec d'énormes blocs de pierre des murailles, dites *cyclopéennes*, qui ont résisté à l'action des temps et des hommes. Ces constructions sont faites de pierres brutes ou taillées irrégulièrement, selon que leur ancienneté est plus ou moins grande. On donnait le nom de *larisse* aux citadelles qu'ils avaient coutume d'élever sur les hauteurs. — Ils ont aussi jeté les bases de la religion des Grecs : les sanctuaires de Samothrace, de Dodone et d'Eleusis ont survécu à la race pélasgique elle-même.

Pélasgie, nom primitif de Péloponnèse et des différentes contrées habitées par les Pélasges.

Pélasgiotide, contrée de la Thessalie, dont les limites ont varié. On entendait, en général, sous ce nom, le pays situé au N. E., sur le cours inférieur du Pénée, et renfermant Larisse, Gounos et la vallée de Tempé.

Pélasgique (Golfe), *sinus Pelasgicus*, formé, au S. E. de la Thessalie, par la mer Egée. Il séparait la Phthiotide de la presqu'île de Magnésie, et baignait Iolcos, Démétriade, Pagase (d'où son nom de *golfe Pagasétique*). Auj. golfe de Volo.

Pélasgus, nom de personnages légendaires de la Grèce. L'un, quittant le Péloponnèse, 1466 av. J. C., peupla la Pélasgiotide. Un autre apprit aux Arcadiens à se nourrir de glands et fut le père de Lycaon. Ce nom est plutôt la personnification de la race des Pélasges.

Pélée, *Peleus*, père d'Achille, était fils d'Eaque, roi d'Egine. Meurtrier involontaire de son frère Phocus, il s'enfuit chez Eurytion, roi de Phthiotide, dont il épousa la fille Antigone, mais il le tua encore par accident. A Iolcos, où il se réfugia, les calomnies de la reine Astydanie causèrent la mort d'Antigone et l'exposèrent lui-même à périr. Il tua Acaste, roi d'Iolcos, et épousa Thétis, dont il eut Achille. Il avait pris part, comme roi de Phthiotide, à l'expédition des Argonautes. Il survécut à son fils, et fut, dit-on, détrôné par les fils d'Acaste.

Pelet (JEAN-JACQUES-GERMAIN, baron), général, né à Toulouse, 1777, débuta dans le génie militaire en 1800. Attaché à Masséna en Italie, 1805-1806, en Autriche, 1809, et en Portugal, 1810-1811, il devint colonel dans la campagne de Russie, et général de brigade dans celle d'Allemagne, 1813; il défendit à Waterloo la position de Planchenvit. Occupé, sous la Restauration, à écrire les guerres auxquelles il avait pris part, il fut créé, en 1830, lieutenant général, et nommé directeur général du dépôt de la guerre, dont il améliora tous les services. Il a contribué à la publication de la carte topographique de la Grèce, des levés de plans exécutés en Algérie, et surtout de la carte de France dite de l'état-major, 1833, etc. En classant la correspondance militaire de Napoléon I^{er}, il posa les bases de la vaste publication commencée en 1858. Député de Toulouse depuis 1831, pair de France depuis 1837, il présida, en 1848, le comité de défense nationale, et, en 1852, entra au sénat. Il est mort en 1858. — Il a publié plusieurs *Mémoires* dans le *Spectateur militaire*, et, en outre, *Mémoires sur la guerre de 1809*, 4 vol. in-8°; *Introduction aux campagnes de Napoléon de 1805 à 1809*, 3 vol. in-8°; *Introduction aux Mémoires militaires relatifs à la succession d'Espagne sous Louis XIV*, 9 vol. in-4°, avec atlas, etc.

Peletier (JACQUES), écrivain, né au Mans, 1517-1582, fut de bonne heure admis dans la société de Marguerite de Navarre, devint secrétaire de René du Bellay, fut principal au collège de Bayeux, se retira chez l'imprimeur Vascosan pour réformer l'orthographe, se mit à étudier la médecine avec ardeur, enfin fut principal au collège du Mans. Parmi ses poésies, on cite : *l'Art poétique d'Horace*, les deux premiers chants de *l'Odyssée*, le premier chant des *Géorgiques*, *l'Art poétique français*, le poème de *la Savoie*; puis il a écrit : *Dialogue de l'orthographe et de la prononciation*, Poitiers, 1550, in-8°; *l'Arithmétique*, *l'Algèbre*, etc., enfin *In Euclidis Elementa geometrica demonstrationum lib. VI*, in-fol., 1557, livre plusieurs fois imprimé, traduit en français et qui fut jadis très-répendu.

Peletier (JULIEN), neveu du précédent, né dans le Maine, vers 1535, mort après 1596, principal au collège de Navarre, 1576; docteur en théologie, 1580, succéda à l'un de ses oncles, Jean Peletier, dans la cure de Saint-Jacques de la Boucherie à Paris, en 1585. Il fut l'un des principaux chefs de la Ligue; c'est chez lui que les Seize préparèrent, dans la nuit du 14 au 15 novembre 1591, le coup d'Etat contre les politiques, dont le président Brisson fut victime. Malgré son repentir et l'éloge qu'il fit de Henri IV, il dut quitter Paris, en avril 1594.

Pelaw, Palaos, archipel de la Micronésie, à l'O. des îles Carolines, à l'E. de Mindanao, entre 6°55' et 8°9' lat. N., et entre 127°59' et 133°59' long. E. — Sol fertile, ignames, arbre à pain, ébénier, cocotier, immenses forêts de bambous. — Les Espagnols les découvrirent en 1710, et l'Anglais Wilson y fut jeté par un naufrage, 1785.

Pelham (SIR HENRY), homme d'Etat anglais, né en 1694, fut d'abord collègue de Walpole, à la chute duquel il contribua en 1742. Aidé de son frère aîné, le duc de Newcastle, il écarta du pouvoir lord Carteret, et alors commença ce que Macaulay appelle « le règne des Pelham », pendant lequel l'Angleterre jouit d'un calme inespéré, 1744-1754. Pelham réduisit de 4 p. 100 à 3 l'intérêt de la dette nationale. Il mourut en 1754.

Pélias, fils de Neptune et de Tyro, frère de Nélée, usurpa le trône d'Iolcos sur l'héritier légitime Æson, et éloigna Jason, fils de ce dernier, par l'expédition des Argonautes. Mis à mort par les artifices de Médée, qui avait engagé ses filles, les *Péliades*, à le couper en morceaux et à le faire bouillir, pour lui rendre la jeunesse, il fut vengé par son fils Acaste.

Pelignes ou **Péligniens**, *Peligni*, petit peuple de l'Italie anc. (Samnium), dans les montagnes de l'Apenin, entre les Frentans à l'E., les Samnites propres au S., les Marses à l'O., les Marrucins au N. — Avec les deux derniers et les Vestins, ils formaient la Confédération Marse. Les villes étaient *Sulmo* et surtout la place forte

de *Corfinium*, au S. de l'Aternus. Ils étaient de race sabellienne. Domptés par les Romains en 291 av. J. C., les Pélignes reparurent dans la guerre sociale où Corfinium fut la capitale des Italiens, sous le nom d'*Italica*, 90. — Leur territoire correspond auj. au N. O. de la prov. de *Chieti*.

Pélion, chaîne de montagnes de la Grèce anc. (Thessalie), s'étendait du N. O. au S. E., entre le lac Bœbeis et le golfe de Magnésie, à l'O., et la mer Egée à l'E., dans la presqu'île de Magnésie. Au N., il s'unissait à l'Ossa; au S., il semblait se rattacher aux montagnes de l'île d'Eubée. Il s'appelle auj. *Plessidhi*. Hauteur, 1,670 mètres.

Pélissane, bourg de l'arr. et à 30 kil. N. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Soie, garance et huile. Patrie d'Es-ménard; 1,900 hab.

Pélissier (AMABLE-JEAN-JACQUES), duc de Malakoff, maréchal de France, né en 1794, à Maromme (Seine-Inférieure). Sorti de l'École militaire de Saint-Cyr, 1815, il prit part aux expéditions d'Espagne, de Morée et d'Alger sous la Restauration. Le gouvernement de Juillet le renvoya, en 1839, en Algérie, où Pélissier, créé colonel, 1842, commanda l'aile gauche à la bataille de l'Isly, 1844. Chargé de combattre des Arabes du Dahra, il les étouffa par la fumée dans une caverne qui leur servait de refuge; cet acte émut l'opinion, bien que le gouverneur général, Bugeaud, en revendiquât la responsabilité. Pélissier fut ensuite promu maréchal de camp, 1846, et général de division, 1850. Lors des événements de décembre 1851, il exerçait par intérim les fonctions de gouverneur général; un an après il enlevait de vive force Laghouat, clef du Sahara algérien, déc. 1852. Pendant la guerre de Crimée, il commanda le premier corps d'armée devant Sébastopol, févr. 1855, succéda au général en chef Canrobert, mai, et imprima aux opérations une activité extraordinaire: il enleva le mamelon Vert, 7 juin, échoua devant la tour Malakoff, 18 juin, battit les Russes à Traktir, 16 août, et emporta enfin Sébastopol, 7 sept. Récompensé par les titres de maréchal de France, 1855, de duc de Malakoff, 1856, et par une dotation de 100,000 francs de rentes transmissible à sa descendance masculine, 1857, il fut envoyé en Angleterre comme ambassadeur, 1858-1859. Pendant la guerre d'Italie, 1859, il commanda l'armée d'observation sur le Rhin. Après avoir rempli les fonctions de grand-chancelier de la Légion d'Honneur, il fut encore renvoyé en Algérie comme gouverneur général, nov. 1860; il est mort dans ce commandement, mai 1864.

Pella, v. de l'anc. Macédoine (Emathie), près de la rive gauche de l'Eordaïque, au S. E. d'Æges, qu'elle remplaça comme capitale. Patrie de Philippe II et d'Alexandre le Grand. Auj. *Iénidjeh*. — Il y avait une ville du même nom dans l'anc. Palestine (Pérée), à 20 kil. S. E. de Bethsan, sur un torrent tributaire du Jourdain.

Pellegrin (SIMON-JOSEPH), poète, né à Marseille, 1665-1745. Religieux servite, puis sécularisé, il tint à Paris boutique ouverte de madrigaux et de compliments. Il travailla pour les théâtres, surtout pour l'Opéra-Comique. Il a aussi publié des *Poésies chrétiennes*, in-8°; des *Noëls nouveaux*, et ajusté sur des airs d'opéra la Bible, 1705, et même l'*Imitation de J. C.*, 1727.

Pellegrini, *Pellegrino*, dit **Tibaldi** ou **Pellegrino de Bologne**, architecte et peintre, né à Bologne, 1527-1600. Comme peintre, il excella à rendre le nu, grâce à l'étude qu'il fit de Michel-Ange. Appelé à Milan par saint Charles Borromée, il y éleva plusieurs édifices. Après un voyage en Espagne, où il décora l'Escorial, il construisit à Gênes la maison professe des jésuites, qui est son chef-d'œuvre.

Pellegrini (DOMENICO), dit aussi **Tibaldi**, frère du précédent, né à Bologne, 1541-1582, fut peintre et architecte. Il grava, de plus, à l'eau-forte.

Pellegrini (CAMILLO), historien italien, né à Capoue, 1598-1663, a écrit: *Historia principum Longobardorum*, in-4°; *Antichità di Capua*, 1651, in-4°, etc.

Pellegrini (ANTONIO), peintre, né à Venise, 1675-1741, a peint l'un des plafonds de la Bibliothèque nationale de Paris.

Pellegrino de San-Daniello (JEAN-MARTIN d'Udine, dit), peintre italien, vécut à la cour d'Alphonse, duc de Ferrare, et mourut en 1546.

Pellegrino de Modène, peintre italien, né à Modène, fut l'un des meilleurs élèves de Raphaël, et fut assassiné en 1523.

Pellegrue, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 24 kil. N. E. de la Réole (Gironde); 1,707 hab., dont 362 agglomérés.

Pellène, l'une des 12 villes de l'anc. Achaïe, à l'E., non loin de la Sicyonie et du golfe de Corinthe, était d'origine pélasgique. Le roi de Sparte, Cléomène, la prit vers 225 av. J. C.

Pellerin (JOSEPH), numismate, né à Marly près de Versailles, 1684-1782, fut employé au ministère de la marine jusqu'en 1745. Il vendit à Louis XVI, 1776, son cabinet, qui contenait 32,500 médailles. Son *Recueil de médailles*, 10 vol. in-4°, avec planches, catalogue raisonné de sa propre collection, a fort contribué aux progrès de la numismatique.

Pellerin (Le), ch.-l. de canton de l'arrond., et à 28 kil. S. E. de Paimbœuf (Loire-Inférieure), sur la rive gauche de la Loire. Les navires d'un fort tonnage s'y arrêtent; cabotage actif; 1,853 hab.

Pelletan (PHILIPPE-JEAN), chirurgien, né à Paris, 1747-1829, se distingua comme opérateur à l'Hôtel-Dieu, où il succéda à Desault, 1795, et comme professeur à l'École de médecine. On a de lui: *Clinique chirurgicale*, 3 vol. in-8°, 1810.

Pelletan (PIERRE), physicien, fils du précédent, né à Paris, 1782-1845, fut professeur de physique médicale à Paris. Il a écrit: *Traité de physique générale et médicale*, 1831, in-8°; *Dictionnaire de chimie médicale*, 1822-23, etc.

Pelletier (LOUIS LE), bénédictin, né au Mans, 1665-1753, a laissé un bon *Dictionnaire de la langue bretonne*, Paris, 1752, in-fol.

Pelletier (ROBERT-MARTIN LE), né à Rouen, 1682-1748, chanoine, a écrit une *Histoire des comtes de Champagne et de Brie*, 1753, 2 vol. in-12, publiée par Levesque de la Ravallière.

Pelletier (AMBROISE), généalogiste, né à Porcieux (Lorraine), 1705-1758, bénédictin de Saint-Vanne, a laissé un *Armorial général de la Lorraine et du Barrois*, Nancy, 1758, in-fol.

Pelletier-Volméranges (BENOIT), auteur dramatique, né à Orléans, 1756-1824, a composé des pièces qui eurent beaucoup de succès, *le Devoir et la Nature*, 1799; *Clémence de Valdemar*, *Paméla mariée*, etc.; la plus célèbre est *le Mariage du capucin*, 1798.

Pelletier (BERTRAND), chimiste, né à Bayonne, 1761-1797, vint, en 1778, étudier à Paris sous Darcet, dont il fut le préparateur au Collège de France. Il fut lui-même professeur de chimie à l'École polytechnique. Parmi ses nombreux travaux, on cite ses recherches sur la formation de l'acide muriatique oxygéné, sur le phosphore et les phosphures métalliques. Il fut de l'Institut à sa création. — On a réuni la plupart de ses écrits sous ce titre: *Mémoires et observations de chimie*, 1798, 2 vol. in-8°. Il mourut en faisant des expériences sur le chlore.

Pelletier (PIERRE-JOSEPH), chimiste, fils du précédent, né à Paris, 1788-1843, a été directeur-adjoint de l'École de pharmacie. Il découvrit la plupart des bases salifiables végétales. L'invention du *sulfate de quinine*, dont il ne voulut pas se réserver le secret, lui valut un prix de 40,000 fr. décerné par l'Académie des sciences. — On cite ses *Recherches sur l'ipécacuanha* (avec Magendie), — *sur la cochenille*, — *sur la matière verte des feuilles*, — *sur l'action de l'acide nitrique*, — *sur le quinquina* (avec Caventou), etc.

Pelletier de Saint-Fargeau (Le). V. LE PELLETIER.

Pellevé ou **Pelvé** (NICOLAS DE), prélat, né à Jouy-en-Josas, près de Versailles, 1518-1594. Evêque d'Amiens, 1552, archevêque de Sens, 1564, cardinal en 1570, il adhéra aux doctrines ultramontaines au concile de Trente, et passa 20 ans à Rome, 1572-1592, devint l'un des fauteurs de la Ligue, 1585; archevêque de Reims, en 1592, il présida le clergé aux états généraux de 1593, et mourut de saisissement quatre jours après l'entrée de Henri IV à Paris, 26 mars 1594.

Pellew (ÉDOUARD). V. EXMOUTH.

Pellicer (JEAN-ANTOINE), né à Valence (Espagne), 1738-1806, bibliothécaire de Charles III, a écrit: *Essai d'une bibliothèque des traducteurs espagnols*, 1778; *Dissertations*; *Vie de Cervantes*, etc.

Pellicier ou **Pellissier** (GUILLAUME), prélat et diplomate, né à Manguio, près de Montpellier, vers 1490. Evêque de Maguelone, 1529, il obtint de Paul III la translation de son siège épiscopal à Montpellier, 1556. Ambassadeur à Venise, 1540-47, il acquit beaucoup de manuscrits orientaux, aujourd'hui déposés à la Bibliothèque impériale. Il mourut en 1568. Ses *Notes* sur Tacite ont servi à Brotier.

Pellico (SILVIO), poète et littérateur italien, né en

1789, à Saluces, d'une famille bourgeoise, enseigna d'abord le français à l'École des orphelins militaires de Milan, 1810-1814, puis devint précepteur des enfants du comte Porro. Il donna alors une tragédie de *Françoise de Rimini*, qui fut accueillie avec enthousiasme. Il fonda ensuite le *Conciliateur*, journal littéraire, qui déplut cependant à l'Autriche, 1819: les rédacteurs furent frappés en masse comme suspects de carbonarisme, 1820. Détenu à Milan, puis à Venise, Pellico fut condamné à mort, 1822; sa peine ayant été commuée en 15 ans de *carcere duro* au Spielberg, il fut gracié en 1830. Il vécut depuis, dans la retraite à Turin, où il est mort en 1854. — On a de lui 7 tragédies dans le genre de celles d'Alfieri; des *Cantiche*, des *Poésies inédites*, etc. En prose, il a écrit des *Devoirs des hommes*, et le récit de sa captivité sous ce titre: *Mes prisons*, 1833. — On a aussi publié des *Lettres* de Silvio Pellico, qui ont été traduites en français par de Latour, 1857, in-8°.

Pellisson (PAUL), littérateur, né à Béziers, en 1624, de parents protestants. Venu à Paris, il débuta par une *Histoire de l'Académie française*, 1653, in-8°, et nouvelle édition donnée par M. Ch. Livet, 2 vol. in-8°, qui lui valut son admission dans cette compagnie. Il occupa diverses charges, entre autres, celle de premier commis, 1657, sous Fouquet, dont la disgrâce, 1661, lui attira une détention de 5 ans à la Bastille: il y composa trois *Discours* pour la défense du ministre déchu. Remis en liberté, 1666, Pellisson suivit Louis XIV dans l'expédition de Franche-Comté, et en rapporta le titre d'historiographe, 1668. Son abjuration, 1670, lui fit encore concilier l'administration de la caisse destinée à la conversion des hérétiques. Il mourut en 1693. — On a encore de lui: *Histoire de Louis XIV* jusqu'en 1672 (le X^e livre qui s'étend de 1672 à 1678 est l'œuvre de Racine); *Lettres historiques*, in-12; *Réflexions sur les différends en matière de religion*, 4 vol. in-12; on y trouve sa correspondance avec Leibniz, etc. V. Marcou, *Etude sur Pellisson*, 1859.

Pelloutier (SIMON), historien, né en 1694, à Leipzig, d'une famille de réfugiés français. Il fut pasteur de l'Eglise française de Berlin, où il mourut en 1757. — On cite son *Histoire des Celtes*, dont la meilleure édition est la seconde, Paris, 1771, 2 vol. in-8° ou 8 vol. in-12.

Pélopidas, général, né à Thèbes, d'une famille noble et riche, était l'un des chefs du parti populaire. Réfugié à Athènes quand le Spartiate Phébidas eut occupé la Cadmée, 382 av. J. C., il y trama le complot qui affranchit Thèbes, 379. Après avoir exercé ses concitoyens dans une foule de petits combats, il commanda le bataillon sacré à la journée décisive de Leuctres, 371, envahit le Péloponnèse avec Epaminondas, et échappa à son retour, à une condamnation en justice, 369. Il fut envoyé en Thessalie contre Alexandre de Phères, et en Macédoine contre l'usurpateur Ptolémée, 368. Moins heureux dans une seconde intervention, il fut fait prisonnier par Alexandre de Phères, 367. Epaminondas dut le délivrer à la tête d'une armée. Après une ambassade en Perse, où il procura l'alliance d'Artaxerxès Mnémon à Thèbes, il reparut une troisième fois en Thessalie, battit Alexandre de Phères, à Cynoscéphales, mais périt en poursuivant l'ennemi, 364.

Pélopides. V. PÉLOPS.

Péloponnèse, presque-île de la Grèce ancienne qui, au N. E., se rattachait à l'Hellade par l'isthme de Corinthe, entre le golfe de Corinthe au N., la mer Ionienne à l'O., la mer Egée et le golfe Saronique à l'E., et la mer de Crète au S. Il comprenait 8 contrées: au centre, Arcadie, et, sur le littoral, Sicyonie, et Achaïe (primitivement Egialée) au N., Elide au N. O., Messénie au S. O., Laconie au S. E., Argolide à l'E. et Corinthie au N. E. Appelé d'abord *Pelasia*, *Argos*, *Apia*, il reçut enfin de Pélops (V. ce mot) le nom de *Péloponnèse* ou *île de Pélops*, 1284 av. J. C. Après avoir été peuplé par les Pélasges, il fut envahi par trois des tribus helléniques: les Ioniens s'établirent en Egialée, les Eoliens en Corinthie, Elide et Messénie, les Achéens en Laconie et Argolide. En 1104, survint la quatrième tribu hellénique, celle des Doriens, qui prit possession de la Messénie, de la Laconie, de l'Argolide et de la Corinthie. Les Achéens expulsés se portèrent dans l'Egialée, et lui imposèrent leur nom après en avoir chassé les Ioniens. Au milieu de ces révolutions, l'Arcadie resta toujours aux Pélasges. Le Péloponnèse subit successivement l'influence de Sparte et celle de la ligue achéenne, mais jusqu'à la conquête romaine, il forma plusieurs États. — A partir du XII^e siècle, il prit le nom

de *Morée*. — V. Grèce, pour la géographie physique.

Péloponnèse (Guerre du), nom de la lutte qui éclata entre Athènes et Sparte, 431-404 av. J. C. Elle eut pour causes la rivalité des deux républiques et le despotisme d'Athènes sur ses alliés, et pour occasion le débat de Corcyre et de Corinthe, 432. Athènes eut pour elle Platée, la plupart des îles et des colonies, etc.; Sparte fut secondée par tout le Péloponnèse (sauf Argos et l'Achaïe), par la Locride, la Phocide, la Béotie, Mégare, etc. — De 431 à 421, les hostilités furent marquées par des ravages mutuels jusqu'au moment où le Spartiate Brasidas eut porté la guerre en Chalcidique: à la tête d'Athènes sont Périclès, puis Cléon et enfin Nicias. — De 421 à 413 les deux rivales se combattirent dans le Péloponnèse, où Sparte vainquit les Argiens à Mantinée, 418, puis en Sicile, où Athènes attaqua Syracuse, que sauva le Spartiate Gylippe. — Enfin, de 412 à 404, Athènes, qui l'a emporté d'abord avec Alcibiade, puis avec les généraux des Arginuses, est vaincue par Lysandre à la bataille navale d'Égos-Potamos; Athènes tombe au pouvoir de ses ennemis, et la prépondérance passe à Sparte. Thucydide et Xénophon ont raconté cette guerre, qui fut fatale à la Grèce.

Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, fut mis à mort par son père, qui le servit aux dieux dans un festin; mais Jupiter lui rendit la vie, lui donnant une épaule d'ivoire à la place de celle que Cérès avait mangée. Banni dans la suite, il se rendit en Thessalie, puis dans l'Elide, qu'il enleva au roi Œnomaüs, 1284 av. J. C. Maître de la plus grande partie du Péloponnèse, auquel il laissa son nom, il eut plusieurs fils, Atrée, Thyeste, Pitthée, Trézène, Epidaure (les Pélopidés), etc.

Pelore (Cap), *Pelorum promontorium*, au N. E. de la Sicile. — Auj. cap Faro.

Pélories, fêtes de Thessalie, instituées en l'honneur d'un Pelorus, qui apporta à Pelasgus la nouvelle que les eaux du Pénée avaient cessé d'inonder la vallée de Tempé.

Pelouze (THÉOPHILE-JULES), chimiste, né à Valognes, 1807-1867, étudia sous Gay-Lussac. Pourvu d'une chaire à Lille, il rechercha la composition du sucre indigène, 1830. En Allemagne, il découvrit avec Liebig l'acide *œnanthique*, 1836. Essayeur de la Monnaie, 1833, il devint président de la commission de cet établissement, 1848. — Il a publié, avec M. Frémy, un *Traité de chimie*, 6 vol. in-8°, un *Abrégé* de cet ouvrage, 3 vol. in-12, etc.

Pels (ANDRÉ), poète hollandais, né à Amsterdam, mort en 1681, fut l'un des principaux chefs d'une école qui imitait les écrivains français. On a de lui la tragédie de *la Mort de Didon*, *l'Art poétique d'Horace* accommodé au temps présent, un poème, *De l'usage et de l'abus du théâtre*, etc.

Peltastes. V. PELTE.

Pelte, *Pelta*, petit bouclier échancré, primitivement de cuir. Il était l'arme défensive des Amazones, des Thraces, et dans la suite, de certains fantassins grecs qu'on appelait à cause de cela *peltastes*.

Peltier (JEAN-GABRIEL), journaliste, né à Nantes, ou près de Nantes, débuta, en 1789, par un pamphlet, les *Actes des Apôtres*, dirigé contre l'Assemblée Constituante. Réfugié à Londres, 1792, il y publia *l'Ambigu*, 1800-1819, journal où le consul Bonaparte fut vivement attaqué: grâce au plaidoyer de Mackintosh, Peltier, cité en justice, ne fut condamné qu'à une légère amende. Il revint en France sous la Restauration et mourut en 1825. On a encore de lui: *Dernier tableau de Paris*, ou *Précis de la révolution du 10 août et du 2 septembre*, 2 vol. in-8°; *Courrier de l'Europe et Courrier de Londres*, 1794, 1795, 2 vol. in-8°; *Paris pendant les années 1794 à 1802*, 35 vol. in-8°, etc.

Péluse, *Pelusium*, v. de l'anc. Egypte, au N. E., sur la Méditerranée, et à l'extrémité de la plus orientale des 7 bouches du Nil. Appelée d'abord *Avaris*, elle porte dans l'écriture le nom de *Sin*. Dès l'origine, elle a été le rempart de l'Egypte contre les invasions du N. E.: Psammitichus y avait placé l'une de ses garnisons. — Sur son emplacement s'élève auj. la v. de *Tineh*, à l'E. de Port-Saïd. — L'anc. branche ou bouche PÉLUSIAQUE du Nil n'est plus qu'un canal embarrassé par le limon du fleuve et tributaire du lac Menzaleh. — Napoléon fit Monge comte de Péluse.

Pelussin, ch.-l. de canton de l'arr. et à 28 kil. E. de Saint-Etienne (Loire). Moulineries de soie; 3,504 h.

Pelvé. V. PELLEVÉ.

Pelvi. V. PEHLVI.

Pelvoux, sommet des montagnes du Dauphiné,

dans le massif de l'Oisans, au S. E. du Pic des Ecrins (Hautes-Alpes). Hauteur : 3,954 mètr.

Pelzel (FRANÇOIS-MARTIN), historien bohémien, né à Reichenau, 1755-1801, professeur à Prague, a laissé de nombreux ouvrages sur l'histoire et la langue de la Bohême : *Histoire de Bohême*, 2 vol. in-8°; *l'Empereur Charles IV, roi de Bohême*, 2 parties in-8°; *Biographie des jésuites savants originaires de Bohême, Moravie, Silésie*; *Vie du roi des Romains, Venceslas*, 2 vol. in-8°; *Principes de la grammaire bohémienne*, etc., etc.

Pémani, *Pœmani*, peuple de la Gaule Belgique, dans la forêt des Ardennes, client des Trévires.

Pemba, île d'Afrique, sur la côte de Zanguebar, au N. de Zanzibar, dont elle dépend. Elle est habitée par des Arabes.

Pembroke, comté d'Angleterre (Galles), au S. O. entre ceux de Cardigan au N., et de Caermarthen à l'E., et les canaux de Saint-George au N. O. et à l'O., et de Bristol au S. Sup., 159,160 hect.; pop., 96,000 hab. — Villes, *Pembroke*, ch.-l., Milford, Saint-David's, etc. — Houille. Race de bœufs qui porte le nom du comté.

Pembroke, v. d'Angleterre (Galles), ch.-l. du comté de son nom, au fond du havre de Milford, à 355 kil. O. de Londres; 10,000 hab. Arsenal et chantiers de construction pour la marine militaire.

Pen, *tête, sommet*, en celtique : d'où Alpes PENNINES, ou *Alpes aux hauts sommets*.

Penafiel, v. d'Espagne (Léon), à 50 kil. S. E. de Valladolid, sur le Douro; 3,500 hab.

Pénates. V. LARES.

Penaud (CHARLES), marin français, mort en 1864. Capitaine de vaisseau, il explora la Cazamance, 1851; promu contre-amiral, 1855, il prit part aux opérations anglo-françaises contre Sweaborg, 1855.

Pence. V. PENNY.

Penchaud (MICHEL-ROBERT), architecte, né à Poitiers, 1772-1832, fut envoyé à Marseille comme directeur des travaux publics, 1803. Il y éleva le lazaret, plusieurs promenades, l'hôpital de l'île Ratonneau et l'arc de triomphe de la porte d'Aix, etc. Aix lui doit son palais de justice.

Penas-de-San-Pedro, v. de la prov. et à 50 kil. N. E. d'Alcaraz (Espagne). Bons vins.

Pencz (GREGORIUS), dessinateur et graveur allemand, né à Nuremberg, mort entre 1550 et 1556, peut-être élève d'Albert Dürer, travailla sous Marc Antoine Raimondi, et a laissé des estampes très-estimées.

Pendenisse, *Pendenissum*, forteresse de l'Amanus (Comagène), au S. O. de Samosate, prise par Cicéron alors proconsul de Cilicie, 51 av. J. C.

Pendjab ou **Punjab** (*pays des 5 rivières*, en sanscrit), nom donné à la partie moyenne du bassin de l'Indus, qu'arrosent ce fleuve et le *Djelam*, le *Tchenab*, le *Ravi* et le *Sutledge*, ses affluents ou sous-affluents de gauche. — On appelle aussi Pendjab un gouvernement de l'Hindoustan anglais (présidence de Calcutta), situé au N. O., entre l'Afghanistan à l'O., l'Himalaya au N. E., le Gherval et le Radjepoutana au S. E. Il comprend l'ancien pays des Sykes et l'Afghanistan anglais. Villes, *Lahore*, ch.-l., Amretsir, Moultan, Loudhiana, Attok, Peichawer, etc.

Pendjab ou **Pendjinab**, nom donné à la réunion du Tchenab et du Sutledge. Le Pendjinab se jette dans l'Indus à Mittan.

Pendleton, v. d'Angleterre (Lancastre), est comme un faubourg de Manchester.

Pendragon. V. PENTYRN.

Penedo, v. du Brésil (Alagoas), sur le Rio San-Francisco et non loin de son embouchure; 15,000 hab.

Péné, *Peneus*, nom de deux petits fleuves de la Grèce ancienne : 1° Le PÉNÉE de Thessalie, auj. *Salembría*, né au nœud du Pinde et des monts Cambuniens, coulait au S. O., puis au N. E., en arrosant Larisse, Gonnos, et la vallée de Tempé. Il se jetait dans le golfe Thermatique, entre le bas Olympe et l'Ossa, par l'étroit défilé connu de nos jours sous le nom de Lycostomo (gueule du loup) : ce défilé fut ouvert par un tremblement de terre qui donna ainsi une issue aux eaux du Pénéé répandues jusqu'alors dans la Thessalie comme dans un lac. Son affluent principal était l'Enipée. — 2° Le PÉNÉE d'Elide, né au mont Érymanthe sur les confins de l'Arcadie et de l'Arcadie, coulait à l'O., en arrosant Elis, et se jetait dans la mer Ionienne en face de Zacynthe. Il s'appelle auj. *Gastouni*.

Pénélope, femme d'Ulysse, roi d'Ithaque, et mère de Télémaque, était, par son père Icarius, nièce de Tyn-dare, roi de Sparte. Pendant la longue absence de son

époux, parti pour la guerre de Troie, elle fut obsédée par des prétendants. Elle promit de prendre l'un d'eux pour mari quand serait achevée une tapisserie qu'elle avait commencée; mais elle défaisait la nuit le travail accompli pendant le jour. Quelques écrivains grecs disent cependant qu'elle ne fut pas fidèle à Ulysse, et que, chassée par lui, elle alla mourir à Mantinée.

Péncstes, *gens pauvres*, nom donné aux Pélasges par les conquérants hellènes, qui les réduisaient en servitude. En Béotie, ils étaient attachés à la glèbe, et ne devaient être ni vendus ni tués. En Thessalie, ils étaient à la discrétion de leurs maîtres. — On voit aussi une tribu de ce nom dans l'Illyrie grecque.

Pénicaud, famille d'émailleurs de Limoges; les plus célèbres sont : *Jean*, au xv^e siècle; *Pierre*, né en 1515, qui fut un grand artiste, un bon dessinateur, un coloriste distingué.

Peniche, v. de Portugal (Estrémadure), place forte, à 80 kil. N. O. de Lisbonne, sur une baie de l'Atlantique et une presqu'île de son nom; 3,000 hab.

Penig, v. du royaume de Saxe, à 20 kil. S. E. de Leipzig, sur la Mulde. Lainages, papier; 4,000 hab.

Peniscola, pl. forte d'Espagne, dans la prov. et à 135 kil. N. E. de Valence, sur un rocher qui domine la Méditerranée; 2,300 hab. — Alphonse V d'Aragon y donna asile à l'antipape Benoît XIII, qui y mourut en 1424. Les Français prirent Peniscola en 1814.

Pénitencerie, **Pénitencier**. La pénitencerie est un tribunal de la cour de Rome qui décide dans les cas de conscience réservés au pape. — Le pénitencier est un prêtre, qui, dans chaque église cathédrale, absout des cas réservés à l'évêque.

Penmarch (Pointe de), *tête de cheval*, cap de France (Finistère), au S. E. de la baie d'Audierne. Il est entouré de récifs. Il y a là un phare de 1^{re} classe. Le bourg de Penmarch, dans le canton de Pont-l'Abbé et l'arrond. de Quimper, fut jadis une ville assez importante; 2,227 hab.

Penn (GUILLAUME), fondateur de la Pennsylvanie, né à Londres, 1644, était fils d'un amiral. Dès le collège, à Oxford, il embrassa les principes des quakers, et y demeura attaché, malgré l'opposition de son père, et un emprisonnement à la Tour de Londres, 1668. Neuf ans après, il visitait la Hollande et l'Allemagne avec G. Fox, le fondateur de la secte, 1677. Ayant hérité, à la mort de son père, 1670, d'un revenu de 1,500 livres sterling, et d'une créance sur l'Etat d'une valeur de 16,000 liv., il échangea celle-ci contre la propriété d'un vaste territoire, situé sur la Delaware, dans l'Amérique du Nord : ce territoire reçut le nom de *Pennsylvanie*, 1681. Penn, qui s'y rendit, en 1682, conclut avec les tribus indigènes des traités qui légitimèrent l'occupation du sol, donna aux colons une constitution fondée sur la base de la liberté civile et religieuse, et commença à bâtir Philadelphie. A son retour en Europe, il fut en grande faveur auprès de Jacques II, qui succéda bientôt à Charles II, 1685 : de là des accusations contre Penn que Macaulay a reproduites; de là aussi les attaques qu'il eut à supporter sous Guillaume III, qui séquestra même la Pennsylvanie jusqu'en 1696. Après un séjour de deux ans dans sa colonie, 1699-1701, il revint en Angleterre, où des embarras pécuniaires tourmentèrent sa vieillesse. Il mourut en 1718. On a publié ses *Œuvres*, 2 vol. in-fol., 1728, et 5 vol. in-8°. — V. sa *Vie* par Dixon, 1856, 2 vol. in-8°.

Pennant (THOMAS), naturaliste anglais, né à Downing (Flint), 1726-1798. — On a de lui : *Zoologie de la Grande-Bretagne*; *Histoire des quadrupèdes*; *le Nord du globe*, traduit en français, 2 vol. in-8°; et plusieurs relations de voyages sur la Grande-Bretagne.

Pennar. V. PANNAR.

Penne, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 10 kil. E. de Villeneuve-d'Agen (Lot-et-Garonne), près du Lot. Ruines d'un château fort; 2,858 hab.

Penne, bourg de l'arr. et à 24 kil. N. O. de Gaillac (Tarn), sur l'Aveyron; 2,021 hab.

Pennes (Les), bourg de l'arrond., et à 20 kil. S. O. d'Aix (Bouches-du-Rhône). Fontaine intermittente; 2,026 hab.

Penni (JEAN-FRANÇOIS), peintre, né à Florence, 1488-1528, fut successivement garçon d'atelier, intendant, d'où son nom de *Fattore*, et élève de Raphaël. Il travailla avec son maître aux Loges du Vatican, puis avec Jules Romain au beau tableau du *Couronnement de la Vierge*. Son frère Luca, né vers 1500, travailla avec Rosso à la décoration du château de Fontainebleau.

Pennines (Alpes). V. PEN et ALPES.

Penninus mons, nom ancien du *Grand Saint-Bernard*.

Penninus, dieu des Alpes Pennines.

Pennon ou **Panon**, étendard que portait en guerre tout simple chevalier servant avec ses vassaux sous un chevalier banneret. Le pennon se terminait par deux pointes.

Penny, monnaie d'Angleterre, en cuivre, valant un denier sterling ou 10 c. Au pluriel *pence*.

Pennsylvanie, un des États-Unis de l'Amérique du Nord, borné par ceux de New-York au N., de New-Jersey à l'E., d'Ohio à l'O., de Virginie, de Maryland et de Delaware au S., entre 39° 42' et 42° lat. N., et entre 77° et 83° long. O. Sup., 119,135 kil. carrés. Pop., 3,519,601 hab. Traversé du N. E. au S. O. par les monts Alleghany, il est arrosé par la Delaware, la Susquehannah et l'Ohio. Climat extrêmement variable. Riches mines de fer, de cuivre, de houille et d'anthracite. Salines. Sol très-fertile et admirablement cultivé, céréales, fruits, légumes. L'industrie est très-active : on y produit la moitié du fer fabriqué aux États-Unis. Les villes sont : *Harrisbourg*, ch.-l.; Philadelphie, Pittsburg, etc. Fondée par William Penn (V. ce nom), sur un territoire que lui céda Charles II d'Angleterre, 1681, la Pennsylvanie (*forêt de Penn*) prit une part active à la guerre de l'indépendance américaine, 1775-1783. Elle est administrée par un gouverneur assisté de deux chambres.

Penobscot, petit fleuve des États-Unis (Maine), naît dans les Apalaches, et finit dans une baie de son nom. Cours du N. au S., de 450 kil.

Peñon de Velez, forteresse d'Afrique (Maroc), dans un îlot de la Méditerranée, en face de Malaga. Elle appartient à l'Espagne, qui en a fait un préside.

Peñon de Alhucemas. V. ALHUCEMAS.

Penrith, paroisse du Cumberland (Angleterre), à 28 kil. S. E. de Carlisle. Toiles, chapeaux de paille; 6,000 hab.

Pensacola, v. des États-Unis (Floride), sur la baie de son nom, qui est formée par le golfe du Mexique, par 30° 24' lat. N., et 89° 31' long. O., à 250 kil. O. de Tallahassee; 3,000 hab. Son port est le plus beau et le plus sûr du golfe du Mexique. Arsenal de marine et fortifications considérables. Fondée par les Espagnols au xvi^e s., elle a été la capitale de la Floride.

Pensionnaire (Grand-), magistrat qui partageait avec le stathouder la direction de la république des Provinces-Unies. Représentant plus spécialement l'élément civil, il était en quelque sorte le président des États-Généraux. Il était élu tous les cinq ans par la province de Hollande, dont il était le grand pensionnaire particulier.

Pentacosiomédimes, nom donné, dans la législation de Solon, aux citoyens de la 1^{re} classe, dont les terres rapportaient annuellement au moins 500 *médimes* de grains ou de liquides.

Pentapole, nom donné à des territoires comprenant cinq villes principales. Il y en avait deux en Palestine : l'une se composait des villes de Sodome, Gomorrhe, Adama, Séboïm et Ségor, dans la vallée du Jourdain; l'autre comprenait Gaza, Ascalon, Azoth, Accaron et Geth, dans le pays des Philistins. — Les Grecs avaient donné ce nom : 1° à la Cyrénaïque; 2° à la Doride d'Asie Mineure, quand la ville d'Halicarnasse eut été exclue de l'*Hexapole*. — Enfin, au moyen âge, Pepin le Bref enleva aux Lombards, pour la donner au pape Étienne II, une Pentapole formée des villes de Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia et Ancône sur l'Adriatique, 755.

Pentateuque (πέντε, cinq; τεύχος, livre), nom donné à la réunion des cinq livres écrits par Moïse : *Genèse*, *Exode*, *Lévitique*, *Nombres*, *Deutéronome* (V. ces mots).

Pentathlon, nom donné, chez les Grecs, à la réunion des 5 exercices, le saut, la course, la lutte, le jet du disque, et celui du javelot, dans les jeux Olympiques.

Pentecôte, cinquantième, fête des Juifs et des Chrétiens. Aux premiers, elle rappelait Dieu donnant sa loi sur le mont Sinaï, 50 jours après la sortie d'Égypte; aux seconds, elle rappelle la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, qui eut lieu 50 jours après Pâques.

Pentélique, montagne de l'Attique, au N. E., près de la source du Céphise, célèbre par ses marbres blancs et ses ossements fossiles. Hauteur, 1,110 mèt.

Penteyrn ou **Pendragon**, chef des chefs, titre du chef de la confédération des Cambriens et des Lo-griens (Grande-Bretagne), au v^e siècle.

Penthée, roi de Thèbes, fils d'Echion et d'Agavé, fille de Cadmus, se montra hostile au culte de Bacchus. Le dieu se vengea en le faisant déchirer par sa mère, qui, dans le délire des orgies, le prit pour une bête fauve.

Penthésilée, reine des Amazones, prit le parti des Troyens, et périt sous les coups d'Achille.

Penthièvre (Fort), situé au N. de la presqu'île de Quiberon, dont il ferme l'isthme, est à 44 kil. S. E. de Lorient (Morbihan). Hoche le reprit aux émigrés qui avaient débarqué à Quiberon, en 1795.

Penthièvre (comté, puis duché de). Il comprenait une grande partie du département actuel des Côtes-du-Nord, au N. des monts Menez, entre la Rance, à l'E., et le Guer, à l'O. Ses villes étaient *Lamballe*, chef-lieu, Guingamp, Lannion, etc. Créé au xi^e siècle, il fut laissé par le traité de Guérande, 1365, à la veuve de Charles de Blois; érigé en duché par Charles IX, en faveur de Sébastien de Luxembourg, 1569, et donné par Louis XIV au comte de Toulouse, l'un de ses fils légitimés, 1697.

Penthièvre (LOUIS-JEAN-MARIE de Bourbon, duc de), né à Rambouillet, 1725, était fils du comte de Toulouse, et petit-fils légitimé de Louis XIV. Après s'être distingué à Dettingen, à Fontenoy, à Raucoux, il se retira à Sceaux; il y reçut les gens de lettres, et, en particulier, Florian. Il conserva une grande popularité jusqu'à sa mort, mars 1793, qui fut hâtée par l'assassinat de sa belle-fille, la princesse de Lamballe. — Il ne lui survécut qu'une fille, LOUISE-MARIE-ADÉLAÏDE, mère du roi Louis-Philippe I^{er}.

Pentland, détroit de l'océan Atlantique, entre l'Écosse au S., et les îles Orcades au N. Il est large de 10 kil.

Pentri, peuple du Samnium (Italie ancienne), qui avait pour capitale Bovianum.

Penvenan, bourg du canton de Tréguier, dans l'arr. de Lannion (Côtes-du-Nord); 3,095 hab.

Penza ou **Pensa**, ch.-l. du gouvernement de son nom (Russie), à 1,400 kil. S. E. de Saint-Petersbourg, au confluent de la *Penza* et de la *Sura*, par 53° 50' lat. N., et 43° 11' long. E.; 15,000 hab.

Penza (Gouvernement de), situé dans la Russie orientale, entre ceux de Nijni-Novgorod, au N., de Tambov, à l'O., de Simbirsk, à l'E., et de Saratov, au S. — Sup., 39,000 kil. carrés; pop., 1,197,000 hab., Slaves et Mordvines. Blés, bœufs.

Penzance, port d'Angleterre (Cornouailles), sur la Manche, à 16 kil. E. du cap Land's-End. Riches mines d'étain; lainages communs. Patrie de Davy; 9,000 hab.

Péon, médecin des dieux dans la mythologie grecque. — V. aussi l'article suivant.

Péonie, *Pæonia*, portion N. de l'ancienne Macédoine, entre les monts Scardus et Orbelus au N., le haut Nestus à l'E., le Pindus à l'O., et la Mygdonie, au S., comprenait les bassins supérieurs de l'Axius et du Strymon. Elle se divisait en cantons de *Péonie* propre ou *Pélagonie*, d'Almopie, de Deuriopie, de Crestonie et de Sintique. Elle reçut son nom de *Péon*, chef d'une colonie de Pélasges et d'Eoliens, venue d'Elide, 1593 av. J. C., et fut réunie par Philippe II à la Macédoine, 358, dont elle suivit les destinées. — On l'appelait aussi *PÉLAGONIE*, de son canton principal. Les Grecs la confondirent quelquefois, à tort, avec la Pannonie.

Péparèthe, *Peparethus*, petite île de la mer Egée, au N. de Scyros. Auj. *Piperi*.

Pepe (GUILLAUME), général napolitain, né à Squillace (Calabre). 1783, prit part au soulèvement de Naples et des Abruzzes, 1799-1806, et fit sa fortune militaire sous Joseph Bonaparte et Murat. Placé à la tête de l'insurrection de 1820 (juillet), il fut battu par les Autrichiens, à Rieti (mars 1821). Exilé jusqu'en 1848, il commanda alors le contingent que Ferdinand II envoyait au secours de la Lombardie, et se distingua dans la défense de Venise, 1848-49. Il mourut à Turin en 1855. — On a de lui : *Relation des événements de 1820 et 1821*, in-8°; *Mémoires*, in-8°, 1847; *Histoire des révolutions d'Italie, de 1847 à 1849*, in-8°. — Son frère aîné, *Florestan*, né à Squillace, 1780-1851, se distingua pendant les guerres de l'empire, devint lieutenant général, et servit fidèlement Murat jusqu'en 1815. Il se rallia au roi Ferdinand, qui le chargea, en 1820, de soumettre Palerme insurgée. Après la campagne contre l'Autriche, il fut destitué de ses emplois et vécut en simple particulier.

Pepin de Landen ou le *Vieux*, l'un des ancêtres des Carolingiens, était un puissant leude d'Austrasie. Associé à l'évêque de Metz, Arnulf, il conspira la perte de Brunehaut, 613. Les Austrasiens ayant réclamé, plus

tard, leur séparation de la Neustrie, Pepin devint maire du palais au nom du jeune Dagobert I^{er}, fils de Clotaire II, 622. Il conserva sa dignité sous ce prince, devenu roi de Neustrie, puis sous Sigebert II, quand l'Austrasie eut recouvré son roi particulier. Il mourut en 659. Il laissa un fils, Grimoald, et une fille, Begga, mariée à Anségise, fils de l'évêque Arnulf. Il a été canonisé. Fête, le 21 février.

Pepin d'Héristal, l'un des chefs des Francs austrasiens, était fils d'Anségise et de Begga (V. l'article précédent). Après avoir inspiré le concile qui condamna à mort Dagobert II, 679, il devint, avec Martin, son cousin, duc héréditaire des Austrasiens. Vaincu à Leucofao, par le maire de Neustrie, Ebroïn, qu'il avait attaqué, 680, il resta seul à la tête des Austrasiens, quand Martin eut été assassiné. Les leudes de Neustrie l'ayant appelé de nouveau contre Bertaire, l'un des successeurs d'Ebroïn, Pepin gagna, à Testry, 687, une victoire qui étendit sur la Gaule presque entière la double autorité de sa famille et de l'Austrasie. Maître de la Neustrie, sous le simple titre de maire du palais, il la gouverna au nom de quatre rois mérovingiens, 687-714. En Austrasie, il ne cessa de défendre les frontières contre les Frisons et les Alamans : Radbod, chef des premiers, dut accueillir saint Willibrod et ses missionnaires anglo-saxons. Pepin d'Héristal mourut en 714, laissant le pouvoir à sa veuve, Plectrude, et à son petit-fils, Théobald. — D'Alpaïde, il avait eut Charles Martel, le seul de ses trois fils qui lui ait survécu.

Pepin le Bref (ou le Petit), maire du palais de Neustrie, 741-752, puis roi des Francs, 752-768, était l'un des trois fils de Charles Martel. A la mort de ce dernier, il reçut la Neustrie et la Bourgogne. Associé à son frère, Carloman, duc d'Austrasie, 742, il établit Childéric III sur le trône de Neustrie, réforma l'Eglise aux conciles de Leptines et de Soissons, 743-744, et combattit les Bavares, les Alamans, les Saxons, et surtout les Aquitains, dont le duc, Hunald, abdiqua, en 747, au profit de Waïfre, son fils. Après la retraite de Carloman au Mont-Cassin, Pepin le Bref dépouilla ses neveux de l'Austrasie, et consumma la ruine définitive des Mérovingiens : Childéric III fut relégué dans un cloître, 752. Proclamé roi des Francs, à Soissons, par les grands et les évêques, avec l'approbation du pape Zacharie, Pepin fut sacré à Mayence par saint Boniface. Son alliance avec l'Eglise devint dès lors plus étroite : Etienne II étant venu en Gaule implorer son secours contre les Lombards, 754, Pepin se fit sacrer de nouveau par ce pontife, puis le ramena à Rome malgré Astolphe (V. ce nom), 754, et dans une seconde expédition, 755-756, lui donna l'exarchat de Ravenne et la Pentapole : ainsi fut fondée la domination temporelle des papes. Du côté de la Germanie, Pepin repoussa plusieurs fois les Saxons, qui durent recevoir des missionnaires anglo-saxons, 753-758. Dans le midi, il enleva aux musulmans d'Espagne Narbonne et la Septimanie, après une lutte de 7 ans, 752-759. Cette conquête prépara celle de l'Aquitaine, dont le duc Waïfre persécutait les églises : Pepin refoula, sur les bords de la Dordogne, son adversaire, qui périt assassiné après huit ans de résistance, 760-768. Il mourut lui-même en 768. Il avait préparé la grandeur de son fils, Charlemagne.

Pepin le Bossu, fils naturel de Charlemagne, conspira plusieurs fois contre son père. Enfermé dans divers monastères, il mourut en 811.

Pepin, second fils de Charlemagne, né en 776, fut sacré roi d'Italie par le pape Adrien I^{er}, 781. Il combattit Tassillon, duc de Bavière, 787, Grimoald, duc de Bénévent, 793, et les Avars, dont il força le camp ou *ring*, en 796. Le capitulaire de Thionville, 806, lui donnait, outre l'Italie, la Bavière, l'Istrie, etc. Il mourut après une attaque contre Venise, 810. — Il fut le père de Bernard, et par son arrière-petit-fils, Herbert I^{er}, il serait la tige des comtes de Vermandois.

Pepin I^{er}, roi d'Aquitaine, 817-838, second fils de Louis le Débonnaire et d'Hermengarde, né en 803. Investi de l'Aquitaine, 817, il combattit les Vascons révoltés, mais sans pouvoir les réduire, 819. Lorsque Louis le Débonnaire eut créé le royaume d'Alemannie pour Charles le Chauve, 829, Pepin, après quelques hésitations, se joignit à ses frères, Lothaire et Louis le Germanique : il prit l'impératrice Judith, à Laon, et l'empereur à Compiègne, 830. Redoutant ensuite l'ambition de Lothaire, il s'entendit avec Louis le Germanique, et, par l'entremise du moine Gondebaud, avec son père, pour tenir la diète de Nimègue, où Louis le Débonnaire fut rétabli. Il ne tarda pas cependant à se brouiller avec

l'empereur, qui, au plaid de Jucondiac, près de Limoges, transporta l'Aquitaine à Charles le Chauve, et envoya Pepin prisonnier à Trèves, 832. Pepin, parvenu à s'échapper, reparut dans son royaume, et s'entendit de nouveau avec Lothaire et Louis le Germanique le Débonnaire, trahi au *Champ du mensonge* Louis gradé à Soissons, 833. L'orgueil de Lothaire fut d'abord irrité ses frères, et, par suite, amené la seconde restauration de Louis le Débonnaire, 834, Pepin se montra désormais attaché à la cause de son père. Il mourut en 838, abruti, selon une chronique, par l'excès de la débauche.

Pepin II, roi d'Aquitaine, fils du précédent, lui succéda en 838, malgré Louis le Débonnaire. Allié de Lothaire, il fut battu avec lui à Fontanet, 841, et dépouillé par le traité de Verdun, 843 : soutenu par les Aquitains, il ne céda à Charles le Chauve que Poitiers, Saintes et Angoulême, par le traité de Saint-Benoît-sur-Loire, 845. — Sa popularité tomba lors des invasions normandes ; abandonné, à cause de son inaction, par les Aquitains, qui se donnèrent à Charles le Chauve, 848, il s'unit aux Normands et pilla Toulouse, 849. A leur départ, il fut livré par Sanche, chef des Vascons, à Charles le Chauve, qui l'enferma à Saint-Médard-de-Soissons, 853. Echappé de ce monastère, il trouva un asile en Bretagne, puis se fit prendre à Senlis, d'où il s'enfuit encore. Il reparut de nouveau en Aquitaine, 856, et s'allia aux Normands : malgré leur appui, il échoua devant Toulouse. Pris par ruse, et livré à Charles le Chauve, il fut condamné à mort par l'assemblée de Pistes, 864, et enfermé dans la forteresse de Senlis. Il y mourut peu de temps après.

Pepoli, famille de Bologne, puissante au xiv^e siècle. L'un de ses membres, *Romeo*, enrichi par l'usure, aspira au pouvoir suprême et fut chassé, 1321. *Taddeo*, son fils, rentré en 1327, se fit proclamer seigneur de Bologne, 1337, et transmit en mourant, 1348, sa souveraineté à ses fils, *Jean* et *Jacques*, qui en furent dépouillés deux ans après.

Pepyn (MARTIN), peintre flamand, né à Anvers, vivait en 1578, eut une grande réputation à Rome et fut admiré de Rubens, auquel plusieurs l'ont égalé. On cite de lui une *Descente de Croix*.

Pepys (SAMUEL), secrétaire de l'amirauté anglaise sous Charles II et Jacques II, né en 1632, mort en 1703, a tracé un tableau piquant de son temps dans son *Journal* (de 1639 à 1669), publié, en 1825, avec un extrait de sa *Correspondance*, 2 vol. in-4^o et in-8^o.

Pequignot (JEAN-PIERRE), peintre de paysages, né à Baume-les-Dames, 1765-1806, a eu un talent pur et délicat.

Pera (πέρα, en face), faubourg de Constantinople, au N. de la *Corne d'Or*, où résident les Francs.

Perak, petit royaume de la presqu'île de Malacca, à l'O., avec une capit. du même nom, et près du détroit de Malacca.

Peralta, v. de la Navarre (Espagne), à 45 kil. S. de Pampelune, sur l'Arga. Vins dits de *Hancia* ; 4,000 hab.

Peranda (SANTO), peintre, né à Venise, 1566-1638, fut élève de Jacopo Palma, et apprit à Rome la correction du dessin. Il composa de bons tableaux pour la Mirandole, beaucoup de portraits pour la cour de Modène, etc. Son chef-d'œuvre est la *Descente de Croix* pour San-Procolo de Venise.

Perau (GABRIEL-LOUIS Calabre), abbé, né à Semur en Auxois, 1707-1767, a continué les *Vies des hommes illustres de la France*, par d'Auvigny ; on lui doit les volumes de 15 à 23.

Peray (Saint-), ch.-l. de canton de l'arrond. et à 14 kil. S. de Tournon (Ardèche). Bons vins blancs mousseux ; pierres calcaires. Aux environs, ruines des châteaux de Beauregard et de Crussol ; 2,710 hab.

Perceval (SPENCER), homme d'Etat anglais, né à Londres en 1762, entra au parlement en 1797, et dans l'administration, en 1801. Après la mort de Fox, il fit partie du cabinet qui reprit la politique de Pitt, d'abord comme chancelier de l'échiquier, 1807, puis comme premier lord de la trésorerie, 1809. Il fut assassiné, mai 1812, par un nommé Bellingham, qui voulait se venger du rejet des réclamations adressées par lui au ministère.

Perche. Ce nom a désigné : 1^o chez les anciens Romains, une mesure de longueur, *Pertica*, *Decempeda*, valant 10 pieds romains ou 2 mètr. 96. — 2^o En France, une mesure agraire de contenance variable. La perche des eaux et forêts valait 484 pieds carrés (51^m, 07) ; — la perche de Paris valait 384 pieds carrés (34^m, 19), etc.

Perche, *Perticus* ou *Perticensis pagus*, anc. pays de France, entre la Normandie au N. O., l'Île-de-France au N. E., l'Orléanais au S. E. et le Maine au S. O. Il comprenait : 1° le *Grand-Perche* ou *Haut-Perche* (Mortagne, ch.-l.; Nogent-le-Rotrou, Corbon, Bellesme, abbaye de la Trappe); 2° le *Perchet* ou *Petit-Perche* (la Loupe, Bretoncelle); 3° le *Thimerais* ou *Terres démembrées* (Châteauneuf, ch.-l.; Maillebois), et la *Terre française*; 4° le *Perche-Gouet* ou *Bas-Perche* (Montmirail, ch.-l.; Dangeau). Acquis par Louis VIII, 1225, le comté de Perche fut donné en apanage, en 1208 et 1283, à deux comtes d'Alençon et réuni au domaine en 1525. Il dépendait, en 1789, du gouvernement de Maine, sauf le Perche-Gouet, qui était rattaché à l'Orléanais. Il est réparti auj., entre les départements de l'Orne et d'Eure-et-Loir.

Percier (CHARLES), architecte, né à Paris, en 1764, fut élève de Peyre jeune, puis de Gisors. Ayant obtenu le grand prix d'architecture, 1786, il fut envoyé à Rome, où commença sa longue association avec Fontaine (V. ce nom). A leur retour, les deux artistes travaillèrent pour l'ébéniste Jacob, qui leur dut, en partie, sa réputation et sa fortune. Ils surveillèrent ensuite, sous la direction de Gisors, la construction des salles de séance de la Convention (aux Tuileries) et des Cinq-Cents (au Palais-Bourbon). Mis en rapport avec le consul Bonaparte par une restauration de la Malmaison, ils eurent désormais une part importante aux travaux exécutés sous l'Empire, tels que l'arc de triomphe du Carrousel, et de nombreuses modifications aux palais des Tuileries et du Louvre. Percier était surtout dessinateur; Fontaine surveillait l'exécution des travaux. De l'école du premier sont sortis la plupart des architectes qui se sont distingués au commencement de ce siècle. Percier mourut en 1838. — Il a donné avec Fontaine : *Palais, maisons dessinés à Rome*, 1830, in-fol.; *Choix de maisons de plaisance de Rome*, 1812-15, gr. in-fol.; *Recueil de décorations intérieures*, 1812-27, in-fol., etc. Percier a fourni des dessins pour quelques éditions du Louvre (*Horace, la Fontaine, la Henriade*).

Percin de Montgaillard. V. MONTGAILLARD.

Percy, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 25 kil. S. de Saint-Lô (Manche); 2,974 hab., dont 451 agglomérés.

Percy (THOMAS), érudit anglais, né à Bridgenorth (Shropshire), 1728-1811, fut nommé évêque de Dormore, en Irlande, 1782. — On cite surtout de lui : *Clef du Nouveau Testament*, 1765, in-8°, ouvrage souvent réimprimé; *Reliques de poésie anglaise*, 1765, 5 vol., recueil dans lequel il a intercalé quelques morceaux de sa façon, etc.

Percy (PIERRE-FRANÇOIS, baron), chirurgien militaire, né à Montagny (Doubs), en 1754, acheva son éducation sous Louis à Paris. Il remporta vingt fois les prix décernés par les sociétés savantes de Paris ou d'Europe. Attaché au service des armées comme chirurgien en chef depuis 1792, il établit un bataillon de soldats d'ambulance et une compagnie de brancardiers. Elu représentant du Doubs en 1815, il fut révoqué de tous ses emplois par la seconde Restauration. Il mourut en 1825. On a de lui : *Manuel du chirurgien d'armée*, 1792, in-12; *Pyrotechnie chirurgicale ou art d'appliquer le feu en chirurgie*, 1810, in-8°, etc.

Percy, famille ancienne d'Angleterre, descendant d'un compagnon de Guillaume le Conquérant, *Guillaume Percy*. — Son petit-fils, *Guillaume*, maria sa fille unique à Josselin de Louvain, qui prit le nom de Percy et vint s'établir en Angleterre. — Parmi ses descendants, on cite : *Henri Percy*, vainqueur, sous Edouard III, du roi d'Ecosse, David Bruce, qui fut pris à la bataille de Nevill's Cross, en 1346. — *Henri Percy* combattit les Ecosseis, fut créé comte de Northumberland, en 1377, se déclara contre Richard II, et fut l'un des principaux partisans de Henri IV de Lancastre. Il battit l'Écossais Douglas à Halidon-Hill, en 1402; puis se révolta contre Henri IV, avec son fils *Henri*, surnommé *Hotspur* (ardent au combat), qui fut vaincu et tué à la bataille de Shrewsbury, 1405. Il se soumit, se révolta de nouveau et fut tué dans le comté d'York, avec son frère *Thomas*, en 1406. — Son petit-fils *Henri* fut rétabli dans ses dignités par Henri V. — Un de ses descendants, *Thomas Percy*, comte de Northumberland, s'unit au duc de Norfolk pour délivrer Marie Stuart, prisonnière d'Elisabeth; il se révolta, fut pris et décapité en 1571. — La famille s'est éteinte dans la personne de *Josselin*, baron DE PERCY, en 1670.

Perdiccas, nom de trois rois de Macédoine. PERDICCAS I^{er} (viii^e siècle av. J. C.) fut le fondateur de la dy-

nastie, selon Hérodote, et le quatrième roi selon d'autres. — PERDICCAS II, fils d'Alexandre I^{er}, s'allia à Brasidas contre Athènes, 423, et mourut en 413. — PERDICCAS III, 364-359, vainquit deux compétiteurs, Pausanias et Ptolémée d'Alorus, avec l'aide de l'Athénien Iphicrate, et périt dans une bataille contre les Illyriens.

Perdiccas, l'un des généraux d'Alexandre le Grand, reçut du conquérant, à son lit de mort, l'anneau royal, 323 av. J. C. Régent de l'empire macédonien au nom de Philippe Arrhidée et d'Alexandre Aigus, il excita la jalousie de ses collègues : de là une ligue d'Antipater, Cratère, Antigone et Ptolémée. Le régent attaqua le dernier sur les bords du Nil et fut battu : quelques-uns de ses officiers tuèrent alors Perdiccas dans sa tente, 321.

Perdu (Mont), sommet des Pyrénées centrales, sur le versant espagnol (Aragon), au S. O. du mont Cylindre; 3,351 mètr. de hauteur.

Père-en-Retz (Saint-), ch.-l. de canton de l'arr. et à 12 kil. S. de Paimbœuf (Loire-Inférieure); 3,094 hab., dont 880 agglomérés.

Pérécop ou **Perékop**, v. de Russie (Tauride), sur l'isthme de son nom, qu'elle commande par une forteresse; par 31°21' long. E., et 46°8' lat. N., à 150 kil. N. de Simpheropol; 1,000 hab. — Grands magasins de sel. — Appelé *Taphros* (fossé), par les anciens Grecs, *Or-Kapi* par les Tartares, Pérécop a reçu des Russes son nom actuel (*Portes de l'isthme*). Ils possèdent cette ville depuis 1791.

Pérécop (Isthme de), situé au S. de la Russie d'Europe (Tauride), entre le golfe de Kerkinit à l'O. (mer Noire) et la mer Putride à l'E. Il unit la Crimée au continent; sa largeur est de 8 kil.

Pereda (ANTONIO DE), peintre espagnol, né à Valladolid, 1599-1669, cultiva tous les genres, histoire, architecture, paysage, nature morte. Il a la vigueur de l'école vénitienne, avec un plus bel empatement. Son œuvre est considérable. On cite surtout : *le Père éternel entouré de saints et de saintes*.

Pérée, l'une des quatre divisions de la Palestine sous les Machabées et Hérode. Située à l'E. du Jourdain depuis la source du fleuve jusqu'au torrent d'Arnon, elle renfermait l'Iturée, la Trachonitide, la Gaulonitide, l'Abilène, la Batanée, l'Ammonitide, la Moabitide, la Pérée propre, etc. Ce dernier district était au centre, entre l'Hiéromax et le torrent de Jabok, et renfermait la ville de Pella.

Péréfixe (HARDOUIN DE BEAUMONT DE), historien, né en 1605, à Beaumont, près de Châtellerault, fut nommé par Richelieu, précepteur du dauphin, depuis Louis XIV, 1642. Evêque de Rodez, 1648, il fut promu archevêque de Paris en 1662. Il soutint par un mandement le Formulaire d'Alexandre VII, 1664, et dut sévir contre les religieuses de Port-Royal. Il mourut en 1671. — On cite son *Histoire du roy Henri le Grand*, 1661, in-12. Il était de l'Académie française depuis 1654.

Peregrinus Proteus, personnage du ii^e siècle après J. C., chercha la notoriété à tout prix. Selon Lucien, il se fit chrétien, puis philosophe cynique, et épouvanta l'Égypte et Rome par ses scandales. Il finit en se brûlant vif aux jeux Olympiques, 165. — V. *La Mort de Peregrinus*, satire de Lucien.

Pérciaslavl, v. de Russie, dans le gouvernement et à 260 kil. N. O. de Poltava, sur un petit affluent du Dniéper; 9,000 hab. C'était la capitale des Cosaques Zaporogues.

Pereira (NUÑO-ALVAREZ), général portugais, né en 1560, fut créé connétable, en 1585, par Jean I^{er}, dont il affermit le trône à la journée d'Aljubarota. Retiré, 1425, chez les Carmes de Lisbonne, il y mourut, 1431.

Pereira (GOMEZ), médecin espagnol du xvi^e siècle, né, dit-on, à Medina-del-Campo, a soutenu, avant Descartes, la thèse de l'automatisme des bêtes dans son *Antoniana Margarita*, 1554, in-fol.

Pereira de Figueiredo (ANTONIO). V. FIGUEIREDO.

Percire (JACOB-RODRIGUE), né à Berlanga (Estrémadure espagnole), 1715-1780, s'occupa le premier d'instruire les sourds-muets. Fixé en France après 1754, il fut encouragé par l'Académie des sciences et pensionné par Louis XV. Des notes sur sa méthode ont été fournies, en 1824, par ses petits-fils, Emile et Isaac Percire.

Pérékop. V. PERÉCOP.

Perennis, préfet du prétoire, sous Commode, conspira contre son maître et fut massacré par les soldats, 186.

Pères de l'Église, nom donné aux écrivains ecclésiastiques des premiers siècles.

Pères de la Foi. V. JÉSUITES.

Perez (JEAN), dit *Petreius*, érudit espagnol, né à Tolède, 1512-1545, enseigna l'éloquence à Alcalá. On cite de lui : *Magdalena*, poème latin en 6 chants, 1552, in-8°.

Perez (ANTONIO), homme d'Etat espagnol, né en 1559, succéda à son père comme secrétaire d'Etat, 1567. Il servit la politique insidieuse de Philippe II à l'égard de don Juan d'Autriche : de l'aveu du roi, et sur un faux prétexte, il fit assassiner le secrétaire de ce prince, Escovedo, qui avait découvert que Perez était l'amant de la princesse d'Eboli, maîtresse de Philippe II, 1578. Devenu suspect à son tour, Perez fut arrêté, 1581, et livré aux tribunaux, qui agirent avec lenteur. Il put, en 1590, se réfugier en Aragon : acquitté par la haute cour, il fut réclamé par l'inquisition, et délivré par le peuple, auquel ce soulèvement coûta ses privilèges, 1591. Perez s'enfuit en France, puis en Angleterre, et de nouveau en France, où il mourut en 1611. — On a de lui : *Mémoires et Opuscules* en espagnol, 1578, in-4°; *Etoile polaire des princes*, traité de politique récemment publié. — V. Mignet : *Antonio Perez et Philippe II*.

Perez de Montalvan (JEAN). V. MONTALVAN.

Perez (DAVID), compositeur de musique d'origine espagnole, né à Naples en 1711. Il vécut à Palerme, à Naples, et, depuis 1752, à Lisbonne, où il fut attaché à la cour de Joseph I^{er}, et mourut en 1778. — Il est plus original dans sa musique d'église que dans ses opéras.

Perfetti (BERNARDINO), poète italien, né à Sienne, 1681-1747, occupa une chaire de droit à Pise. Habile improvisateur, il reçut de Benoît XIII le laurier poétique, 1725. On a de lui : *Poésies*, 1748, 2 vol. in-8°.

Perga, anc. v. d'Asie Mineure (Pamphylie), sur le Cestrus et près de son embouchure. — Ses ruines s'appellent auj. *Kara-Hissar*.

Pergame, *Pergama*, nom de la ville de Troie, alors qu'elle n'occupait que le versant O. de l'Ida. — Après Ilus, il n'indiqua plus que la citadelle et le palais des rois.

Pergame, *Pergamus*, anc. v. d'Asie Mineure (Mysie), sur le Caïcus. Colonie de Lesbos, elle devint la capitale de l'Etat de ce nom, 285 av. J. C. Elle fut célèbre par la découverte du parchemin (V. *ce mot*) et par sa bibliothèque. Patrie de Galien.

Pergame (Royaume de), Etat d'Asie Mineure, fondé, 285 av. J. C., par Philète, lieutenant de Lysimaque à Pergame. Eumène I^{er} y ajouta l'Eolide. Attale I^{er}, 241-197, qui le premier prit le titre de roi, eut pour successeur Eumène II, auquel l'alliance des Romains donna, en 189, la Lycaonie, la Milyade, les deux Phrygies, la Lydie, l'Ionie, une partie de la Carie, et même la Chersonèse de Thrace. Après Attale II, 158-138, et Attale III, 158-153, les Romains, profitant du testament du dernier, enlevèrent à Aristonic, 132-129, le royaume de Pergame, qui forma leur province d'Asie (V. *les noms cités*).

Pergola (ANGE DE LA), condottiere italien, se distingua au service du duc de Milan, Philippe-Marie Visconti. Vaincu à Macalo par les Vénitiens, 1426, il mourut peu de temps après.

Pergolèse (JEAN-BAPTISTE), compositeur de musique, né à Iesi (Marche d'Ancone) en 1710, fit ses études, à Naples, au Conservatoire des Pauvres de J. C. Encouragé par le succès d'un drame sacré, *San Guglielmo d'Aquitania*, son premier ouvrage, il écrivit pour les théâtres de Naples plusieurs partitions d'opéras qui, si l'on excepte *la Serva padrona* (1730), n'ont été appréciées qu'après sa mort. A Rome, il donna un opéra : *Olimpiade* (1755), qui tomba sous les sifflets d'une coterie. Pergolèse, qui avait été nommé maître de chapelle à Lorette, 1734, ne s'occupa plus dès lors que de musique religieuse. Atteint d'une phthisie pulmonaire, il se retira à Pouzzoles, où il écrivit son *Stabat*, une cantate d'*Orphée*, et son *Salve Regina*. Il y mourut en 1736.

Peri (JACQUES), compositeur de musique, né à Florence, a été l'un des créateurs du drame lyrique. Il mit en musique *Daphné*, pastorale, 1594, et la *Mort d'Eurydice*, tragédie, 1600.

Périandre, tyran de Corinthe, 625-585 av. J. C., succéda à son père, Cypsélus. Ennemi des nobles, il protégea le commerce, les lettres et les arts, et conquit Epidaure et Corcyre. Ayant tué, par jalousie, sa femme, Mélissa, il exila son fils, Lycophon, dont il redoutait les reproches. — On le compte cependant, en général, parmi les sept sages de la Grèce.

Péribée, fille du roi de Mégare, Alcatheüs, 2^e femme de Télamon et mère d'Ajax. — Fille d'Hipponoüs, 2^e femme d'Enée, et mère de Tydée, père de Diomède.

Périclès, homme d'Etat athénien, né en 499 av. J. C., était fils de Xanthippe, l'un des vainqueurs de

Mycale, et descendait, par sa mère, des Alcméonides. — On peut voir trois périodes dans sa carrière. Dans la première, 468-460, il se place à la tête du parti populaire, par opposition à Cimon, chef du parti aristocratique; après l'exil de ce dernier, 461, il enlève, à l'Aréopage et au conseil des Cinq-Cents le pouvoir judiciaire presque entier, et le transporte à des jurés ou dicastes, tirés au sort et rétribués 3 oboles par jour; il fait instituer les *nomophylaces*, chargés de repousser toute innovation en matière législative, et les *thesmothètes*, qui doivent proposer au peuple la révision des lois défectueuses. Ces changements exaspérèrent le parti oligarchique, qui assassina l'orateur, Ephialte, ami de Périclès. — Dans la seconde période, 460-445, il essaye d'étendre la domination athénienne sur la Grèce continentale: il acquiert l'alliance de Mégare; il combat Corinthe et Egine; il commence les *longs murs* qui uniront de ces trois villes qu'une seule place d'armes. Inquiète de ces projets, Sparte forme une ligue qui bat Périclès à Tanagre, 457. Ce revers amène la réconciliation des partis et le retour de Cimon, qui, après la victoire de Myronides, à Cœnophite, conclut une trêve avec Sparte, et le glorieux traité de 449 avec les Perses. Après la mort de Cimon, Périclès reprend ses plans de domination sur la Grèce: la défaite de Tolmidès à Coronée, et une invasion des Péloponnésiens en Attique, le déterminent à ne garder que l'empire de la mer. Il conclut, avec Sparte et ses alliés, une trêve de 30 ans, 445. — Dans la troisième période, 445-429, Périclès s'applique, avant tout, à embellir Athènes à l'aide du trésor formé par les contributions des alliés, et transporté de Délos à Athènes. Maître absolu dans l'assemblée du peuple, depuis l'exil de Thucydide, nouveau chef du parti aristocratique (443 ou 442), il bâtit l'Odéon, le Parthénon, le temple d'Eleusis, les Propylées, l'Erechthéion, etc. On a justement donné le nom de *siècle de Périclès* à cette époque à laquelle appartiennent les architectes Ictinus, Callicratès, Corœbus, Mnésiclès, le statuaire Phidias, le peintre Polygnote et les poètes Sophocle et Euripide. Malheureusement, cette grandeur offusquait les alliés, qu'excitait encore Sparte, toujours jalouse, Périclès prévint un premier soulèvement en comprimant avec vigueur une révolte de Samos, 440. L'occasion d'une insurrection plus générale fut fournie par le débat qui survint entre Corinthe et sa colonie Corcyre: Périclès, en rangeant les Athéniens du côté de Corcyre, hâta l'explosion de la guerre du Péloponnèse (V. *ce nom*), 432. Frappé alors dans ses amis, Phidias, Anaxagoras et Aspasia, condamné, plus tard, à une amende, sous prétexte de malversations, il dirigea cependant encore les affaires pendant les deux premières années de la lutte. Il mourut de la peste en 429. — Tout-puissant sur le peuple, par son éloquence, Périclès ne fut jamais un démagogue, comme l'atteste l'historien Thucydide; jusqu'à la fin, il mena une vie simple et retirée, dans la société de quelques philosophes, Anaxagoras, Protagoras, Zénon d'Elée, du musicien Damon, du sculpteur Phidias, etc. V. Grote, *Histoire de la Grèce*. — Plutarque a écrit sa *Vie*.

Périèques, Περικαιοι, habitants à l'entour, nom donné par les Spartiates ou Doriens aux Laconiens ou Achéens, habitants des campagnes. Ils avaient gardé leurs terres, mais étaient assujettis à un tribut et au service militaire.

Périer (JACQUES-CONSTANTIN), mécanicien, né à Paris, 1742-1818, exécuta d'abord une pompe centrifuge et une galerie de modèles qui est au Conservatoire des arts et métiers. Initié par cinq voyages en Angleterre aux applications de la vapeur, il établit à Chaillot deux pompes à feu pour la distribution des eaux de la Seine dans Paris, 1788.

Périer (CLAUDE), banquier, né à Grenoble, 1742-1801, a été l'un des fondateurs de la Banque de France dont il rédigea seul les statuts, 1800. Il prépara l'importance industrielle et politique de sa famille.

Périer (CASIMIR), homme d'Etat, né à Grenoble, en 1777, était le 3^e des huit fils du précédent. Après avoir servi, en Italie, dans l'armée du génie, 1798-1800, il fonda, avec son frère Scipion, une banque qui prospéra. Signalé, en 1817, à l'attention publique par trois écrits contre les emprunts contractés à l'étranger, il fut élu député de Paris: adversaire loyal de la Restauration, il demeura toujours dans les limites de l'opposition constitutionnelle. Acceptant, en 1830, une révolution qu'il avait voulu éviter, il entra dans la commission municipale et se rallia à la royauté de Louis-Philippe I^{er} comme

à un moyen de salut. Ministre sans portefeuille dans le cabinet du 11 août, président de la Chambre des députés en novembre 1831, il fut appelé, après l'insuccès du ministère Laffitte, à prendre, comme président du conseil, la direction des affaires, 13 mars 1831 : il avait, en même temps, le portefeuille de l'intérieur. Au dedans, il s'attacha à rétablir l'ordre troublé par les émeutes, et y réussit à force d'énergie. Au dehors, il refusa d'intervenir en Pologne, mais il défendit la Belgique contre la Hollande, 1831, et, en Italie, occupa audacieusement Ancône pour contenir l'Autriche, 1832. Épuisé de fatigues, il succomba aux atteintes du choléra quelques jours après avoir accompagné le duc d'Orléans dans une visite à l'Hôtel-Dieu de Paris, mai 1832. Un monument lui a été élevé au cimetière de l'Est.

Périers, ch.-l. de canton de l'arr. et à 16 kil. N. de Coutances (Manche); 2,704 hab.

Pérignac, bourg du canton de Pons, dans l'arrond. de Saintes (Charente-Inférieure). Vins, eaux-de-vie; 2,549 hab.

Périgneux, bourg du canton de Saint-Rambert, dans l'arrond. de Montbrison (Loire); 2,380 hab.

Pérignon (DOMINIQUE-CATHERINE, comte, puis marquis DE), maréchal de France, né en 1754, à Grenade (Haute-Garonne), d'une ancienne famille. Membre de l'Assemblée législative, 1791-92, il quitta Paris pour aller servir dans l'armée des Pyrénées-Orientales. Il y succéda, comme général en chef, à Dugommier, en 1794, et gagna la bataille d'Escola (20 nov.), qui entraîna la prise de Figuières et de Roses. Après la paix de Bâle, 1795, il fut nommé ambassadeur en Espagne et négocia le célèbre traité de Saint-Ildefonse, 1796. Il passa, en 1798, à l'armée d'Italie, et fut pris par les Russes à Novi, où il commandait l'aile gauche. A son retour, il devint sénateur, 1801, et maréchal d'Empire, 1804, mais ne prit aucune part aux guerres de cette époque. Rallié aux Bourbons en 1814, il mourut en 1818.

Périgord, *Petrocoriensis ager*, *Petragicus* ou *Petragicensis pagus*, anc. pays de France (Guyenne), entre l'Angoumois au N., le Limousin à l'E., le Quercy au S. E., l'Agénois au S., le Bordelais au S. O. et la Saintonge à l'O. Il se divisait en : 1° *Périgord noir* (ainsi nommé à cause de ses forêts) ou *Haut-Périgord* au N. (Périgueux, ch.-l.; Bourdeilles, Bergerac, la Force, Mucidan); 2° *Périgord blanc* ou *Bas-Périgord* au S. E. (Sarlat, ch.-l.; Biron, Castillon, abbaye de Cadouin, etc.). — On trouve des comtes de Périgord ou de Périgueux dès 778, et ils deviennent héréditaires en 886. L'un d'eux, Adalbert I^{er}, est connu par sa célèbre réponse à Hugues Capet. Fief de la Guyenne, le Périgord en suivit presque toujours les destinées. Après avoir appartenu à diverses maisons, il fut réuni au domaine royal, 1589, par Henri IV, qui en hérita de Jeanne d'Albret. Il forme aujourd'hui le département de la Dordogne.

Périgueux, *Vesunna*, puis *Petrocorii*, ch.-l. du département de la Dordogne, sur l'Isle, par 45°11' lat. N., et 1°36'54" long. O., à 476 kil. S. O. de Paris; 20,401 hab. Evêché, suffragant de Bordeaux. Antique tour de Vésone; église byzantine de Saint-Front. Commerce de truffes; pâtés truffés; fer. Marché de porcs le plus considérable de France. Statues de Montaigne, de Fénelon, de Bugeaud, nés dans le département de la Dordogne. Patrie de Daumesnil. — Capitale des *Petrocorii*, sous le nom de *Vesunna*, Périgueux a été au moyen âge le siège d'un comté. V. *Périgord*.

Perim, *Insula Diodori*, île du Bab-el-Mandeb, à 10 kil. O. de l'Arabie, par 12°59' lat. N., et 40°54' long. E. Volcanique et stérile, elle a été occupée en 1857 par les Anglais, et fortifiée pour fermer la mer Rouge au S.

Périm (LIÉ-LOUIS), peintre de portraits, né à Reims, 1753-1817, excella dans la miniature. Houdon l'aida de ses conseils.

Périne (Sainte). V. PÉTRONILLE.

Perinet Le Clerc. V. LE CLERC (Perinet).

Peringskjöld (JEAN), antiquaire suédois, né à Strengnäs, 1654-1720, a publié beaucoup de documents relatifs à l'histoire de la Suède. On cite : *Monumenta Uplandica*, 2 vol. in-fol., recueil d'inscriptions runiques, etc.

Perino del Vaga (PIERRE BUONACCORSI, dit), peintre, né en Toscane, 1500, se rendit à Rome avec un frère, le Vega, dont il devait prendre le nom. Il travailla à la décoration du Vatican sous Raphaël et sous Jules Romain. Il exécuta aussi des fresques à Gênes, dans le palais d'André Doria, puis revint à Rome, où il mourut en 1547.

Périnthe, *Perinthus*, colonie de Milet, sur la côte N. de la Propontide, à l'O. de Sélymbrie. Philippe II de Macédoine l'assiégea, et fut repoussé par les Athéniens, 344-339 av. J. C. — Elle fut appelée depuis *Héraclée*; d'où son nom actuel d'*Erekli*.

Péripatéticiens, *Promeneurs*, nom des disciples d'Aristote, parce que ce philosophe enseignait en se promenant dans le Lycée d'Athènes.

Péris, génies bienfaisants des deux sexes, répandus dans l'air, d'après les vieilles croyances de la Perse.

Perizonius (JACQUES VOORBROEK), philologue hollandais, né à Dam (Groningue), 1651-1715, fut professeur d'histoire à Franeker et à Leyde. Il a donné : *Ani-madversiones historicae*, 1685, in-8°, ouvrage appelé par Bayle l'*errata* des historiens et des critiques, surtout pour l'histoire romaine, etc.; *Rerum per Europam se-culo XVI gestarum Commentarii historici*, in-8°; *Origines Babylonicæ et Egyptiacæ*, 2 vol. in-8°, etc.

Perkins Warbeck, prétendant à la couronne d'Angleterre, était fils d'un juif converti de Tournay. Il avait été mis en avant par la duchesse douairière de Bourgogne, qui l'opposa à Henri VII, 1490. Accueilli par elle comme second fils d'Edouard IV, son frère, par Charles VIII de France et par Jacques IV d'Ecosse, il prit le nom de Richard IV et débarqua en Cornouailles, 1498. Il tomba entre les mains de Henri VII, avoua son imposture, et fut pendu à Tyburn, 1499.

Perkins (ELISHA), médecin américain, né dans le Connecticut, 1740, mort à New-York en 1799, exerçait sa profession à Plainfield. Il avait inventé le *tracteur métallique*, appareil thérapeutique composé de deux aiguilles dont il promenait la pointe sur la partie malade. Cette méthode réussit quelque temps par sa nouveauté même.

Perleberg, v. du Brandebourg (Prusse), à 125 kil. N. O. de Berlin; 5,000 hab.

Perles (Iles des), archipel du Grand Océan, dans le golfe de Panama, par 82° long. O., et 5°30' lat. N. Il est à 90 kil. S. de Panama et dépend de l'Etat de ce nom. Il comprend 16 îles et beaucoup d'îlots dangereux.

Perm, v. de la Russie, ch.-l. du gouvernement de son nom, à 1800 kil. E. de Saint-Petersbourg, sur la Kama, par 54°6' long. E., et 58°1' lat. N.; 14,000 hab. Elle est située au milieu d'une contrée très-riche en salines, mines de cuivre et de fer. Evêché.

Perm (Gouvernement de), situé en Russie, à l'E., sur les deux versants de l'Oural, entre les gouvernements de Vologda au N. O., de Viatka à l'O., d'Orenbourg au S. et de Tobolsk à l'E.; 552,000 kil. carrés, dont partie en Asie; 2,175,000 hab. (Russes, Tatares, Finnois, etc.). Centre de l'industrie minérale en Russie, il produit les 15/20 du fer fabriqué dans l'empire. Mines de cuivre, d'or, de platine; salines. Forêts. Chevaux. Les villes sont : *Perm*, ch.-l.; Iekaterinbourg, Irbit, Verkhoturfe, etc. — Au moyen âge, il forma, sous le nom de *Permie* ou *Biarmie*, un Etat finnois qui s'étendit jusqu'à l'océan Glacial arctique et à la Duna septentrionale. Assujéti d'abord à Novogorod, qui le couvrit de ses colonies, il tomba avec elle sous la domination d'Ivan III, 1471-78.

Permesse, ruisseau de Béotie, tributaire du lac Copais, était consacré aux Muses.

Permie ou **Biarmie**. V. PERM (Gouvernement de).

Pernambouc ou **Fernambouc**, v. du Brésil; ch.-l. de la province de son nom, sur l'Atlantique, par 37°12' long. O., et 8°3' lat. S., à 2,100 kil. N. O. de Rio-de-Janeiro; 100,000 hab. Ville forte et siège d'un évêché, Pernambouc se divise en trois parties, *Boa-vista* (bonne vue), *San-Antonio*, centre de l'administration, et *Recife* ou le port. Exportation de sucre et de coton. Tabac, savon, papier, machines.

Pernambouc, province orientale du Brésil, s'étend du N. E. au S. O. entre celles de Parahyba et de Ceara au N., de Piahy au N. O., de Goyaz à l'O., de Minas Geraës au S., de Bahia, de Sergipe et d'Alagoas au S. E., et l'Atlantique à l'E. Elle a 159,627 kil. car. et 1,500,000 hab. Sucre, coton. Les villes sont : *Pernambouc*, ch.-l., Olinda, Goyana.

Pernau ou **Pernov**, en esthonien *PERSALINE*, ville des tilleuls, place forte de Russie (Livonie), à l'embouchure du *Pernau*, dans le golfe de Livonie et à 220 kil. N. de Riga. Commerce d'exportation; 12,000 hab.

Perne (FRANÇOIS-LOUIS), savant musicien, né à Paris, 1772-1832, fut professeur, administrateur et bibliothécaire au Conservatoire de Paris. On a de lui : *Exposition de la séméiographie des Grecs*, dans la *Revue musicale*; *Cours d'harmonie*, 1822, in-fol., etc.

Pernes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 6 kil. S.

de Carpentras (Vaucluse). Garance, vins. Patrie de Fléchier; 5,084 hab.

Pernety (ANTOINE-JOSEPH), érudit, né à Roanne, 1716-1801, fut bénédictin, aumônier de Bougainville dans son voyage aux îles Malouines, 1763, bibliothécaire à Berlin, et, en 1787, fondateur d'une secte qui compta plusieurs adeptes à Avignon. On a de lui : *Dictionnaire de peinture, sculpture et gravure*, 1758, in-8°; *Histoire d'un voyage aux îles Malouines*, 2 vol. in-8°; *Dissertation sur l'Amérique*, in-12; *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*, 2 vol. in-8°, etc. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages de Swedenborg, dont il avait embrassé les idées à Berlin.

Pernety (JOSEPH-MARIE, baron, puis vicomte), général d'artillerie, de la famille du précédent, né à Lyon, 1766, était lieutenant en 1785. Promu général de brigade, 1805, et de division, 1807, il héritisa l'île Lobau de 100 canons, 1809, et ouvrit le feu à la Moskowa, 1812. Sous la Restauration il fut employé à l'administration de l'artillerie, 1815-24. Pair de France en 1835, sénateur en 1855, il est mort en 1856.

Pernov. V. PERNAU.

Pero-Casevecchie, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. de Bastia (Corse); 600 hab.

Péron (FRANÇOIS), naturaliste et voyageur, né à Cérilly (Allier), 1775-1810. Volontaire en 1792, il fut pris par les Prussiens à Kaiserslautern, et, après sa mise en liberté, réformé à cause de ses blessures. Il avait achevé ses études de médecine, quand on l'attacha à l'expédition de Baudin aux Terres australes, 1800-1804. Il en rapporta 2,500 espèces nouvelles d'animaux. On a de lui : *Voyages de découvertes aux Terres australes*, 4 vol. in-8°, et in-4°. La fin de la relation est de L. Freycinet.

Péronne, ch.-l. d'arrond. de la Somme, à 51 kil. de la Somme, par 49°55'47" lat. N., et 0°55'54" long. E.; 4,262 hab. Place forte : on remarque son château dans lequel furent enfermés Charles le Simple, 923-929, et Louis XI, qui y signa le traité de 1468. Anc. capit. du Santerre, Péronne était comprise dans le Vermandois, avec lequel elle fut réunie au domaine royal par Philippe Auguste. Comme les autres villes de la Somme elle fut cédée par Charles VII au duc de Bourgogne, 1435, et reprise définitivement par Louis XI, 1477. Sous François I^{er} elle soutint contre les Impériaux un siège célèbre, 1536. Enfin, en 1576, les catholiques y signèrent le premier formulaire de la Ligue. — Percales, linons, batistes; raffineries de sucre et de sel; commerce de grains, laines, etc.

Pérosès. V. FIROUZ.

Perote (Coffrede), montagne du Mexique (Vera-Cruz), à l'O. de Jalapa; hauteur de 4,088 mètres. — La ville de *Perote* est à quelque distance; il y a une citadelle; 10,000 hab.

Perotti (NICOLAS), philologue, né à Sasso-Ferrato (Ombrie), 1430-1480, fut professeur à Bologne, archevêque de Manfredonia, et gouverneur d'Ombrie, 1465, et de Pérouse, 1474. — Ses ouvrages, cités parmi les monuments les plus anciens de l'imprimerie, sont : *Rudimenta grammatices*, 1475, in-fol.; *Cornucopia, sive commentaria linguæ latinæ*, 1489, etc. On a tiré de ses manuscrits quelques fables de Phèdre, dont le recueil entier lui a été attribué, sans fondement, par certains critiques.

Pérou, ancien Etat de l'Amérique du Sud qui, avant l'arrivée des Espagnols, s'étendait du 40° lat. S. à l'équateur. Il forma depuis une vice-royauté espagnole qui comprenait les Etats actuels de l'Equateur, du Pérou et de la Bolivie, et, en outre, la Plata. Celle-ci et la Bolivie n'en furent détachées qu'en 1776, pour former la vice-royauté de Buénos-Ayres.

Pérou, république de l'Amérique du Sud, bornée au N. par celle de l'Equateur, à l'E. par le Brésil, au S. par la Bolivie, et à l'O. par le Grand Océan, entre 3° et 22° lat. S., et entre 69° et 84° long. O. La superficie est de 1,605,000 kil. carr. Les côtes ont un développement de 2,800 kil. Pop., 2,500,000 hab. La capit. est Lima.

Traversé du N. au S. par la chaîne des Andes, le Pérou se divise en trois régions distinctes. La partie occidentale ou maritime est très-fertile : le climat est doux. La région centrale ou *Sierra* présente un amas de montagnes et de rochers et est riche en mines : le climat est froid. La partie orientale est une immense plaine qu'arrosent l'Amazone et ses affluents, le Mantaro, le vieux Marañon, le Napo, le Madeira, etc. Chaud et pluvieuse, mais saine, elle est couverte de forêts et possède aussi d'importants gîtes minéraux.

L'industrie péruvienne est presque nulle. On n'y fa-

brique guère que des chapeaux de paille dits de Panama, des hamacs de corde et des toiles grossières. La dispersion de la population sur un territoire immense, et l'absence de voies de communication entravent même l'exploitation des richesses minérales. Les mines d'or sont à peu près abandonnées. Les mines d'argent du Cerro de Pasco sont réputées les plus riches d'Amérique. Le Pérou a encore des mines de mercure, d'étain, de cuivre, de plomb, de houille, de sel gemme. Il fournit aussi du salpêtre. Le guano, que l'on tire des îles Chincha, Lobos, etc., donne à l'Etat l'un de ses principaux revenus.

Le Pérou est administré par un président élu pour 6 ans et par deux chambres (sénateurs et députés). Il y a à Lima un archevêché duquel relèvent cinq évêchés. Les revenus sont de 250 millions de francs; la dette égale 500 millions. L'armée compte 16,000 hommes et la marine 18 navires à vapeur. Il y a environ 200,000 blancs, descendants d'Espagnols, 450,000 Cholos ou Mestixos, 1,700,000 nègres et métis de nègres, tous libres. La religion est le catholicisme.

Le Pérou comprend 12 départements et trois provinces. Celles-ci sont Callao, Iça et Piura. Les départements sont : Junin, Libertad, Lima, Arequipa, Ayacucho, Puno, Amazonas, Ancas, Guanaca-Velica, Cuzco, Moqueha, Caxamarca.

Histoire. — A l'arrivée des Espagnols, le Pérou était gouverné par les Incas, issus de Manco-Capac I^{er} (V. ce nom), et investis d'une autorité absolue. Il avait atteint déjà un certain degré de civilisation. La rivalité de deux rois indigènes, Huescar et Atahualpa, permit à Pizarre de faire la conquête du pays, 1531-1533. Lima, fondée en 1535, devint la capitale de la vice-royauté espagnole créée en 1544. Le Pérou fut le dernier pays de l'Amérique espagnole à secouer le joug espagnol. Affranchi par les victoires de Junin et d'Ayacucho, 1824, il se scinda en deux républiques, Pérou propre ou bas Pérou au N., et Bolivie ou haut Pérou au S. Si l'on excepte une réunion éphémère, 1835-39, due au général Santa-Cruz, président de Bolivie, les deux Etats ont gardé leur autonomie.

Pérou (Haut). V. BOLIVIE.

Péroun, dieu du tonnerre, chez les Slaves.

Pérouse, *Perusia*, en italien, *Perugia*, v. d'Italie, ch.-l. de la province de son nom, près du Tibre, à 110 kil. S. E. de Florence, par 43°6' lat. N., et 10°1' long. E.; 45,000 hab. — Evêché. Citadelle. Université. Ecole des beaux-arts. Musées de peinture et d'antiquités. Soieries et draps. — Pérouse était l'une des douze cités de l'anc. Etrurie. Fabius Rullianus, pendant la guerre des Samnites, gagna deux victoires sous ses murs, 310 et 295 av. J. C. Colonisée par les Romains, 195, elle fut le théâtre d'une courte guerre entre Octave et le frère d'Antoine, Lucius Antonius, 41. Après avoir été une république indépendante au moyen âge, elle passa au saint-siège, et en 1860, au royaume d'Italie. — Au xv^e siècle, elle fut le siège d'une école célèbre de peinture à laquelle appartient le Pérugin.

Pérouse (Province de) ou d'OMBRIE (Italie), entre celles d'Urbino au N. E., de Macerata et d'Ascoli à l'E., d'Aquila au S. E., d'Arezzo et de Sienna au N. O., et les Etats-Romains à l'O.; 9,653 kil. carrés, 515,000 habit. Villes, *Pérouse*, ch.-l.; Foligno, Orviété, Rieti, Spolète, Terni. — Blé, huile, vin, soie.

Pérouse (Lac de), en Italie, à 13 kil. de Pérouse; il a 190 kil. carrés. C'est l'anc. lac *Trasimène*.

Pérouse (La). V. LA PÉROUSE.

Perpenna ou **Perperna**, consul romain, 129 av. J. C., vainquit et prit Aristonic, roi de Pergame. Il mourut avant la fin de la guerre.

Perpenna, général romain, petit-fils du précédent, avait embrassé le parti de Marius. Après la ruine d'Emilius Lepidus, 78 av. J. C., il se rendit en Espagne, où ses soldats l'obligèrent à se réunir à Sertorius. Jaloux de ce dernier, il finit par l'assassiner, 72. Lui-même fut alors battu, pris et mis à mort par Pompée, 71.

Perpétue (Sainte), subit avec sainte Félicité le martyre à Carthage, 203. Fête, le 7 mars.

Perpignan, ch.-l. du départ. des Pyrénées-Orientales, sur la Tet, par 42°11'39" lat. N., et 0°55'50" long. E., à 11 kil. O. de la Méditerranée, et 846 kil. S. de Paris. Pop., 25,864 hab. — Evêché suffragant d'Albi. Place de guerre de 1^{re} classe, cette ville est le centre de la défense de la frontière des Pyrénées-Orientales. Vers à soie, distilleries, minoteries, bouchons de liège, tanneries, etc. Commerce de vins de Rivesaltes, laines, huiles, peaux de mouton. La cathédrale de Saint-Jean est ina-

chevée. Patrie du peintre H. Rigaud et de dom Brial. — Ancienne capitale du Roussillon, bâtie près de Ruscinò, cette ville, qui date du moyen âge, a été prise deux fois par les Français sur les Espagnols en 1475 et en 1642; la dernière fois, elle leur resta, en vertu du traité des Pyrénées, 1659.

Perrache (MICHEL), sculpteur, né à Lyon, 1686-1750, décora la plupart des églises de sa ville natale. — Son fils, ANTOINE-MICHEL, aussi sculpteur, a attaché son nom à une chaussée qui agrandit Lyon, en y réunissant, d'après un plan donné par Perrache en 1765, une île considérable.

Perrault (CLAUDE), architecte, né à Paris en 1613, était fils d'un avocat au parlement. Il avait étudié la médecine, quand, chargé par Colbert de traduire Vitruve, il sentit sa véritable vocation se révéler. Il présenta des plans pour l'achèvement du Louvre, au moment où Louis XIV faisait appel au Bernin et à d'autres artistes. Ses dessins ayant été adoptés, il débuta dans la carrière en élevant la fameuse colonnade qui décore la façade de l'E., 1666-1670. Il construisit encore l'Observatoire de Paris, 1667-1672, et, à l'entrée du faubourg Saint-Antoine, un arc triomphal, 1670, qui, ayant été achevé en plâtre, se dégradait, et fut démoli en 1716. Il travailla aussi au château et au parc de Versailles. Claude Perrault mourut en 1688. — Outre sa traduction de *Vitruve*, 1673, in-fol., qui aujourd'hui laisserait beaucoup à désirer, il a donné : *Ordonnance des cinq espèces de colonnes selon la méthode des anciens*; *Recueil de machines*, etc.

Perrault (CHARLES), littérateur, frère du précédent, né à Paris en 1628, fut d'abord avocat au parlement, 1651, puis commis chez son frère, Pierre, receveur général des finances, 1654-1664. Connu de Colbert, qui le nomma contrôleur général de la surintendance des bâtiments, il entra dans la commission des devises et des inscriptions, origine de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, contribua à la fondation de l'Académie des sciences et à la réorganisation de l'Académie de peinture, sculpture et architecture. Admis à l'Académie française, 1671, il fit décider que les séances de réception seraient publiques, et que les élections auraient lieu par écrit. En 1687, il lut à ses confrères un poème : *le Siècle de Louis le Grand*, où il soutenait la supériorité des auteurs de son temps sur l'antiquité. Racine n'ayant vu dans cette thèse qu'un jeu d'esprit, Perrault la reprit et la développa dans le *Parallèle des anciens et des modernes*, 1688-98, 4 vol. in-12. Il en résulta une lutte assez vive où Perrault, dans l'*Apologie des femmes*, en vers, répondit aux critiques que Boileau lui avait adressées dans ses *Réflexions sur Longin*. Malgré l'éclat de cette querelle, le nom de Perrault vivra surtout par ses *Contes des fées*, 1697, où il a recueilli et fixé de vieilles légendes, dans un style familier et naïf. Il mourut en 1703. Collin de Plancy a publié ses *Œuvres choisies*, 1826, in-8°, et P.-L. Jacob a édité, en 1842, les *Mémoires, contes et autres œuvres de Ch. Perrault*.

Perreiot (CLAUDE-JOSEPH), archéologue, né à Roullans (Doubs), 1728-1798, fut maire de Baume-les-Dames, dont il mit à profit les archives, puis trésorier des finances à Besançon. On a imprimé de lui, en 1845 : *De l'état des personnes et de la condition des terres dans les Gaules jusqu'à la rédaction des coutumes*, 3 vol. in-8°.

Perrenot de Granvelle (NICOLAS), homme d'Etat, né à Ornans (Franche-Comté), 1486-1550, d'une honorable famille de bourgeoisie, élève de Mercurin Arborio, à Dôle, conseiller au parlement de Dôle, gagna la confiance de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, fut ambassadeur en France, où on le retint prisonnier après la rupture du traité de Madrid, 1526, mais fut bien traité par François I^{er}. Charles-Quint lui donna les fonctions de chancelier et lui accorda toute sa confiance; il l'employa dans toutes ses négociations. Avidé d'argent, Granvelle encouragea les arts, agrandit et embellit, à Besançon, le palais de Granvelle.

Perrenot de Granvelle (ANTOINE DE), cardinal, premier ministre de Charles-Quint et de Philippe II, né à Besançon, 1517-1586, fils du précédent, fut évêque d'Arras à 23 ans, brilla au concile de Trente et devint conseiller d'Etat. Il remplaça son père dans la confiance de l'Empereur, contribua au mariage de Philippe II avec Marie Tudor, et, après l'abdication de Charles-Quint, fut chargé de l'administration des Pays-Bas avec Marguerite de Parme. Il fut l'un des négociateurs de la paix de Cateau-Cambrésis. L'administration de Granvelle exaspéra les Flamands; Philippe II le récompensa de son dé-

vouement absolu en lui faisant donner les titres d'archevêque de Malines, 1560, et de cardinal, 1561, mais il fut forcé de le rappeler des Pays-Bas, en lui laissant toujours une grande influence dans le gouvernement. Retiré à Besançon, il était instruit par ses nombreux espions, et correspondait sans cesse avec Philippe II. Viceroy de Naples, 1570-1575, il montra moins de sévérité. Il fut rappelé, par Philippe II, à Madrid, pour l'aider à gouverner, fut nommé archevêque de Besançon en 1584, mais mourut à Madrid, sans avoir pu retourner dans sa patrie, comme il le désirait. Il aimait les lettrés et les arts, et protégea toujours les savants et les artistes. Sa *Correspondance*, en plus de 80 gros vol. in-fol., renferme toute l'histoire diplomatique de l'époque; elle est à Besançon. M. Weiss en a donné 10 vol. d'extraits et de copies dans la *Collection des documents inédits relatifs à l'histoire de France*.

Perregaux (ALPHONSE-CLAUDE), banquier, né à Neuchâtel (Suisse), 1750-1808, a été l'un des fondateurs de la Banque de France. Il s'était associé Jacques Laffitte.

Perreux, ch.-l. de canton de l'arr. et à 4 kil. E. de Roanne (Loire); 2,493 hab., dont 443 agglomérés.

Perrhèbes, tribu pélasgique de Thessalie, au N., entre les monts Cambuniens et le Pénée. Outre la *Perrhèbie*, ils habitaient la Pélasgiotide. Leurs villes avaient été Larisse, Argissa, etc. Ils furent chassés, par les Lapithes, dans l'Olympe et le Pinde.

Perrier (FRANÇOIS), dit le *Bourguignon*, peintre et graveur, né, vers 1590, à Saint-Jean-de-Losne, étudia à Rome. Il travailla pour les chartreux de Lyon, et, à Paris, à l'hôtel de la Vrillière et à l'hôtel Lambert, etc. Il mourut vers 1650 ou 1656. — Ses gravures d'après l'antique : *Statuæ antiquæ*, 1638; *Icones et segmenta illustrium e marmore tabularum*, 1645 (Rome, in-fol.), sont loin de rendre les originaux.

Perrin (PIERRE), créateur de l'opéra français, né à Lyon vers 1620, porta le titre d'abbé, bien qu'il n'eût reçu ni les ordres, ni aucun bénéfice. Il donna, en 1659, à Issy, une pastorale chantée, dont la musique était de Cambert. Il n'obtint cependant qu'en 1669 l'autorisation d'établir l'*Académie des opéras en musique*, inaugurée, en 1671, par la représentation de *Pomone*. Il mourut en 1675. — Ses poésies lui ont attiré les épigrammes de Boileau. On a publié ses *Œuvres*, 1661, 3 vol. in-12.

Perrin (VICTOR). V. VICTOR (Maréchal).

Perron (Du). V. DUPERRON.

Perronet (JEAN-RODOLPHE), ingénieur, né à Suresnes, 1708-1794, exécuta, pendant 20 ans, à Paris, des travaux subalternes d'architecture, avant d'être admis à un grade supérieur dans l'administration des ponts et chaussées. Nommé ingénieur par Trudaine, il fut appelé à organiser l'école nouvelle des ponts et chaussées, premier établissement de ce genre qui ait été fondé en Europe, 1747. Il donna lui-même le plan de 15 ponts, parmi lesquels on remarque ceux de Neuilly, 1766-69, et de Louis XVI, à Paris, 1787-1792. Il inventa aussi plusieurs machines ingénieuses. Outre ses *Mémoires*, il a publié une *Description des projets des ponts de Neuilly, de Mantes, d'Orléans, etc.*, 3 vol. in-fol. et in-4°.

Perros-Guirec, port des Côtes-du-Nord (France), dont la rade, très-sûre, offre un refuge utile; ch.-l. de canton de l'arr. et à 10 kil. N. de Lannion; 2,800 hab., dont 575 agglomérés.

Perrot d'Ablancourt. V. ABLANCOURT.

Perruques. L'usage des chevelures artificielles n'a été inconnu ni à l'antiquité, ni au moyen âge, mais il ne devint général qu'aux xvii^e et xviii^e s. On connaît les immenses perruques portées par Louis XIV et par ses contemporains. De là l'origine de la corporation des barbiers-perruquiers, 1657, qui subsista jusqu'à la révolution.

Persaim ou **Bassein**, v. de l'Indo-Chine anglaise, prov. et à 240 kil. S. O. de Pegou, sur le Bassein ou bras occidental de l'Iraouaddy. Commerce considérable.

Persante, petit fleuve de Prusse (Poméranie), sort d'un lac près de Neu-Stettin, coule au N. O., et finit dans la Baltique. à Colberg; 120 kil. de cours.

Persarménie, nom donné à la partie E. de l'Arménie qui revint aux Perses, quand ils partagèrent ce royaume avec l'empire d'Orient, 428.

Perse (AULUS PERSIUS FLACCUS), poète satirique latin, né à Volaterra, 34-62 après J. C., était de l'ordre équestre. A 12 ans, il alla étudier, à Rome, la grammaire et la rhétorique. Plus tard, il fut le disciple du stoïcien Cornutus, dont il resta l'ami. Il fut aussi lié avec Lucain,

Cœsius Bassus et Thraséas. Il nous reste de lui 6 satires contenant 650 vers hexamètres : la première est plutôt littéraire ; les autres exposent certaines doctrines stoïciennes dont la beauté morale est le principal mérite du livre de Perse. On leur a reproché une obscurité qui tient au brusque changement d'interlocuteurs, à l'emploi de locutions populaires ou proverbiales, à des allusions dont le sens nous échappe. — Casaubon en a donné une édition et un commentaire (1605, in-8°), qui ont servi à toutes les publications postérieures. — Les traductions françaises les plus récentes sont celles de Théry, in-12, de Perreau, de Fabre, de J. Lacroix, in-8°, etc.

Perse ancienne. On a entendu sous ce nom :

I. — La Perse propre ou *Perside*, *Persis*, contrée de l'Asie ancienne, au S., entre la Médie au N., la Susiane à l'O., le golfe Persique au S. O. et au S., la Carmanie à l'E. et l'Arie au N. E. Villes, Pasargade et Persépolis. Aujourd'hui *Farsistan*.

II. — L'empire des Perses, qui, sous Darius I^{er}, avait pour limites : au N. l'Iaxarte, la mer Caspienne, le Caucase, le Pont-Euxin et la Propontide ; à l'O., la mer Egée, la Méditerranée, le désert de Libye en Afrique ; au S. les cataractes de Syène, la mer Rouge, l'Arabie, le golfe Persique et la mer Erythrée ; à l'E. l'Indus. Darius I^{er} le divisa en 20 satrapies : 1° Eolide, Ionie, Doride, Carie, Lycie et Pamphylie ; 2° Mysie et Lydie ; 3° Phrygie, Paphlagonie et Cappadoce ; 4° Cilicie et Syrie du N. ; 5° Syrie du S. et Chypre ; 6° Egypte ; 7° Gandariens, Dadices, etc. ; 8° Susiane ; 9° Babylonie et Assyrie ; 10° Médie ; 11° Hyrcanie ; 12° Bactriane ; 13° Arménie ; 14° Carmanie et Drangiane ; 15° Saces ; 16° Sogdiane, Arie, Parthiène, Margiane, etc. ; 17° Parthiens ; 18° Sapires et Matianiens ; 19° Mosynèques, Macrons, Mosques, etc. ; 20° Inde. — La Perse propre, pays conquérant, n'était pas une satrapie.

L'empire des Perses correspondait à l'Egypte, à la Turquie d'Asie et aux Etats asiatiques situés aujourd'hui entre le Tigre et l'Indus (Perse, Afghanistan, Béloutchistan, Turkestan méridional, etc.).

III. — La partie de l'Asie occidentale, située entre le Tigre et l'Indus, qui forma le royaume des Sassanides. Au moyen âge, et dans les temps modernes, on a souvent compris, sous le nom de Perse, la même étendue de pays.

Perse moderne ou Iran, royaume de l'Asie occidentale, borné au N. par la Transcaucasie, la mer Caspienne et le Turkestan, à l'O., par la Turquie d'Asie ; à l'E., par l'Afghanistan et le Béloutchistan ; et au S., par le golfe Persique (si l'on excepte la partie du littoral persan qui dépend de l'iman de Mascate). Situé entre 25° et 40° lat. N., et entre 42° et 60° long. E., il a une superficie de 1,460,000 kil. carrés environ. — La capitale est *Téhéran*.

La Perse moderne comprend la moitié occidentale du plateau d'Iran, dont le reste appartient à l'Afghanistan et au Béloutchistan. Il est déterminé chez elle par des groupes de montagnes nues et escarpées (Damavend et Elbourz au N., Elvend à l'O., Bakhtyaris au S. E., etc.). Les trois dixièmes du pays sont occupés par des déserts salins et sablonneux. On compte plus de 50 lacs, dont le plus grand est celui d'Ourmiah. Sur les flancs du plateau coulent au N. le Kizil-Ouzen et l'Araxe, et au S. O. le Kherkah (*Gyndes*), et le Karoun (*Eulæus* ou *Choaspes*), affluents du Chat-el-Arab. La configuration de la Perse entraîne trois climats : au N. les étés sont assez chauds et les hivers très-doux, sauf dans l'Aderbaïdjan. Dans le plateau, au centre, un froid rigoureux succède à une chaleur excessive. Enfin au S. le littoral du golfe Persique est désolé par un vent brûlant, le *samoun*.

Les richesses minérales de la Perse, or, argent, cuivre, fer, houille, marbre, soufre, etc., ne sont pas toutes exploitées. Le sel abonde. Le Khorassan fournit de belles turquoises. Les productions végétales sont très-variées, froment, riz, orge, millet ; vignes, oranges, melons, citrons, etc. La figue, la grenade, la mûre, l'amande, la pêche sont, dit-on, originaires de Perse. On peut citer encore le tabac, le safran, le coton, les gommes, le mûrier, le pavot à opium, la manne, la rhubarbe, etc. Les chevaux et les mulets de la Perse sont très-recherchés. Le chameau y est commun. Parmi les espèces sauvages, il y a le sanglier, l'ours, l'hyène, le lion, etc. — L'industrie, si florissante lors du voyage de Chardin, a décliné ; les Persans excellent encore cependant dans la fabrication des armes, des tapis, des châles, des étoffes de soie et de laines, des cristaux, des poteries, etc.

La population est, dit on, de 10 millions d'habitants,

dont 5 millions sont nomades et 4 millions agriculteurs ; les autres habitent les villes. Il y a 7,500,000 chiites, 1,500,000 sunnites, 50,000 dissidents musulmans, 500,000 chrétiens, des guèbres, des juifs, etc.

Les revenus de l'Etat s'élèvent à 12 millions de fr., sans compter les dons extraordinaires faits au souverain. Il n'y a point de dette publique : on pourvoit au déficit par des contributions spéciales et par les amendes. L'armée régulière est de 50,000 hommes. La France, l'Angleterre et la Russie ont des représentants à Téhéran.

La Perse renferme les 12 provinces suivantes : au N. le Mazanderan et le Ghilan ; à l'O. l'Aderbaïdjan et le Kurdistan ; au S. le Khoustan et le Laristan ; à l'E. le Kerman, le Kouhistan, et le Khorassan, et dans l'intérieur, le Tabaristan, l'Irak-Adjemi, et le Farsistan (V. tous ces noms).

Histoire. — Dans l'antiquité, il y eut deux empires des Perses. Le premier eut pour berceau la Perse propre, dont le roi, Cyrus, 559-530, substitua sa domination à celle des Mèdes, des Lydiens et des Assyriens dans l'Asie occidentale. Après lui, Cambyse s'empara de l'Egypte, et Darius I^{er} de l'Inde en deçà de l'Indus. Sous Darius I^{er} éclatèrent les guerres médiques, 504-449, qui commencèrent avec la Grèce une rivalité terminée, en 330, par la chute de l'empire des Perses sous les coups d'Alexandre le Grand. — La mort du conquérant, 323, livra l'Asie occidentale aux Séleucides, puis aux Parthes (V. ces noms). Les derniers furent remplacés, entre le Tigre et l'Indus, par les Sassanides, fondateurs du second empire perse, 226-652 ap. J. C. Rival heureux des Romains en Orient, il devait tomber au pouvoir des Arabes, 652.

Au moyen âge, la Perse n'eut pas d'existence bien distincte. Comprise d'abord dans l'empire arabe, elle fut disputée, à partir du ix^e siècle, par diverses dynasties provinciales : l'une d'elles, celle des Bouïdes, occupa la Perse propre, 935-1055. Puis vinrent les invasions des Turcs Seldjoucides, 1055, des Kharismiens, 1095, des Mongols sous Gengis-Khan et Tamerlan, qui fondèrent des dynasties plus ou moins durables.

Dans les temps modernes, la Perse se reconstitua sous la dynastie des Sophis, 1501-1736, qui renouvela contre les Turcs ottomans la lutte que les Sassanides avaient soutenue contre les Romains. Au xviii^e siècle, la mort d'Abbas III, 1736, et l'usurpation de Nadir-Chah, 1736-1747, furent suivies d'une série de guerres civiles auxquelles mit enfin terme l'avènement d'Aga-Mohammed-Khan, fondateur de la dynastie actuelle des Kadjars. A partir du xix^e siècle, la Perse s'est trouvée placée entre les ambitions rivales de la Russie et de l'Angleterre, qui se disputent l'influence à la cour de Téhéran.

DYNASTIES DE LA PERSE.

ANTIQUITÉ. — 1^o Empire des Achéménides.

Cyrus (av. J. C.)	559
Cambyse	530
Smerdis le Mage	522
Darius I ^{er}	521
Xerxès	485
Artaban	472
Artaxerxès Longue main	471
Xerxès II	425
Sogdien	425
Darius Nothos	424
Artaxerxès Mnémon	405
Ochus	359
Arsès	358
Darius Codoman	356-350

Empire d'Alexandre le Grand. — Dynastie des Séleucides et des Arsacides ou Parthes, 350 av. J. C., — 226 ap. J. C.

2^o Empire des Sassanides.

Ardshir ou Artaxerxès I ^{er}	226
Sapor I ^{er}	258
Hormisdas I ^{er}	271
Varane I ^{er} ou Bahram	275
Varane II	276
Narsès	294
Hormisdas II	505
Sapor II	510
Artaxerxès II	580
Sapor III	584
Varane III	589

Jesdegerde I ^{er} . ou Yesdegerde.	399
Varane IV.	420
Jesdegerde II.	440
Perozès (Firouz)	457
Balascès	488
Kobad	491
Khosroes le Grand.	531
Hormisdas III.	579
Khosroes II.	589
Siroes.	628
Sept princes de 629 à	632
Jesdegerde III.	632-52

MOYEN AGE. — A côté du khalifat de Bagdad, dynasties indépendantes depuis 820 (Tahérides, Samanides, Saffarides, Bouïdes, Ghaznévides, Seldjoucides, sultans du Kharisme, etc). Un descendant de Gengis-Khan, Houlagou, détruit le khalifat de Bagdad et fonde une dynastie mongole d'Iran, 1258-1355. Puis vient une anarchie que suivent l'invasion de Tamerlan, 1389, et l'élévation des dynasties du Mouton-Noir et du Mouton-Blanc, 1407-1501. — V. ces noms.

TEMPS MODERNES. — 1^o *Sophis*.

Ismaël I ^{er}	1501
Thamas.	1523
Ismaël II.	1575
Trois princes.	1575-85
Abbas le Grand.	1585
Sophi (Sefi).	1629
Abbas II.	1642
Soliman	1666
Hussein.	1694
Mahmoud (Afghan).	1722
Asraf. . . id.	1725
Thamas	1729
Abbas III.	1732-56

Divers prétendants de 1756 à 1794: Nadir-Chah, 1756-47; Kerim-Khan, 1761-1779, etc.

2^o *Kadjars*.

Aga-Mohammed.	1794
Feth-Ali-Chah.	1796
Mohammed-Chah.	1834
Nasser-ed-Din.	1848

Persée, héros grec, fils de Jupiter et de Danaé, fut exposé à la merci des flots par son aïeul Acrisius, roi d'Argos, auquel un oracle avait prédit qu'il serait tué par son petit-fils. Recueilli par Polydecte, roi de Seriphos, il se signala dans la suite par la mort de Méduse, par sa victoire sur Atlas qu'il changea en montagne à l'aide de la tête de cette Gorgone, par la délivrance d'Andromède, enfin par la punition de Polydecte. Acrisius le reçut alors et fut tué par Persée qui se livrait à l'exercice du palet dont il était l'inventeur. Après ce crime involontaire, Persée échangea Argos contre le royaume de Tirynthe, où il agrandit Mycènes. Ses fils furent Electedon, Sthénéus, Alcée, etc.

Persée, roi de Macédoine, 178-168 av. J. C., était fils de Philippe V, dont il s'assura le trône en calomniant auprès de son père le jeune Démétrius, qui fut mis à mort. Prévoyant une lutte contre les Romains, il s'y prépara pendant 6 ans : il résista aux consuls Licinius et Hostilius, mais il fut surpris par Marcius, qui franchit l'Olympe, 169, et battu complètement par Paul Emile à Pydna, 168. Réfugié à Samothrace, il finit par se livrer et servit au triomphe du vainqueur. On le laissa, dit-on, mourir de faim à Albe.

Perséphone, nom de *Proserpine* en grec.

Persépolis, v. de la Perse propre ou Perside, sur l'Araxe, fut d'abord un campement des Perses, puis leur capitale. Alexandre le Grand s'en empara, 330 av. J. C., mais il n'y brûla, quoiqu'on ait dit, qu'une partie du palais du grand roi. Le dernier Sassanide, Yesdegerde III, en fut chassé par les Arabes. Les ruines de Persépolis, appelées aujourd. *Tschill-Minar* (les 40 colonnes), sont près d'*Istakhar*, à 48 kil. N. O. de Chiraz.

Perserin ou **Prisrendi**, v. de Turquie d'Europe (haute Albanie), ch.-l. de livah, à 125 kil. E. de Scutari, près du Drin Blanc; 10,000 hab.

Perside ou **Perse propre**. V. PERSE ANCIENNE.

Persique (Golfe), *Sinus Persicus*, quelquefois *mare Erythraeum*, formé par la mer des Indes avec laquelle il communique par le détroit d'Ormuz. Il s'étend du N. O.

au S. E., sur une longueur de 800 kil. et avec une largeur de 200 kil., entre la Perse au N. E., la Turquie d'Asie au N. O. et l'Arabie au S. O. et au S. E. Il reçoit le Chat-el-Arab. Bordé par des récifs de corail, il renferme les îles de Karrack et de Kischm (Perse), et l'archipel des Bahreïn (Arabie).

Persiques (Pyles ou Portes), défilé entre la Susiane et la Perse propre, appelé aussi *Portes Susiennes*, qui était occupé par les Uxiens.

Persuis (Louis-Luc Loiseau de), compositeur de musique, né à Metz, 1769-1819, fut chef d'orchestre, et directeur à l'Opéra de Paris. Il excella surtout dans la musique de ballet. Il a composé, avec Lesueur, le *Triomphe de Trajan*.

Pertarite ou **Pertharit**, roi des Lombards, 661-668, était fils d'Aribert I^{er}. Il régnait à Milan, et son frère Godebert à Pavie. Le dernier ayant été assassiné par le duc de Bénévent, Grimoald, 662, Pertarite s'enfuit chez les Avars, puis chez les Francs. Rappelé à la mort de l'usurpateur, 671, il s'associa son fils Cunibert en 678. — Il a fourni à P. Corneille le sujet d'une tragédie.

Perth, v. d'Ecosse, ch.-l. du comté de son nom, à 60 kil. N. O. d'Edimbourg, sur le Tay; 25,000 hab. Eglise Saint-Jean très-ancienne; prison modèle. Châles, toiles peintes, gants; filatures, tanneries. Construction de navires; pêche du saumon. Ruines romaines et du moyen âge. Près de là est l'ancienne résidence royale de *Scone*.

Perth (Comté de), situé dans l'Ecosse centrale, entre ceux d'Angus au N. O., d'Aberdeen et d'Inverness au N., d'Argyle à l'O., de Dunbarton, de Stirling, de Clackmannan et de Kinross au S., et de Fife au S. E. 662,709 hect.; 140,000 hab. Agriculture avancée dans les Basses-Terres à l'E. Beaux sites à l'O. et au N. dans les Grampians. Il est arrosé par le Tay et la Die. Villes, *Perth*, ch.-l.; *Scone*, etc.

Perth, v. au S. O. de l'Australie, sur le Swan-river. Colonie anglaise; lieu de déportation; évêché depuis 1844.

Pertharit. V. PERTARITE.

Perthois, *Pertisus* ou *Pertinensis pagus*, l'une des trois divisions de la haute Champagne, comprenait *Vitry-le-François*, ch.-l., Perthes, ville ancienne ruinée par Attila; Saint-Dizier, et, de plus, Sainte-Menehould dans l'Argonne. Il est partagé aujourd'hui entre la Marne et la Haute-Marne.

Pertinax (PUBLIUS HELVIUS), empereur romain, 193, était fils d'un affranchi, marchand de bois. Il naquit en Ligurie, en 126. Grammairien, puis centurion, il arriva aux plus hauts grades de l'armée. Sous Marc Aurèle, il comprima la révolte d'Avidius Cassius. Il devint préfet de Rome sous Commode, à la mort duquel il fut proclamé empereur. Accueilli avec faveur par le sénat et le peuple, il annonça des réformes qui déplurent aux préteurs : il périt assassiné après un règne de 87 jours.

Pertre (Le), bourg du canton d'Argentré dans l'arr. de Vitry (Ille-et-Vilaine). Toiles, grains, beurre; 2,000 habitants.

Pertuis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 50 kil. S. E. d'Apt (Vaucluse), près de la Durance. Garance, vins, eaux-de-vie, vermicelle, tuiles; 4,859 hab.

Pertuis Breton. V. BRETON (PERTUIS).

Pertuis d'Antioche. V. ANTIOCHE (PERTUIS D').

Pertuisane, sorte de hallebarde en usage dans les armées du xvi^e et du xvii^e siècle. Elle consistait en une lame longue, pointue, tranchante des deux côtés, que l'on plaçait à l'extrémité d'un bois de lance.

Pérugin (Le). V. VANNUCCI (Pietro).

Peruwelz, v. du Hainaut (Belgique), à 22 kil. de Tournay. Industrie active : tanneries, mégisseries, filatures de laine, bas, bonneterie; 7,600 hab. Près de là est l'*Ermitage*, à la famille de Croy.

Peruzzi (BALTHASAR), peintre et architecte, né à Ancajano, près de Siene, en 1480, dut tout à lui-même. Soutenu à Rome, par l'un de ses compatriotes, le banquier A. Chigi, il s'appliqua à l'architecture, et, par l'emploi de la perspective aérienne dans la peinture monumentale, inventa l'architecture feinte que A. del Pozzo perfectionna depuis. Il éleva pour son protecteur le palais appelé *la Farnésine*, et le décora d'une fresque : *Persée tuant Méduse*. Il était architecte de Saint-Pierre quand le sac de Rome par les bandes du connétable de Bourbon l'obligea de revenir à Siene. Il y exécuta diverses fresques, entre autres celle de la *Sibylle annonçant à Auguste la venue de J. C.* De retour à Rome, il construisit plusieurs édifices, parmi lesquels est le *palais*

Massimi, le meilleur et le dernier de ses ouvrages. Il mourut en 1536.

Pervençhères, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 16 kil. S. O. de Mortagne (Orne); 900 hab., dont 185 agglomérés.

Perwez, comm. rurale du Brabant (Belgique). Coutellerie; commerce de bestiaux; 2,500 hab.

Pesaro, *Pisaurum*, v. d'Italie, ch.-l. de la prov. de Pesaro-et-Urbino, sur l'Adriatique, à l'embouchure de la Foglia, par 43°55' lat. N., et 10°52' long. E., à 140 kil. E. de Florence; 15,000 hab. Port assez commerçant. Faïences, poteries, cristaux, moulineries de soie. Patrie d'Innocent XI, du peintre Cantarini et de Rossini. Evêché.

Pesaro (Cap), cap de l'île de Chio, au S. O.

Pescaire. V. PESCAIRA et AVALOS.

Pescaira, en français PESCAIRE, *Aternum*, bourg fortifié d'Italie (anc. royaume de Naples), dans la prov. et à 14 kil. N. E. de Chieti, à l'embouchure de la Pescara; 3,000 hab.

Pescara ou *Aterno*, fl. d'Italie, se jette dans l'Adriatique, après 140 kil. de cours.

Pescennius Niger. V. NIGER.

Peschiera, *Piscaria*, *Ardelica*, place forte d'Italie, prov. et à 52 kil. N. O. de Mantoue, à l'endroit où le Mincio sort du lac de Garda; 3,000 hab. — Les Piémontais la prirent aux Autrichiens en 1848. C'était l'une des quatre forteresses du fameux quadrilatère.

Pescia, v. d'Italie, à 36 kil. N. E. de Florence. Evêché; belle cathédrale. Verreries, papeteries, pâtes d'Italie; 5,000 hab.

Pescina, v. d'Italie, dans l'Abruzze Ulérieure II^e, à 50 kil. S. O. d'Aquila. Evêché.

Peshawer. V. PEICHAWER.

Pesmes, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 22 kil. S. de Gray (Haute-Saône), sur l'Oignon; 1,785 hab.

Pesne, famille d'artistes de Paris, aux xvii^e et xviii^e siècles. *Jean*, né à Rouen, 1625-1700, fut un graveur estimé. — *Antoine*, né à Paris, 1683-1745 (?), fut peintre de Frédéric le Grand; il y a deux de ses portraits à Versailles, etc.

Pessac, ch.-l. de canton de l'arrond. et à 6 kil. S. O. de Bordeaux (Gironde). Vins de Graves estimés; 2,676 habitants.

Pessinonte, *Pessinus*, v. anc. de la petite Phrygie, puis de la Galatie, sur le Sangarius. Culte célèbre de Cybèle. Elle fut la capitale de la Galatie II^e.

Pestalozzi (JEAN-HENRI), instituteur suisse, né en 1746 à Zurich, s'adonna à l'étude des langues, de la théologie, puis du droit, avant de se livrer à l'agriculture. Retiré à Neuhof près de Berne, il recueillit 50 enfants abandonnés et fonda pour eux, en 1775, un institut pédagogique qu'il transféra à Stanz en 1798. Ruiné par la guerre, il s'établit simple maître d'école à Burgdorf, trouva des collaborateurs dévoués qui appliquèrent avec succès sa méthode : celle-ci avait pour base l'exercice graduel des facultés de l'enfant en suivant l'ordre indiqué par la nature. Il l'avait développée lui-même dans divers écrits : *Lienhardt et Gertrude*, 4 vol., 1781-87; *le Livre des mères*, 1805, ont été traduits en français. L'Institut, transporté à Munchsen-Buchsel, puis à Yverdun (Vaud), était tombé cependant, faute d'une administration vigoureuse, quand Pestalozzi mourut, 1827. Ses *Œuvres* forment 15 vol. in-8°, 1819-27.

Peste noire, nom donné à l'épidémie qui décima l'Asie et l'Europe vers 1348. On l'appelle aussi *peste de Florence*, à cause de la célèbre description tracée par Boccace.

Pestel (PAUL), colonel russe, 1794-1826, d'origine allemande, fit de bonne heure partie des sociétés secrètes qui voulaient régénérer la Russie. Il fut arrêté le 26 décembre 1825, se défendit avec courage, et fut pendu. Il avait réuni ses idées dans le *Code Russe*, qui n'a pas été publié, voulait l'émancipation des paysans, le partage des terres, l'installation des juifs de Russie en Asie Mineure, et une sorte de république slave fédérale.

Pesth, *Pestum* ou *Pestinum*, ou encore *Contra-Acin-cum* et *Transacincum*, capitale de la Hongrie, sur la rive gauche du Danube, en face de Bude, à laquelle elle est unie, depuis 1849, par un pont suspendu de 400 mètres de longueur. Elle est à 200 kil. N. E. de Vienne. Parmi ses édifices on cite l'hôtel des Invalides, ses casernes, la Bourse, etc. L'université de Bude y a été transférée en 1784. Tribunal suprême de la Hongrie. On y parle hongrois, latin, slave, roumain et allemand. L'importance de Pesth est moins industrielle que commerciale : il s'y tient quatre foires célèbres. Pop., 202,000 hab. Fondée

sur l'emplacement d'une forteresse romaine, cette ville a souffert des guerres de l'Autriche contre les Turcs, qui la perdirent en 1686. En 1848, on y transporta le siège de la diète, qui y commença contre l'empereur François-Joseph une guerre terminée l'année suivante. — Le comitat de *Pesth* se divise en *Pesth-Pilis*, au N., ch.-l. *Pesth*, et *Pesth-Solth*, au S., ch.-l. *Kecsmet*.

Pétalisme, de *πέταλον*, feuille, sorte d'ostracisme établi à Syracuse, 454 av. J. C. On écrivait sur une feuille d'olivier le nom du citoyen que l'on bannissait.

Pétase, chapeau à larges bords à l'usage des voyageurs chez les anciens. Un pétase ailé était la coiffure de Mercure, messenger des dieux.

Petau (PAUL), né à Orléans, 1568-1614, conseiller au parlement de Paris, a laissé : *Veterum numismatum gnorisma*; *Antiquariæ supellectilis portiuncula*, etc.

Petau (DENIS), en latin *Petavius*, savant jésuite, petit-neveu du précédent, né en 1583, à Orléans, professa dans diverses maisons de son ordre, et, en dernier lieu, à Paris, où il était, en même temps, bibliothécaire du collège de Clermont. Il mourut en 1652. — Chronologiste admiré de son temps, il a laissé : *Tabulæ chronologicae* ou *Doctrina temporum*, 1628, 2 vol. in-fol.; *Uranologia*, 3 vol. in-fol.; *Rationarium temporum*, 2 vol. in-12, abrégé historique, qui a été traduit en français; on l'a aussi continué jusqu'à nos jours, etc. Son meilleur ouvrage, *Theologica dogmata*, 5 vol. in-fol., est malheureusement inachevé. Il a enfin écrit des poésies grecques et latines, des discours, etc. La Propagande de Rome a donné une nouvelle édition de ses *Œuvres*, et l'abbé Thomas a publié de nouveau, en 1864, ses *Dogmata theologica*.

Petchenègues, qui s'appelaient eux-mêmes *Kangles*, peuplade turque, qui apparaît, au début du moyen âge, à l'E. de l'Oural, puis sur le Jaïk, et, vers 854, sur le Don, d'où elle a chassé les Khazares. Poussés à l'O. par les Uzes, les Petchenègues, en 888, refoulèrent les Hongrois dans les Karpathes, et établirent du Don à Orsova sur le Danube un empire qui comprenait la Russie méridionale et la Roumanie actuelle; ils furent vaincus par les Hongrois, 1070-1075, et ceux d'entre eux qui n'émigrèrent pas en Bulgarie, furent assujettis aux Cumans.

Pe-tehe-li. V. TCHE-LI.

Petchora, fleuve de Russie, naît dans le gouvernement de Perm, au nœud de l'Oural et des monts Chemo-konski, coule au N. O. à travers les gouvernements de Vologda et d'Arkhangel, et finit dans l'océan Glacial arctique par une large embouchure; 1,350 kil. de cours.

Peteghem, bourg de la Flandre orientale, à 18 kil. de Gand. Tissage et commerce de toiles; ancienne villa carlovingienne; 1,500 hab.

Peteghem, comm. rurale de la Flandre orientale, à 5 kil. d'Oudenarde; 2,200 hab.

Peterborough, *Petuaria*, v. d'Angleterre, dans le comté et à 60 kil. N. E. de Northampton, sur la Nen; 10,000 hab. Grand marché de produits agricoles. Evêché anglican. Belle cathédrale du xii^e siècle.

Peterborough (CHARLES MORDAUNT, comte de), général et homme politique anglais, 1658-1735, servit dans la marine, à Tanger, se déclara contre Jacques II et contribua au succès de Guillaume III. Il entra dans le ministère, 1689, et fut créé comte de Monmouth. Mais il était whig trop zélé, trop emporté surtout; il déplut, résigna ses fonctions dès 1690, attaqua les Tories du cabinet, souvent avec imprudence, et fut même mis à la Tour. Il devint comte de Peterborough après la mort de son oncle, 1697. La reine Anne l'appela dans son conseil privé, 1705, et le nomma général en chef des troupes envoyées en Espagne pour soutenir l'archiduc Charles contre Philippe V. Il s'empara de Valence, et, par un coup d'audace inouïe, du fort de Monjuich, ce qui amena la reddition de Barcelone. Presque toute la Catalogne tomba en son pouvoir, 1706. L'année suivante, il contribua plus que tout autre à faire échouer les Français, qui assiégeaient Barcelone, et à l'entrée de lord Galway à Madrid. Il se brouilla avec l'archiduc Charles, et quitta l'Espagne. En Angleterre, on reconnut solennellement ses brillants services. Il fut l'ennemi de Marlborough, se déclara pour les Tories, reçut de nombreuses missions, fut ambassadeur à Naples et gouverneur de Minorque. Sous George I^{er}, il fut commandant des forces navales de l'Angleterre. Macaulay a dit de lui qu'il fut le plus extraordinaire caractère de son époque; d'une bravoure toute française, d'une activité d'esprit incroyable, généreux, spirituel, il était léger, impatient du repos, irritable à l'excès et courant toujours le monde. Il aimait et protégeait les lettres; il écrivit même quelques bagatelles.

Peterhead, port d'Ecosse, dans le comté et à 44 kil. N. E. d'Aberdeen, sur la mer du Nord. Armements pour la pêche de la baleine et des veaux marins; 6,000 hab.

Peterhof, village de Russie, sur le golfe de Finlande, à 28 kil. S. O. de Saint-Petersbourg. Palais du tzar. Manufacture impériale de mosaïque; fabriques d'objets en porphyre et en jaspe.

Peters (BONAVENTURE), peintre flamand, né à Anvers, 1614-1652, fut un excellent peintre de marines; il a surtout représenté les orages, les vaisseaux brisés. On cite encore son *Esplanade du château d'Anvers*.

Peters (JEAN), peintre flamand, frère du précédent, né à Anvers, 1625-1677, élève de Bonaventure, l'imita dans ses œuvres. Ses tableaux sont très-recherchés; on loue chez lui l'intelligence de la couleur et la transparence aérienne de ses paysages. On cite à Anvers: *l'Escaut pris de glace devant Anvers*.

Petersbourg (Saint-), *Petropolis* en latin moderne, capit. de l'empire russe, sur la Néva, par 59°56'31" lat. N., et 27°57'58" long. E., à 2,968 kil. N. E. de Paris. Pop., 670,000 hab. Résidence du tzar et des principales autorités, cette ville possède une université fondée en 1819, des écoles de tout genre, des académies, des musées, un observatoire, un jardin botanique, des bibliothèques, etc. Il y a un métropolitain russe, un consistoire luthérien. La ville forme auj. un gouvern. particulier.

La circonférence de Saint-Petersbourg est de 35 kil. et sa superficie totale de 75 kil. carrés, mais il y a beaucoup de jardins, de prairies, de terrains incultes, etc. Située à l'endroit où la Néva se jette dans le golfe de Finlande, la ville est divisée en trois parties par le fleuve qui se partage lui-même en quatre branches: sur la rive droite est le quartier de Viborg, au centre sont des îles, et sur la rive gauche la portion la plus considérable de la ville. La rive droite ne possède guère que des chantiers et le grand hôpital militaire dû à Pierre I^{er}. Dans les îles on remarque celles qui portent les noms de *Saint-Petersbourg* et de *Basile*. La première renferme la maison en bois de Pierre le Grand, et a, dans son voisinage, au S. O., la *Forteresse* bâtie par Pierre I^{er} dans un îlot, 1703, et revêtue de granit par Catherine II, 1764. On y trouve la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, lieu de sépulture des tzars, et l'hôtel des monnaies. La seconde possède la Bourse et est habitée surtout par des négociants. Sur la rive gauche que sillonnent plusieurs canaux dérivés de la Néva, est le quartier de l'Amirauté, le plus beau de la ville: là résident la cour, la noblesse, et le corps diplomatique. Outre les palais impériaux et les édifices consacrés aux principaux services publics, il y a les églises d'Isaac et de Notre-Dame de Kasan, la place que décore la statue de Pierre le Grand, œuvre de Falconet, le champ de Mars, etc.

La Néva, qui a 4 à 500 mètres de largeur, coule entre d'admirables quais de granit. Les communications sont établies entre les divers quartiers par plus de 140 ponts jetés sur les canaux ou sur le fleuve lui-même. Sur le fleuve il n'y a, il est vrai, que des ponts de bateaux et seulement un pont de granit de construction récente. Les rues, au nombre de 450, sont larges, tirées au cordeau et très-longues: telles sont les trois rues qui partent en éventail de la place de l'Amirauté et dont la plus célèbre est la *Perspective Nevski*, longue de plus de 4 kil. Il y a environ 8,500 maisons, dont plus de 5,000 sont bâties en bois.

Saint-Petersbourg est une des villes les plus industrielles de Russie. Les ouvriers sont habiles en orfèvrerie, bijouterie et carrosserie, mais en s'aidant de modèles étrangers. Grâce au golfe de Finlande, on y fait à peu près la moitié du commerce extérieur de l'empire: en 1857, la valeur des produits échangés s'élevait à plus de 605 millions de francs. — Les communications avec l'intérieur sont facilitées par des canaux et par le chemin de fer qui relie, en droite ligne, Saint-Petersbourg à Moscou.

Le climat de Saint-Petersbourg est rigoureux en hiver. La Néva gèle de novembre à avril; en automne, elle est sujette à des crues subites dues aux vents d'O., qui refoulent les eaux du lac de Finlande et causent parfois de terribles inondations. L'été dure trois mois, la chaleur est alors accablante.

Histoire. — Saint-Petersbourg est une ville toute moderne et fut fondée, en 1703, par Pierre le Grand, qui eut à combler les marais de la Néva avant de trouver un emplacement solide. C'était au même endroit qu'Ivan III avait bâti, en 1492, la forteresse d'Ivangorod. En 1712, Pierre y transféra le sénat de Moscou. Catherine II et ses successeurs ont achevé d'en faire l'une des plus vastes cités de l'Europe.

Petersbourg (Gouvernement de Saint-), situé au N. O. de la Russie entre la Finlande et le lac Ladoga au N., et les gouvernements d'Olonetz au N. E., de Novogorod à l'E., de Pskov au S., de Livonie, d'Esthonie et le golfe de Finlande à l'O. Sol plat, marécageux. Ch.-l., *Saint-Petersbourg*. — Sup., 44,195 kil. carrés; pop., 1,174,000 hab. Il correspond à l'anc. Ingrie.

Petersburg, v. des Etats-Unis (Virginie), à 35 kil. S. de Richmond, sur l'Appomatox, et à la rencontre de plusieurs chemins de fer; 15,000 hab. Grands marchés de tabacs. Les Nordistes s'en emparèrent en 1865.

Peterswaldau, v. de Prusse (Silésie), à 8 kil. S. O. de Reichenbach; moulins à farines; toiles, cotons; 6,000 hab.

Peterswalde, v. d'Autriche (Bohême), à 28 kil. N. O. de Leitmeritz; 4,000 hab.

Peterwardein, *Petrovaradinum* (en hongrois *Petervar*, *Acimincum* des Romains), v. de l'empire d'Autriche (Confins-Militaires), sur la rive droite du Danube, à 240 kil. S. E. de Pesth; 6,000 hab., et, de plus, 10,000 hommes de garnison. L'une des places les plus fortes de l'Europe, elle est le siège du commandement de la Slavonie militaire et le ch.-l. d'un district régimentaire, auquel appartiennent Carlowitz, Semlin et Salankemen. Victoire du prince Eugène sur les Turcs, en 1716.

Pétiet (CLAUDE), homme d'Etat, né à Châtillon-sur-Seine, 1749-1806, fut député au conseil des Anciens, 1795, et ministre de la guerre, 1796-1797: grâce à lui, Bonaparte et Moreau purent commencer les célèbres campagnes de 1796. Sous le Consulat, il devint conseiller d'Etat et administrateur, pendant deux ans, de la République cisalpine. — Son fils, le général baron *Auguste-Louis Pétiet*, né à Rennes, 1784-1858, a écrit: *Souvenirs militaires de l'histoire contemporaine*, in-8°; *Pensées*, in-12, et de nombreux articles dans les journaux militaires.

Pétigny (FRANÇOIS-JULES DE), historien, né à Paris, 1801-1858, élève de l'Ecole des chartes, a donné: *Etudes sur l'histoire, les lois, etc., de l'époque mérovingienne*, 2 vol. in-8°, travail remarquable qui eut le prix Gobert en 1845. On lui doit encore: *Essai sur la population de Loir-et-Cher au XIX^e siècle*, 1834, et *Histoire archéologique du Vendômois*, 1845, in-4°.

Pétilie, *Petilia*, anc. v. d'Italie (Bruttium), à l'E., sur la mer Ionienne, fut fondée par Philoctète. Auj. *Strongoli*.

Petilius Cerealis. V. CEREALIS.

Pétion de Villeneuve (JÉRÔME), né à Chartres, en 1755, était avocat dans sa ville natale, quand il fut élu député du tiers-état aux états généraux de 1789. Il y fut l'un des rares représentants de la faction républicaine. Envoyé (juin 1791) à Varennes pour ramener Louis XVI fugitif, il se montra dur et grossier à l'égard de la famille royale. Elu ensuite maire de Paris, il seconda par son inertie l'insurrection du 20 juin 1792, ce qui le fit suspendre de ses fonctions par le directoire du département, et rétablir par l'Assemblée législative sous la pression populaire. Impuissant à empêcher la journée du 10 août et à prévenir les massacres de septembre, le *vertueux* Pétion fut le premier président de la Convention, où il siégea parmi les Girondins. Il fit décréter que Louis XVI serait mis en jugement et vota pour la peine de mort avec sursis. Arrêté le 2 juin 1793, il put s'enfuir à Caen, et, après la déroute de Vernon, à Saint-Emilion (Gironde). Il avait quitté sa retraite avec Buzot, quand on retrouva leurs corps à moitié dévorés par les loups (juin 1794). Ses *Oeuvres* ont été publiées en 1793, 4 vol. in-8°. M. Dauban a fait connaître, en 1866, les *Mémoires inédits* de Pétion, réunis à ceux de Buzot et de Barbaroux, avec une bonne introduction.

Pétion (ALEXANDRE Sabès, dit), général mulâtre, né à Port-au-Prince, en 1770, conquiert ses grades à Haïti, pendant la lutte de la France contre les Anglais. Partisan de Rigaud, il vint à Paris, 1801, après la défaite de son chef, par Toussaint-Louverture, puis fit partie de l'expédition du général Leclerc à Saint-Domingue, 1802. S'apercevant que les Français voulaient rétablir l'ancien régime, il se souleva contre eux, et prit une grande part à leur expulsion, 1805. Après la chute de Dessalines, il fut nommé président de la république d'Haïti, 1807, sur le refus de Christophe, qui commença dans le nord la guerre civile. Adversaire de ce dernier jusqu'à la fin, Pétion mourut en 1818. Il avait gouverné avec fermeté, intelligence et modération; il donna de bonnes lois à

sa patrie, aida Bolivar, et prépara la reconnaissance de l'indépendance d'Haïti par la France.

Pétis (FRANÇOIS), orientaliste, né à Paris, 1622-1695, a écrit : *Histoire du grand Genghiz-Khan*, 1710, in-12.

Pétis de la Croix (FRANÇOIS), orientaliste, fils du précédent, né à Paris, 1653-1713. Il passa dix ans en Orient, 1670-1680, et fut envoyé, après 1682, comme interprète, dans les expéditions contre les Barbaresques. Il a écrit : *Voyage en Syrie et en Perse; Histoire de Timour-Lenc*, 4 vol. in-12; les *Mille et un Jours*, contes persans, 5 vol. in-12; et a traduit en persan l'*Histoire de Louis XIV par les médailles*, etc.

Pétis de la Croix (ALEXANDRE-LOUIS-MARIE), orientaliste, né à Paris, 1698-1751, fils du précédent. Il fut, comme son père, professeur d'arabe au Collège de France et secrétaire-interprète du roi. On a de lui : *Canon du sultan Suleïman II*, in-12, etc.

Petit (JEAN), docteur en théologie, né dans le pays de Caux, vers 1560, fut, sous Charles VI, cordelier et avocat au parlement de Paris. Il s'attacha au duc de Bourgogne, Jean sans Peur, 1405, et prononça, devant l'assemblée des princes et seigneurs, réunis à l'hôtel de Saint-Paul, une apologie du tyranicide, 8 mars 1408, pour excuser son maître, coupable d'avoir fait assassiner le duc d'Orléans, frère du roi. Il se distingua dans les querelles nées du schisme d'Occident, 1405-07, obtint qu'on donnât des confesseurs aux condamnés à mort, et mourut à Hesdin, 1411 ou 1413. Les doctrines de J. Petit, réfutées par maître Sèrissi, en 1408, dénoncées par J. Gerson, furent condamnées par le concile de Constance, 1415, par le Parlement, et par l'Université, 1416. Son *Discours* se trouve dans Monstrelet.

Petit (SAMUEL), savant protestant, né à Nîmes, 1594-1643, où il fut pasteur et principal du collège. On cite de lui : *Eclogæ chronologicæ; Leges atticæ*, etc.

Petit (PIERRE), intendant des fortifications de France, et géographe du roi, né à Montluçon, 1598-1677, renouvela avec Pascal les expériences de Torricelli sur le vide. On a de lui : *Observations touchant le vuide*, 1647, etc.

Petit (LOUIS), poète, mort à Rouen, 1614-1695, était receveur général des domaines. Ami de Corneille et habitué de l'hôtel de Rambouillet, il a laissé : *Discours satiriques*, 1686, in-12; *Dialogues satiriques*, etc.

Petit (PIERRE), médecin et poète latin, né à Paris, 1617-87, fut compris dans la pléiade de Louis XIV, mais il fut l'un des astres les moins éclatants. On cite de lui : *Cynogamia; Thea Sinensis*, etc.

Petit (JEAN-LOUIS), chirurgien, né à Paris en 1674, était élève de Maréchal. Chirurgien militaire à 22 ans, il s'établit, en 1750, à Paris, et se distingua comme professeur et comme praticien. Nul avant Desault n'a exercé autant d'influence. Il mourut en 1750. Outre divers procédés opératoires, on lui doit : *Traité des maladies des os; Traité des maladies chirurgicales*, 5 vol. in-8°, ouvrage posthume qui est encore consulté avec fruit.

Petit (ANTOINE), chirurgien, né à Orléans en 1718, fut reçu docteur à Paris, 1746. Membre de l'Académie des sciences, pourvu de la chaire d'anatomie au Jardin du Roi, il forma toute une génération de médecins, 1760-1777. Il mourut dans la retraite à Olivet, 1794. Il a édité : *Anatomie chirurgicale de Palfyn*, 2 vol. in-12.

Petit (JEAN-MARTIN), général, né à Paris en 1772. Volontaire en 1792, il devint colonel en 1808, et général de brigade dans la garde impériale en 1813. Lors de la première abdication de Napoléon I^{er}, il reçut le baiser d'adieu de l'empereur dans la cour du château de Fontainebleau. Nommé lieutenant général pendant les Cent jours, il fut confirmé dans ce grade, en 1831, par Louis-Philippe, qui le nomma pair de France, 1838, et lui donna le commandement en second des Invalides, 1840. Créé sénateur en 1852, il mourut en 1856.

Petit (ALEXIS-THÉRÈSE), physicien, né à Vesoul, 1791-1820, entra le premier à l'École polytechnique, 1807, en sortit hors ligne, 1809, pour y enseigner aussitôt. Il a fait avec Arago et Dulong des recherches sur la chaleur.

Petit (JEAN-FRANÇOIS LE), né dans le Hainaut (Belgique), en 1546, mort après 1598, a écrit la *Chronique des Provinces-Unies*, 2 vol. in-fol., 1601, deux fois réimprimée en France; la *République de Hollande*, ou *Description des Provinces-Unies*, en flamand, un vol. in-4°, 1615.

Petit-Rechain, comm. rurale de la province de Liège (Belgique), à 5 kil. de Verviers. Draps, teintureries; 2,000 hab.

Petit-Bourg, hameau de l'arrond. et à 5 kil. N. O. de Corbeil (Seine-et-Oise). Château de Lauzun, possédé par les tantes de Louis XVI. Colonie agricole.

Petit-Quevilly (Le), bourg du canton de Grand-Couronne, dans l'arrond. de Rouen (Seine-Inférieure). Filatures de lin, de coton, produits chimiques, savon; 4,667 hab.

Petit-Radel, nom de trois frères, nés à Paris, et célèbres à divers titres : LOUIS-FRANÇOIS, 1740-1818, architecte, voyagea en Italie et ouvrit une école d'où sortirent beaucoup de bons élèves. — PHILIPPE, 1749-1815, chirurgien militaire, fut nommé professeur de clinique chirurgicale à Paris, 1798. — LOUIS-CHARLES-FRANÇOIS, 1756-1836, archéologue, était vicaire général et chanoine de Conserans, 1788. N'ayant pas adhéré à la constitution civile du clergé, il se rendit à Rome, 1791. Il s'y occupa de botanique et fit la découverte des murs pélasgiques et cyclopéens qui constituent les assises inférieures dans les enceintes de plusieurs anciennes villes ruinées. A son retour en France, il communiqua ses recherches à l'Institut, 1800, et s'attacha dès lors à établir la contemporanéité de ces monuments et des populations primitives de la Grèce et de l'Italie auxquelles il les attribuait. Nommé administrateur de la bibliothèque Mazarine, 1819, il y créa la collection appelée *Musée pélasgique*. — On a de lui : *Recherches sur les bibliothèques anciennes et modernes jusqu'à la fondation de la bibliothèque Mazarine; Examen analytique et tableau des synchronismes des temps héroïques de la Grèce; Recherches sur les monuments cyclopéens*, etc.

Petite-Pierre (La), en allemand *Lützelstein*, ch.-l. de canton de l'arrond., et à 20 kil. N. O. de Saverne (B.-Alsace), près de l'une des sources de la Moder. Forteresse qui défend l'entrée des Vosges; 1,107 hab.

Petites-Maisons. Cette expression qui, au xvii^e s., signifiait *hôpital des fous*, tirait son origine de petites maisons composant un hôpital de la rue de Sèvres, à Paris. On y logeait les vieillards indigents et les aliénés.

Petites-Sœurs des pauvres, congrégation hospitalière fondée à Saint-Servan, en Bretagne, 1840, par Jeanne Jugan, ancienne servante, Fanchon Aubert, et l'abbé Le Pailleur. Approuvée par Pie IX, 1854, elle se compose de sœurs, soumises à la règle de saint Augustin, et nourrissant du produit de leurs quêtes les vieillards qu'elles ont recueillis. La maison mère est près de Bécherel (Ille-et-Vilaine).

Pétition des droits, requête présentée au roi par le 3^e parlement tenu sous Charles I^{er}, 1628, et réprochant : 1^o tout emprunt ou don forcé, au profit de la couronne; 2^o l'exagération des logements militaires; 3^o les arrestations arbitraires; 4^o la loi martiale et les jugements illégaux. Charles fut forcé de l'adopter; c'est l'une des bases de la constitution anglaise.

Petitot (JEAN), peintre en émail, né à Genève en 1607, vécut en Angleterre jusqu'au supplice de Charles I^{er}, son protecteur, 1649. Accueilli, à Paris, par Louis XIV, il fut logé au Louvre. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, 1685, il dut signer une abjuration pour sortir du For-l'Évêque, où on l'avait enfermé. Libre, il se retira à Vevey, où il mourut en 1691. La délicatesse du travail, l'harmonie de la couleur, distinguent les œuvres de Petitot.

Petitot (CLAUDE-BERNARD), administrateur, né à Dijon, 1772-1825. Chef de bureau de l'instruction publique de la Seine, il rétablit l'enseignement du grec et le concours général, 1800-1804. Créé inspecteur général des études par Fontanes, 1809, il occupa jusqu'à sa mort des fonctions élevées dans l'instruction publique. — Outre des tragédies et des traductions de Cervantes et d'Alfieri, il a publié : *Répertoire du Théâtre-Français*, 1807-1819, 55 vol. in-8°; *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, 96 vol. in-8°, avec de savantes notices (terminée par Monmerqué), etc.

Petitot, nom de deux statuaires français : PIERRE, né à Langres, 1751-1840, a exécuté pour Saint-Denis une statue de *Marie-Antoinette*. — Son fils, LOUIS-MESIDOR-LEBON, né à Paris, 1794-1862, est l'auteur de nombreux bustes, des statues de Louis XIV à Caen et à Versailles, etc. Son œuvre capitale est le *Tombeau du roi Louis Bonaparte*, à Saint-Leu.

Petits-maitres, nom donné, en 1649, pendant la Fronde, aux jeunes seigneurs qui entouraient le prince de Condé, et, à son exemple, prétendaient dominer Anne d'Autriche, Mazarin et la cour. C'est l'origine d'une

expression toute française appliquée depuis aux jeunes gens que signale leur vanité ou une recherche excessive de la parure.

Petits-Pères. V. AUGUSTINS.

Petiver (JAMES), botaniste anglais, mort en 1718, forma une collection d'histoire naturelle déposée aujourd'hui au British Museum. Un genre de la famille des arrosches porte son nom. On a réuni la plupart de ses *Oeuvres* en 2 vol. in-fol., 1764-1773.

Petőfy (ALEXANDRE), poète hongrois, né à Felegyhacz en 1823, fut soldat, comédien ambulante, puis journaliste. Aide de camp de Bem en 1849, il fut tué dans un combat en Transylvanie, 1849. Ses *Poésies*, pleines de feu et de naturel, ont été traduites en allemand.

Petra, anc. v. d'Arabie, au N. O., à 100 kil. S. de la mer Morte, a donné son nom à l'Arabie Pétrée. Elle a été la capitale de l'Idumée, et, au IV^e s. ap. J. C., de la Palestine III^e. Ses ruines s'appellent *Krak* ou *Karak*.

Petra Oxiana ou **Sogdiana**, *Roche-Oxienne* ou *Sogdienne*, forteresse de Sogdiane, près de l'Oxus, prise par Alexandre le Grand, 327 av. J. C.

Pétrarque (FRANÇOIS), poète italien, né à Arezzo en 1304, était fils d'un banni florentin qui l'emmena dans le Comtat Venaissin en 1313. Il venait d'achever ses études de droit à Bologne, quand il conçut pour une dame d'Avignon, Laure de Noves, une passion dont ne purent, pendant 21 ans, le distraire ni des voyages à Paris, en Flandre et à Rome, ni les études classiques qu'il poursuivait dans sa retraite de Vacluse. Il avait commencé, en l'honneur de Scipion l'Africain, un poème latin intitulé *Africa*, qui lui fit offrir par le sénat romain la couronne poétique; il la reçut solennellement au Capitole, le jour de Pâques, 8 avril 1341. S'il échoua dans ses efforts pour ramener le Saint-Siège à Rome, 1342, il encouragea du moins Rienzi, qui lui paraissait devoir reconstituer la grandeur italienne. La chute de Rienzi, 1347, et la mort de Laure, 1348, causèrent au poète une vive douleur, au moment même où il entra en pleine possession de sa gloire. Les États italiens le consultaient, le prenaient pour juge dans leurs affaires, 1350. Florence le rétablissait dans ses biens et dans ses droits de citoyen, 1351. Les Visconti l'arrachaient définitivement à sa retraite de Vacluse, 1353, et l'envoyaient en mission à Venise, 1354, à Prague, 1356, et à Paris, 1360. Chassé du Milanais par la guerre, 1362, il reçut des Vénitiens un palais pour loger sa personne et ses livres. Il se retira enfin à Arquà, près de Padoue, et mourut en 1374. — Homme politique, mêlé aux affaires importantes de son temps, Pétrarque a été encore le glorieux précurseur de la Renaissance: partout il recueillait ou copiait des manuscrits. En revanche, la postérité prise moins ses œuvres latines, si goûtées pourtant de ses contemporains, que ses poésies en langue vulgaire: ses canzoni et ses sonnets, surtout ceux qu'il composa après la mort de Laure, brillent par l'éclat et la variété des images, la vivacité des sentiments et l'élégance du langage. L'édition la plus complète des *Oeuvres* de Pétrarque est celle de Bâle, 1581, 2 vol. in-fol.; on cite l'édition des *Rimes* par Leopardi (Milan, 1826, in-16). Les traducteurs français les plus récents sont F. de Gramont, 1841, et A. de Montesquiou, 1842.

Pétrée (ARABIE). V. ARABIE.

Petereius (MARCUS), général romain. Lieutenant du consul Antoine, 62 av. J. C., il décida la défaite de Catilina, à Pistoia. Lieutenant de Pompée en Espagne, il fut battu par César, qui le renvoya sans condition. Après la déroute de Pharsale, 48, il continua la lutte en Afrique. Vaincu encore à Thapsus, 46, il se tua avec le roi Juba, aux environs de Zama.

Petretto-c-Bicchisano, ch.-l. de canton de l'arr. et à 30 kil. N. de Sartène (Corse); 929 hab.

Petri (OLAÛS-PHASE), théologien suédois, fils d'un forgeron, né à Örebro, 1497-1552, embrassa, à Wittemberg, les idées de Luther. A son retour en Suède, 1519, il attaqua le catholicisme, devint chancelier de Gustave Vasa et pasteur de Stockholm. On a de lui des *Cantiques* qui se chantent encore, et des *Mémoires* manuscrits, analysés par Keralio, dans ses *Notices et extraits*.

Petri (LAURENT), frère du précédent, né à Örebro, 1499-1573, fut, en 1531, le premier archevêque protestant d'Upsal. Il a publié la traduction suédoise de la Bible, dite *Bible de Gustave*, 1541.

Pétrinal ou **Poitrinal**, arme d'infanterie des XVI^e et XVII^e s., tenant le milieu entre le pistolet et l'ar-

quebuse. Pour faire feu, on l'appuyait sur la poitrine, d'où son nom.

Petro-Bey. V. MAVROMICHALIS.

Petrocorii, peuplade de la Gaule celtique (Aquitaine 2^e), entre les Santones au N. O., les Lemovices au N. E., les Cadurques au S. E., les Nitiobriges au S. O., et les Bituriges Vivisci à l'O. — Ch.-l., *Vesunna*. Ensuite appelé Périgord, leur pays correspond au dép. de la Dordogne.

Pétrone (C. ou T. PETRONIUS ARBITER), écrivain latin, peut-être né aux environs de Marseille, favori de Néron, fut proconsul en Bithynie, puis consul. Victime de la jalousie de Tigellinus, il se fit ouvrir les veines, 66 ap. J. C. On lui attribue le *Satyricon*, roman en prose mêlé de vers, dans lequel il a dépeint la société corrompue de son temps. On n'a que des fragments de cet ouvrage, qui aurait compris au moins 16 livres. On cite la traduction française de Héguin de Guerle, dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke.

Pétrone Maxime. V. MAXIME.

Pétrone (Saint), évêque de Bologne au V^e s. Fête, le 4 oct.

Pétronille ou **Périne** (Sainte), vierge, subit le martyre à Rome. On a prétendu qu'elle était la fille de saint Pierre. Fête, le 31 mai.

Petropaulosk. V. AVATCHA.

Petrovsk, v. du gouvernement et à 100 kil. N. E. de Saratov (Russie); 7,000 hab.

Petrozavodsk, v. de Russie, ch.-l. du gouvernement d'Olonetz, sur la rive O. du lac Onéga; 5,000 hab. — Forges, fonderie de canons; poudre de guerre.

Petschora. V. PETCHORA.

Pettau, v. de l'empire d'Autriche (Styrie), sur la Drave, à 35 kil. S. E. de Marbourg; 2,500 hab. — Vicomte d'Ottokar, margrave de Styrie, sur les Hongrois, en 1042.

Petty (WILLIAM), économiste anglais, 1623-1687, né à Rumsey (Hampshire), fut médecin de l'armée d'Irlande, et député au parlement de Londres. On cite de lui: *Traité des impôts*, 1662, in-4^e; *Arithmétique politique*, 1699, in-8^e; *Anatomie politique de l'Irlande*, 1692, in-8^e, etc., ouvrages précieux pour la statistique.

Peucé, la plus septentrionale des îles du delta du Danube, habitée par les *Peucini* dans l'antiquité.

Peucer (GASPAR), médecin et mathématicien, 1525-1602, né à Bautzen, succéda à son beau-père, Mélancthon, dans le rectorat de l'université de Wittemberg, 1560. Soupçonné de *Crypto-calvinisme* par l'électeur de Saxe, Auguste, il subit une captivité de 12 ans, 1574-1586. On cite de lui: *Commentarius de præcipuis divinationum generibus*, in-4^e, traduit en français par Sim. Goulart, etc.

Peucestas, un des généraux d'Alexandre le Grand, sauva ce roi à l'attaque de la ville des Oxydraques. Investi du gouvernement de la Perse propre en 323 av. J. C., il trahit Eumène pour Antigone, et fut pourtant privé de sa province.

Peucétie, *Peucetia*, petite contrée de l'Italie ancienne, au S. E., entre les Dauniens au N. O., les Lucaniens au S. O., les Messapiens au S. E., et l'Adriatique à l'E. Plus tard, elle fut comprise dans l'Apulie. *Peucetius*, fils de Lycaon, l'avait colonisée.

Peuchet (JACQUES), littérateur, né à Paris, 1758-1830, fut employé, à diverses reprises, dans l'administration de la police. On cite surtout de lui: *Mémoires tirés des archives de la police de Paris*, 6 vol. in-8^e; *Dictionnaire de police et de municipalité*; *Dictionnaire universel de la géographie commerciale*, 5 vol. in-4^e; *Bibliothèque commerciale*, 10 vol. in-8^e; *Statistique de la France*, etc.

Peuls ou **Pouls**, peuple du Soudan et de la Sénégambie, de race berbère mêlée à des éléments arabes et nègres. Il porte aussi les noms de Fellatahs, Foulahs, Fellani, Foulbé. Dans le Sénégal, il est, en partie, assujéti à la France.

Peulvans. V. MEN-HIRS.

Peur (La), divinité allégorique des anciens.

Peurbach (GEORGES DE), astronome, né à Peurbach, près de Lintz, 1423-1461, a rectifié, avec Regiomontanus, son élève, la traduction latine de Ptolémée. Il a aussi donné: *Theoria planetarum*, in-4^e.

Peutinger (CONRAD), humaniste allemand, né à Augsbourg, en 1465, étudia en Italie et devint, en 1493, secrétaire de sa ville natale qu'il représenta dans plusieurs diètes. Après avoir été en crédit auprès de Maximilien I^{er} et de Charles-Quint, il mourut en 1547.

Il donna de l'impulsion aux recherches archéologiques en Allemagne, et sauva beaucoup de manuscrits. Il a écrit : *Romanæ vetustatis fragmenta in Augusta Vindelicorum reperta*; *Sermones convivales de mirandis Germaniæ antiquitatibus*, etc. On a, sous le nom de Peutinger, une *Table* des voies militaires de l'empire romain qui fut exécutée, à Constantinople, sous l'un des Théodose; découvert à Spire, en 1500, et légué à Peutinger par Conrad Celtès, l'original de cette carte a été donné par le prince Eugène à la bibliothèque de Vienne, en 1714. On l'a plusieurs fois réimprimée, depuis 1591, notamment à Paris, par les soins de Fortia d'Urban, en 1845.

Pevelle ou **Puelle**, *Pabulensis pagus*, petit pays de l'anc. Flandre, au S. de Lille, où était *Mons-en-Puelle*.

Pevensey, village d'Angleterre (Sussex), à 25 kil. S. O. d'Hastings, où débarqua Guillaume le Conquérant, le 28 sept. 1066.

Peyrard (FRANÇOIS), mathématicien, né à Vial (Haute-Loire), 1760-1822, fut professeur au lycée Bonaparte. Outre des ouvrages d'enseignement, il a donné deux excellentes traductions des *Œuvres d'Archimède*, in-4° et in-8°, et d'*Euclide*, 5 vol. in-4°, etc.

Peyrat-le-Château, bourg du canton d'Eymoutiers, dans l'arr. de Limoges (Haute-Vienne). Grains, vins, bétail; 2,786 hab., dont 824 agglomérés.

Peyre, nom de trois architectes français : MARIE-JOSEPH, né à Paris, 1750-1785, construisit, à Paris, la salle de l'Odéon avec Wailly, et a publié : *Œuvres d'architecture*, in-fol., recueil de projets et aussi de dessins d'après l'antique. — ANTOINE-FRANÇOIS, frère du précédent, né à Paris, 1750-1825, eut le grand prix en 1765, et se forma à Rome. Sous la Terreur, il fut emprisonné à cause de son zèle à sauver de la destruction les objets d'art du château de Fontainebleau. En 1779, il avait achevé à Coblenz le palais de l'électeur de Trèves. Il a exercé une certaine influence par ses écrits et par une école d'où sortirent Percier et Fontaine. — ANTOINE-MARIE, né à Paris, 1770-1843, était fils de Marie-Joseph. Il servit, sous la Révolution, dans la garde nationale et et même dans l'armée. Il a travaillé aux marchés Saint-Martin et des Blancs-Manteaux, au Palais de justice de Paris, à l'École vétérinaire d'Alfort, etc.

Peyrehorade, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. S. de Dax (Landes), sur le Gave de Pau. Pierres de taille, bois; 2,567 hab.

Peyreleau, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Milhau (Aveyron); 556 hab.

Peyriac-Minervo, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Carcassonne (Aude); 1,294 hab.

Peyrilhe (BERNARD), médecin, né à Pompignan (Tarn-et-Garonne), 1757-1804, s'occupa beaucoup de botanique et de matière médicale. Il fut nommé professeur à la Faculté de Paris, en 1794. — Il a donné *Histoire de la chirurgie*, avec Dujardin, 2 vol. in-8°; une étude du *Cancer*, in-12; *Tableau de l'histoire naturelle des médicaments*, in-8°, etc.

Peyrins, bourg du canton de Romans, dans l'arr. de Valence (Drôme); 3,012 hab.

Peyrolles, ch.-l. de canton de l'arr. et à 20 kil. N. E. d'Aix (Bouches-du-Rhône), sur la Durance. Jadis bourg fortifié; 1,260 hab.

Peyron (JEAN-FRANÇOIS-PIERRE), peintre et graveur, né à Aix, en Provence, 1744-1814. Il eut le grand prix en 1775, se forma à Rome, et, à son retour, contribua, grâce à son goût pour l'antique, à la réforme de l'école française achevée depuis par David. On cite de lui : *la Mort de Socrate*, 1789, etc. Membre de l'Académie de peinture, 1785, directeur des Gobelins, 1785, il perdit ses emplois à la Révolution.

Peyronnet (CHARLES-IGNACE, comte DE), homme politique, né, en 1778, à Bordeaux, vit son père mourir sur l'échafaud, et fut d'abord avocat. Signalé à la duchesse d'Angoulême, pendant les Cent jours, il entra dans la magistrature, 1815, et à la Chambre des députés, 1820. Ministre de la justice, 1821, il fit adopter la loi qui enlevait la presse à la juridiction du jury, 1822, et la loi du sacrilège, 1826. Il présenta, en 1827, la loi dite ironiquement de *Justice et d'Amour*; cette nouvelle loi contre la presse fut retirée, grâce à l'opposition des pairs. Sorti des affaires en 1827, Peyronnet y rentra, en 1850, pour signer les ordonnances de Juillet, comme ministre de l'intérieur. Après la Révolution, il fut arrêté et condamné par la Cour des pairs à la détention perpétuelle. Remis en liberté, 1856, il mourut en 1854. — On a de lui : *les Pensées d'un prisonnier*, 2 vol. in-8°; *Histoire des Francs*, 4 vol. in-8°, 1846, etc.

Peyruis, ch.-l. de canton de l'arr. et à 22 kil. N. E. de Forcalquier (Basses-Alpes), sur la Durance; 775 hab.

Peyssonel (CHARLES DE), archéologue, né à Marseille, 1700, fut secrétaire de l'ambassadeur de France à Constantinople, 1755, et consul, 1747, à Smyrne, où il mourut, 1757. Il a laissé la *Relation de ses voyages au Levant*, et des *Mémoires* insérés dans la collection de l'Académie des inscriptions. — Son fils Charles, né à Marseille, 1727-1790, fut consul à Smyrne, en Crimée, et à la Canée, 1757 à 1785. On a de lui : *Traité sur le commerce de la mer Noire*, 1787, in-8°; *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, in-4°; *Situation politique de la France*, 1789, in-8°, etc.

Pez (BERNARD), bibliothécaire du monastère bénédictin de Molk (Autriche), né à Ips, 1685-1735. Il a publié : *Bibliotheca Benedictino-Mauriana*, in-8°; *Thesaurus anecdotorum*, 5 vol. in-fol.; *Bibliotheca ascetica*, 12 vol. in-4°. — Son frère, Jérôme, 1685-1762, fut aussi bibliothécaire à Molk. Il a laissé, *Scriptores rerum Austriacarum*, 8 vol. in-fol., etc.

Pezay (ALEXANDRE-FRÉDÉRIC-JACQUES MASSON, marquis DE), littérateur, né à Versailles, 1741. Entré dans les mousquetaires, il enseigna la tactique militaire au Dauphin, qui, devenu roi, sous le nom de Louis XVI, le nomma inspecteur général des côtes. Il mourut pourtant disgracié, 1777. — Poète dans le genre de Dorat, il a donné un opéra lyrique, *la Rosière de Salency*, qui eut du succès, grâce à la musique de Grétry, 1775, des traductions de Catulle, de Tibulle et de Gallus, etc. Il a écrit aussi une *Histoire des campagnes de Maillebois en Italie*, 3 vol. in-4°. Pezay fut en correspondance avec Voltaire. Un choix de ses *Œuvres* a été publié, 1791, 2 vol. in-16.

Pézénas, *Piscennæ*, ch.-l. de canton de l'arr. et à 24 kil. N. E. de Béziers (Hérault), près de l'Hérault. Fabr. de vert-de-gris, de produits chimiques, de toiles. Commerce de vins, eaux-de-vie, absinthe, vermouth, fruits secs, huile, etc. C'est une ancienne cité des Volces Tectosages; 7,574 hab.

Pézénas (ESPRIT), savant jésuite, né à Avignon, 1692-1776, dirigea l'Observatoire de Marseille et opéra le nivellement du canal de Craponne. Outre des traductions de l'anglais, on a de lui : *Éléments du pilotage*, in-12; *Astronomie des marins*, in-8°, etc.

Pezron (PAUL), savant bernardin, né à Hennebont, 1659-1706, a laissé : *L'Antiquité des temps rétablie*, in-4°; *Essai d'un commentaire sur les prophètes*, in-12; *L'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, 2 vol. in-12; *Antiquité de la nation des Celtes*, in-8°, etc.

Pezza (MICHELE), dit *frà Diavolo*, bandit italien, né à Itri près de Gaëte, 1770-1806, fut soldat, puis chef de bandes dans les Calabres. Il combattit les Français en 1798 et contribua à la reprise de Gaëte. Il aida le cardinal Ruffo, et, malgré ses brigandages, reçut le grade de colonel. Il recommença ses exploits en 1806, fut poursuivi, pris, malgré son courage, et pendu à Naples.

Pfaff (CHRISTOPHE-MATHIEU), théologien protestant, né à Stuttgart, 1686-1760, fut chancelier des universités de Tubingue et de Giessen. On a de lui : *De origine juris ecclesiastici*, in-4°; *Institutiones theologicae, dogmaticæ et morales*, in-8°; *Recueil d'écrits tendant à la réunion des Eglises protestantes* (en allemand), in-4°, etc. La traduction allemande de la *Bible de Tubingue*, 1729, in-fol., a été dirigée par Pfaff.

Pfaff (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC), chimiste, né à Stuttgart, 1772-1852, professa à l'Université de Kiel depuis 1797. On cite de lui : *Système de la matière médicale*, 7 vol.; *Manuel de la chimie analytique*, 1824, 2 vol., etc.

Pfaffenhofen, bourg du cercle de haute Bavière, sur l'Inn, où les Autrichiens ont battu les Bavares en 1745.

Pfäfers ou **Pfeffers**, bourg du canton de Saint-Gall (Suisse), sur la Tamina. Anc. abbaye de bénédictins du VIII^e s. Sources thermales très-fréquentées.

Pfalz, nom allemand du PALATINAT.

Pfeffel (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC) DE KRIEGLSTEIN, historien et publiciste, né à Colmar en 1726, fut attaché au duc de Deux-Ponts, et, en 1776, au ministère des affaires étrangères de Versailles. Il mourut en 1807. On cite son *Abrégé chronologique de l'histoire du droit public d'Allemagne*. On lui doit encore : *Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'Etat d'Avignon*, 1768, in-8°; *Etat de la Pologne*, 1770, in-12, etc.

Pfeffel (THÉOPHILE-CONRAD), littérateur, né à Colmar en 1756, devint aveugle à 21 ans. Tout en écrivant beaucoup en prose et en vers, il dirigea, sous le nom d'Académie militaire, une école protestante qui prospéra jusqu'à la Révolution. Il mourut en 1809. — Ses œuvres ont été traduites de l'allemand en français. On remarque surtout ses *Fables* : c'est son principal titre littéraire; et ses *Contes et Nouvelles*, trad. en français par son fils, 7 vol. in-12. Ses *Œuvres complètes* forment 20 vol. in-12, Tubingue, 1802-1815.

Pfeffel (JEAN-ANDRÉ), graveur allemand, né à Augsburg, 1690-1760, s'est fait connaître par la délicatesse de son burin, et a dirigé l'œuvre des 750 gravures estimées qui ornent la *Physique sacrée*, en 8 vol. in-fol., en allemand, à Ulm; en français, à Amsterdam.

Pfeffers. V. PFEFFERS.

Pfeiffer (AUGUSTE), orientaliste allemand, né à Sachsenlaubourg, 1640-1698, fut professeur à Leipzig. Parmi ses 70 ouvrages, on cite : *Critica sacra*, in-8°; *De poesi Ebraeorum veterum et recentiorum*, etc.

Pfeiffer (JEAN-FRÉDÉRIC), économiste, né à Berlin, 1718-1787, fut administrateur en Prusse et professeur à Mayence. Il a écrit : *Traité des sciences économiques*, in-4°; *Manufactures d'Allemagne*, 1781, 2 vol. in-8°, etc.

Pfeiffer (BURCHARD-GUILLAUME), jurisconsulte allemand, né à Cassel, 1777-1852, a écrit : *le Code Napoléon dans ses divergences du droit allemand*, 1808, in-8°.

Pfeiffer (CHARLES-HERMANN), graveur allemand, né à Francfort, 1769-1842, a gravé, à Vienne, au pointillé, plus de 100 planches très-estimées.

Pfeiffer ou **Pfiffer**, famille noble et catholique de Lucerne. On cite deux de ses membres : Louis, 1530-1594, fut 47 ans au service de France : capitaine des cent-gardes suisses, il ramena Charles IX de Meaux à Paris, 1567. Retiré à Lucerne, 1570, il y était surnommé le *Roi des Suisses*. — FRANÇOIS-LOUIS, 1716-1802, servit la France de 1753 à 1776. A son retour, il dressa un plan relief de la Suisse centrale, chef-d'œuvre de science topographique.

Pfeiffer (IDA REYER, dame), célèbre par ses voyages, née à Vienne, 1795, après avoir perdu son mari et établi ses enfants, put enfin satisfaire sa violente passion pour les voyages, et les commença en 1842. Dans son premier voyage (*Voyage d'une Viennoise dans la Terre sainte*, 1844, 2 vol.), elle parcourut le Levant. Elle visita ensuite le nord de l'Europe (*Voyage au nord de la Scandinavie et en Islande*, 1846, 2 vol.); puis elle entreprit un premier voyage autour du monde en 1846; elle parcourut le Brésil, le Chili, Taïti, visita Canton, l'Hindoustan, l'Asie occidentale, la Russie méridionale, Constantinople et la Grèce. Le récit de ses aventures, 1850, 3 vol., eut beaucoup de succès. Avec quelques secours du gouvernement autrichien, elle se dirigea vers l'Océanie, pénétra dans l'intérieur de Bornéo, à Java, à Sumatra, aux Moluques; alla en Californie, au Pérou, parcourut les Etats-Unis, et, de retour en Europe, publia : *Mon second voyage autour du monde*, 1856. Elle alla ensuite visiter Madagascar, et revint mourir à Vienne en 1858. Ses *Voyages autour du monde* ont été traduits en français.

Pfenning, monnaie d'Allemagne, le 12^e du gros et le 1/4 du kreutzer, vaut 0. fr. 01 c.

Pfforr (JEAN-GEORGES), peintre d'animaux, né à Upsen (Saxe) en 1745, se fixa à Francfort, 1781, et mourut en 1798. Il a gravé à l'eau-forte.

Pfiffer. V. PFEIFFER.

Pfinz, riv. du grand-duché de Bade (cercle du Rhin-Moyen), naît dans la forêt Noire, coule au N. O., passe à Bruchsal et se jette dans le Rhin; 60 kil. de cours.

Pfinzing (MELCHIOR), poète allemand, né à Nuremberg, 1481-1555, vécut à la cour de Maximilien I^{er}, dont il a raconté l'histoire dans son *Theuerdank*, 1517, in-fol. Ce poème, attribué à tort à Pempereur, a été réimprimé en 1836 et 1847.

Pfirt, nom de **Ferrette** en allemand.

Pfister (ALBRECHT), imprimeur allemand, né vers 1420, mort vers 1470, fonda, dès 1455, à Bamberg, un établissement rival de celui de Mayence. La Bibliothèque nationale de Paris a plusieurs ouvrages sortis de ses presses.

Pfister (JEAN-CHRÉTIEN), historien allemand, né près de Marbach (Wurtemberg), 1772-1855, a écrit : *Histoire des Allemands*, traduite en français par Paquis, 11 vol. in-8°; *Histoire de Souabe*, 5 vol. in-8°.

Pflug (JULES), *Phlugius*, 1510-1594, évêque de Naumbourg, rédigea, pour Charles-Quint, le plan de l'*Interim*, 1548.

Pforzheim, au confluent de l'Enz et de la Nagold,

v. du grand-duché de Bade (Rhin-Moyen), à 40 kil. S. E. de Carlsruhe, à l'E. de la forêt Noire, dont un défilé porte son nom; 16,500 hab. Forges; draps; bijouterie renommée. Patrie de Reuchlin. Victoire du maréchal de Lorges sur le duc de Wurtemberg, en 1692.

Phacée, roi d'Israël, 757-750 av. J. C., était général de Phacéia, qu'il tua. Il battit Achaz, roi de Juda. Vaincu par l'Assyrien Teglath-Phalasar, il fut assassiné par Osée.

Phacéia, roi d'Israël, 759-757, fils et successeur de Manahem, fut assassiné par Phacée.

Phaéton, c'est-à-dire *brillant*, fils du Soleil ou Apollon, et de Climène, fille de Jupiter, obtint, non sans peine, de son père, de pouvoir conduire son char pendant tout un jour. Ayant mal suivi les conseils du Soleil, il s'approcha trop près de la terre et faillit l'embraser tout entière. Jupiter foudroya l'imprudent, qui fut précipité dans le Pô : ce fleuve prit alors l'un des noms de Phaéton, Eridan.

Phalange, ordre de bataille établi par Philippe II de Macédoine. Les hommes se rangeaient sur 16 files de profondeur. Leur arme principale était la sarisse, longue pique de 14 coudées (6^m, 50). Les pointes des cinq premiers rangs hérissaient le front de la phalange. A partir du 6^e rang, chaque soldat appuyait sa lance sur l'épaule de celui qui le précédait. Le bouclier couvrait l'homme tout entier. La force de la phalange consistait dans sa masse. Inébranlable sur un terrain uni, elle brisait et emportait tout obstacle quand elle se mettait en mouvement. Sur un terrain inégal, elle se rompa, et, par suite, devenait incapable d'attaquer et même d'une défensive sérieuse. C'est ce qui amena sa défaite aux batailles de Cynoscéphales, 197 av. J. C., et de Pydna, 168.

Phalanstère. C'est, dans le système de Fourier (V. ce nom), l'édifice occupé par la commune sociétaire ou *phalange*. C'est un palais splendide où les ménages habitent séparés, quoique réunis dans un but d'économie, d'utilité et de plaisir, pour la plupart des fonctions de la vie sociale.

Phalante. V. PARTHÉNIE.

Phalaris, tyran d'Agrigente, originaire de Crète, ou plutôt né à Agrigente, s'empara du pouvoir en 568 av. J. C. Il est connu par le taureau d'airain dans lequel il faisait brûler des victimes humaines vivantes : l'inventeur de ce genre de supplice, le statuaire Périllus, fut consumé le premier. — On a, sous le nom de Phalaris, 146 *Epîtres* apocryphes : la meilleure édition est celle de Schæfer, Leipzig, 1825, in-8°; Beauvais, 1797, et Benaben, 1805, en ont donné des traductions françaises, in-8°.

Phalécus, poète lyrique et épigrammatique d'Alexandrie, du 3^e s. av. J. C., a donné son nom au mètre *phalécien*, inventé bien avant lui, mais dont il fit souvent usage.

Phalécus, général des Phocidiens, dans la Guerre Sacrée, après son oncle, Phaylle. Il fut battu par Philippe de Macédoine, se retira en Crète, et périt au siège de Cydonie.

Phaleg, l'un des patriarches hébreux, fils d'Héber.

Phalère, *Phalerum*, le plus ancien et le plus petit des trois ports d'Athènes, à l'E. de Munychie, sur la rade de son nom, que formait le golfe Saronique. Patrie de Démétrius de Phalère. Auj. *Port Phanari*.

Phalères, *Phaleræ*, colliers d'or ou d'argent, récompense militaire des cavaliers ou ornement des patriens chez les anciens Romains.

Phalsbourg, *Palatiolum*, en allemand *Pfalsburg*, c'est-à-dire *forteresse palatine*, ch.-l. de cant. de l'arr. et à 20 kil. N. E. de Sarrebourg (Lorraine). Liqueurs renommées. Place forte des Vosges, qui défend le défilé de Saverne; 5,564 hab. Patrie du maréchal Lobau et de plusieurs généraux de l'Empire.

Phanæ, pointe méridionale de l'île de Chios, célèbre par son temple d'Apollon et son excellent vin.

Phanagoria ou **Fanagoria**, colonie de Milet, sur la mer Noire, à l'E. du Bosphore Cimmérien. Sur son emplacement s'élève aujourd'hui un fort du même nom, près de Taman, dans le pays des Cosaques de la mer Noire (Russie). Elle fut prise et ruinée, en 1855, par les Anglo-Français.

Phanariotes. V. FANARIOTES.

Phaon. V. SAPHO.

Pharamond, fondateur de la monarchie des Francs, selon Prosper Tyro, aurait été fils de Marcomir et père de Clodion. Il aurait régné de 420 à 428. — L'existence de ce personnage, que Grégoire de Tours ne mentionne même pas, a été révoquée en doute.

Pharan ou **Posidium**, cap de l'Arabie Pétrée, à

la pointe S. de la presqu'île de Sinaï, sur la mer Rouge. Aujourd'hui cap *Mahomet*. — Le désert de PHARAN occupait le N. de la même presqu'île; Agar s'y retira avec son fils.

Pharaon, nom donné par l'Écriture à tous les rois d'Égypte.

Pharasmene, nom de 7 rois d'Ibérie, en Asie; *Pharasmene* 1^{er}, 55-53 av. J. C., établit, malgré les Parthes, son frère Mithridate sur le trône d'Arménie. Il soutint ensuite l'entreprise de son fils, Rhadamiste, jusqu'à ce qu'il eut été chassé. Alors il le fit mettre à mort.

Pharbætus, nome de l'anc. Égypte (Basse-Égypte), au N. E., avec un ch.-l. de son nom sur la branche Mendésienne du Nil.

Phare, *Pharos*, petite île de l'anc. Égypte, sur la Méditerranée, près d'Alexandrie, fut unie au continent par l'Heptastade, môle de 1,500 mètr., vers 285 av. J. C. Sostrate de Cnide y éleva une tour de 300 coudées, achevée dans la première année du règne de Ptolémée Philadelphe. Des feux y furent allumés pour guider les navigateurs pendant la nuit. On les apercevait à 56 kil. en mer. Cette tour ou phare, écroulée en 1503, a donné son nom aux fanaux établis pour assurer l'accès des côtes.

Phare de Messine. V. MESSINE.

Pharé ou **Pharæ**, l'une des 12 v. de l'anc. Achaïe, au S. de Patras. Oracle célèbre de Vesta et de Mercure.

Pharès, l'un des trois mots que Balthazar vit écrits sur la muraille, et que Daniel interpréta. Il signifiait que le royaume de Babylone allait être divisé entre les Mèdes et les Perses.

Pharisiens, *Pharisæi* (de l'hébreu *pharasch*, séparé), sectateurs juifs qui apparurent sous le règne d'Hyrcaan 1^{er}. Ils exagéraient, à dessein, les pratiques de la loi de Moïse. Devenus un parti politique, rival des Sadducéens sous Alexandre Jannée, ils excitèrent une guerre civile de six ans, 92 av. J. C., et régnèrent sous le nom d'Alexandra, 79-71. J. C. a flétri leur hypocrisie.

Pharmacuse, l'une des Sporades, près de Milet. César y fut pris par des pirates.

Pharnabaze, satrape des provinces perses de l'Hellespont, sous Darius II et Artaxerce, s'allia aux Péloponnésiens contre Athènes, et fut battu à Abydos, 411 av. J. C., et à Cyzique, 410. Il les avait abandonnés, quand Cyrus le Jeune leur rendit l'aide des Perses. Menacé ensuite par Dercyllidas, 399, et attaqué par Agésilas, 396, il s'entendit avec l'Athénien Conon, qui vainquit les Spartiates à Cnide. En 374, il échoua contre l'Égypte révoltée. On lui reproche le meurtre d'Alcibiade.

Pharnace 1^{er}, roi du Pont, vers 190 av. J. C., fils et successeur de Mithridate IV, s'empara de Sinope, 183, et d'une partie de la Galatie et de la Paphlagonie. Vaincu par Eumène II de Pergame, et Ariarathe V de Cappadoce, il ne garda que Sinope, 179. Il mourut vers 156.

Pharnace II, roi du Bosphore, 63-47 av. J. C., était fils de Mithridate le Grand. Il trahit son père, vaincu par Pompée, le contraignit de se tuer, et fut récompensé de ce parricide par le don du royaume du Bosphore. Pendant la guerre civile de César et de Pompée, il reprit une partie des États de Mithridate en Asie Mineure. Vaincu par César à Zéla, il se réfugia dans son royaume du Bosphore, et périt en combattant ses sujets révoltés, 47.

Pharos, petite île de l'anc. Égypte. V. PHARE. — Ile de l'Adriatique (Illyrie grecque), conquise par les Romains en 228. Auj. *Lesina*.

Pharsale, *Pharsalus*, *Pharsalia*, v. de l'anc. Thessalie, près de l'Enipée. Défaite de Pompée par César, août 48 av. J. C. Auj. *Fersala*. V. LUCAIN.

Phase, *Phasis*, fleuve de l'Asie ancienne (Colchide), descendant du Caucase, arrosait Æa et Phasis et se jetait dans le Pont-Euxin. Auj. *Rioni*. Le faisan (*phasianus*) fut amené de ses bords en Grèce. — Au XIII^e s. av. J. C., les Argonautes remontèrent le Phase, selon une tradition qui les faisait revenir par la mer Erythrée. En 250 après J. C., Strabon le donnait pour limite à l'Asie et à l'Europe. On a prétendu aussi qu'il était le *Phison* de l'Écriture sainte. — V. PHASIS.

Phaselis, v. de l'anc. Lycie, au S. E., non loin de la frontière et du golfe de Pamphylie. On y inventa des navires légers (*phaseli*), allant à la voile et à la rame. Elle était célèbre par ses pirates et fut détruite par Servilius Isauricus.

Phasiens, peuple de l'Arménie anc., sur le haut Araxe, visité par les Dix-Mille.

Phasis ou **Phase**, v. de l'anc. Colchide, sur la

côte E. du Pont-Euxin, et à l'embouchure du Phase, fut une colonie de Milet. — Auj. *Poti*.

Phatmétique ou **Phatnitique** (branche), était autrefois la 4^e branche du Nil à son embouchure. Auj. branche de *Damiette*.

Phaturite (Nome), prov. de l'Égypte anc. (haute Égypte), à l'O. du Nil, avait pour capit. *Thèbes* ou *Memnonium*.

Phaylle, l'un des généraux des Phocidiens lors de la 2^e Guerre Sacrée, envahit la Thessalie comme allié du tyran Lycophon, et fut battu par Philippe II de Macédoine, 353 av. J. C. Successeur de son frère Onomarque dans le commandement général, il pillait le temple de Delphes, leva des mercenaires et se jeta sur la Béotie. Après 3 défaites, il mourut, 352.

Phazanie, *Phazania*, contrée de l'Afrique anc., au S. de la Tripolitaine. Auj. le *Fezzan*.

Phéaciens (Ile des), l'un des noms anciens de Corfou. Il venait de Phéax, père d'Alcinoüs.

Phébé ou **Phœbé**. V. DIANE

Phébidas, général spartiate, conduisait des renforts à son frère Eudamidas, qui assiégeait Olynthe. Arrivé devant Thèbes, il s'empara de la Cadmée par la trahison de Léontiades, chef de la faction aristocratique, 382 avant J. C. Les éphores le condamnèrent à une amende et à la privation du commandement, tout en gardant la Cadmée. Phébidas fut tué au combat de Thestis, 5 ans après, 376.

Phébus ou **Phœbus**. V. APOLLON.

Phébus (GASTON). V. FOIX.

Phédime, l'une des femmes de Smerdis le Mage, reconnu qu'il était un imposteur. Avertie par son père, Otanes, elle constata que Cyrus lui avait, en effet, fait couper les oreilles.

Phédon, philosophe grec d'Elis. Pris par des pirates, il avait été vendu à Athènes, où il devint disciple de Socrate. Après la mort de ce dernier, il fonda une école dans sa patrie. — Son nom sert de titre à un dialogue de Platon, dans lequel il raconte la mort de son maître, et proclame l'immortalité de l'âme.

Phèdre, fille de Minos et de Pasiphaé, fut enlevée, ainsi que sa sœur Ariane, par Thésée, qui l'épousa. Ayant conçu pour Hippolyte, son beau-fils, un amour incestueux, elle causa la mort de ce prince et se pendit de désespoir. Leurs infortunes ont inspiré Euripide, Sénèque, Racine et Pradon.

Phèdre, philosophe épicurien du 1^{er} siècle av. J. C., dirigea l'école d'Athènes. On a retrouvé, à Herculaneum, en 1806, un fragment de son traité *sur les Dieux*, dont Cicéron s'était inspiré pour son ouvrage *De natura deorum*. Ce fragment a été traduit en latin et publié par Petersen, Hambourg, 1833, in-4^o.

Phèdre (*Phædrus*), fabuliste latin du 1^{er} s. ap. J. C., fut amené de Thrace ou de Macédoine à Rome. Il paraît avoir été affranchi d'Auguste. Séjan, ce semble, le persécuta. Il nous reste sous son nom 97 fables en vers iambiques, réparties en 5 livres. Sa diction est, en général, claire et concise, mais il est dénué d'invention et de charme poétique. P. Pithou, qui retrouva le manuscrit, 1596, et Rigault, 1617, en donnèrent des éditions qui ont servi à la plupart des publications postérieures. — En 1809, Cassitti mit au jour un manuscrit de Perotti, contenant 32 fables nouvelles, dont l'authenticité a été depuis contestée. Les éditions les plus récentes sont celles de Berger de Xivrey, 1850, d'Orelli, 1831, etc. On a une traduction française d'E. Pancoucke, reproduite dans la nouvelle *Bibliothèque latine-française* in-18, et revue avec soin par M. Personneaux; d'autres de Parisot, 1835, de Fleutelot, 1839, etc.

Phelippeaux (ANTOINE LE PICARD DE), officier d'artillerie, né en 1768, à Anglé (Poitou), fut le condisciple de Bonaparte, à l'École militaire de Paris, 1783-1785. Capitaine d'artillerie au régiment de Besançon, il émigra en 1791, et servit contre la France, 1792-1795. Pris dans une tentative pour soulever le Berri, 1796, il s'évada, rejoignit le prince de Condé, puis revint tirer du Temple de Paris l'Anglais Sidney Smith, 1797. Il accompagna ce dernier dans la Méditerranée, organisa la défense de Saint-Jean-d'Acre contre Bonaparte, mai 1798, et mourut de la peste quelques jours après la retraite des Français.

Phelippeaux ou **Phelypeaux**, nom d'une ancienne famille française de la noblesse de robe, dont l'auteur fut Paul Phelypeaux, secrétaire d'État en 1610. Elle se divisa en 4 branches, de *Pontchartrain*, de *Saint-Florentin*, de *Maurepas* et de *la Vrillière* (V. ces noms).

Phelps, v. des Etats-Unis (New-York); 6,000 hab.

Phémios, chanteur d'Ithaque, fut l'un des prétendants à la main de Pénélope. Il eût péri comme les autres sous les coups d'Ulysse, sans l'intervention de Télémaque. — On parle aussi d'un *Phémios*, musicien d'Ionie, qui aurait épousé la mère d'Homère et aurait servi de maître au grand poète.

Phénéc, v. de l'anc. Arcadie (Grèce), au N. E. au pied du mont Cyllène. — Lac de l'Arcadie, près des sources du Ladon.

Phénicie, c'est-à-dire *pays des dattes*, ou *pays des hommes rouges*, contrée de l'Asie anc., sur la côte O. de Syrie depuis le fleuve Eleutheros au N., jusqu'à la chaîne du Carmel au S., était bornée au N. par une portion de la Syrie propre, à l'E. par la Coélesyrie, au S. E. par la Palestine, et à l'O. par la Méditerranée. Resserrée entre cette mer et la chaîne du Liban, elle avait en longueur 280 kil. du N. au S., et en largeur, 40 kil. de l'E. à l'O. Ses cours d'eau étaient l'Eleutheros, le Sabbaticus, l'Adonis, le Lycus, le Tamyras, le Léontès et le Bélus, tributaires de la Méditerranée. — Les villes, toutes situées sur le littoral, étaient du N. au S., Antaradus, Aradus, Tripolis, Botrus, Byblos, Béryte, Sidon, Sarepta, Tyr, Aco ou Ptolémaïs, etc. Elles paraissent avoir formé un certain nombre de républiques distinctes, malgré la présence de rois dont le pouvoir était tempéré par celui des magistrats, ou interrompu par l'élection de juges ou *suffètes*. Afin de résister aux attaques des étrangers, elles conclurent une sorte de confédération dominée par Sidon, et plus tard, par Tyr. — La religion était une espèce de naturalisme. On offrait des victimes humaines aux divinités appelées Baal ou Moloch, Mylitta ou Astarté, etc. L'Hercule tyrien ou Melcarth était comme la personnification du peuple phénicien voyageur et commerçant.

Histoire. — On connaît peu l'histoire de la Phénicie. Les habitants semblent avoir porté le nom de *Chanaanéens*, bien que les Grecs les aient appelés PHÉNICIENS, *hommes rouges*. On sait qu'ils surent garder leur indépendance en face des Hébreux. Tyr (V. ce nom) seule joua un rôle important, grâce à ses rois Hiram et Ithobal I^{er}, qui furent les alliés des Israélites. Attaqués par Salmanasar, puis par Nabuchodonosor II, qui s'empara de Tyr, 572 av. J. C., les Phéniciens subirent successivement la domination des Assyriens, des Perses et d'Alexandre le Grand. Les Lagides et les Séleucides se disputèrent ensuite la possession de la Phénicie, qui resta aux derniers, mais pour passer, en 63 av. J. C., aux Romains. Sous Auguste, on en fit une province impériale, et on y ajouta la Coélesyrie (V. ce mot). Au IV^e siècle, les deux territoires furent, de nouveau, séparés, et formèrent les provinces de PHÉNICIE MARITIME (anc. Phénicie), ch.-l. Tyr, et plus tard Béryte; et de PHÉNICIE DU LIBAN OU SALUTAIRE (Coélesyrie), ch.-l. Damas. — La Phénicie a subi depuis toutes les destinées de la Syrie (V. ce mot). Elle est comprise auj. dans le *livah* ou province de Beyrouth (Turquie d'Asie).

Commerce; colonies; industrie. — Les Phéniciens ont été les Hollandais de l'antiquité. Une côte riche en ports bien situés les invitait au commerce maritime; l'exiguïté de leur territoire et la stérilité de leur sol leur en firent une nécessité. Les forêts du Liban leur fournirent du bois pour construire des vaisseaux. Le développement du commerce entraîna la fondation de nombreuses colonies. Nous citerons les principales : 1^o *Dans la Méditerranée orientale*, les Phéniciens s'établirent en Pamphylie, à Chypre (Citium), à Rhodes, en Crète, dans les Cyclades, à Thasos, en Béotie (V. Cadmus), et même à Bithynium sur la Propontide, et à Pronectus sur le Pont-Euxin. L'essor de la race hellénique, qui à peu près partout supplanta les Phéniciens, les obligea à porter ailleurs leur activité. 2^o *Dans la Méditerranée occidentale*, ils occupèrent Malte, la Sicile (Panorme, Eryx, Lilybée, Motya, Soloes), les Baléares, la Sardaigne; ils bâtirent Utique, Carthage, Adrumète, Tysdrus, Ilippo, et les deux Leptis sur la côte d'Afrique; Nîmes en Gaule, Gadès, Tartessus, Carteia, Hispalis, Malaga, en Espagne, où étaient leurs plus riches colonies. 3^o *Dans l'océan Atlantique*, ils paraissent avoir visité l'archipel des îles Fortunées et le littoral africain qui lui fait face, et les îles Cassitérides, d'où ils allaient recueillir l'ambre jaune de la Baltique. 4^o Ils exploitèrent *la mer Rouge* comme alliés de Salomon, qui leur prêta les ports d'Elath et d'Asiongaber, et de Néchao, qui leur fit exécuter la circumnavigation de l'Afrique. 5^o *Dans le golfe Persique*, ils occupèrent les îles de Tylos ou Tyros, et d'Arad, et peut-être la ville de Sidodona. — Le com-

merce de terre, aussi prospère que le commerce maritime, se faisait par trois routes : 1^o au S., ils allaient demander à l'Arabie l'encens et la myrrhe; 2^o à l'E., par Damas et Palmyre, ils venaient prendre, à Babylone, les tissus et les denrées de l'Inde; 3^o au N., ils se rendaient en Arménie, pour acheter du cuivre, des esclaves et des mulets. — Les Phéniciens excellèrent aussi dans l'industrie; dans l'antiquité, on vantait la pourpre de Tyr et le verre de Sarepta et de Tyr. Ils travaillaient les tissus et les métaux. Les premiers, ils tinrent des registres de commerce, appliquèrent l'astronomie à la navigation, se servirent des poids et des mesures. Leur Cadmus apporta en Grèce l'écriture. Enfin ils paraissent avoir cultivé l'histoire, comme l'atteste la célébrité de leur Sanchoniathon.

Phénix, nom de deux personnages de la mythologie grecque. — Le 1^{er}, fils d'Agénor, roi de Phénicie, alla à la recherche de sa sœur Europe. — Le 2^o, fils d'Amyntor, roi des Dolopes, recouvra la vue, grâce au centaure Chiron, et enseigna à Achille l'éloquence et la guerre.

Phénix, oiseau fabuleux des anciens, vivait 500 ans. Sentant approcher le terme de son existence, il se construisait dans l'île de Panchæa (V. ce nom) un nid qui s'enflammait aux rayons du soleil. Ainsi consumé, le phénix renaissait bientôt de ses cendres. C'était peut-être un symbole de l'immortalité de l'âme.

Phérécrate, poète athénien de l'ancienne comédie, vivait en 438 av. J. C. Il inventa le mètre appelé de son nom *phécratien* (spondée, dactyle, trochée). Il composa dix-huit ou seize comédies dont nous n'avons que des fragments. V. Bothe, *Fragm. Com. gr.* (collection Didot).

Phérécyde, philosophe grec de l'école ionienne, né à Syros (Cyclades), mort vers 545 av. J. C., était disciple de Pittacus. Il se livra aux études astronomiques, et soutint, dit-on, le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'il aurait transmis à son disciple Pythagore. Il avait écrit un traité, *de la Nature ou de l'Origine des choses*.

Phérécyde d'Athènes, logographe grec, né à Léros, vivait en 480 ou en 456 av. J. C. Il avait composé, en 10 livres, une histoire mythique, dans laquelle il donnait les origines d'un grand nombre de familles grecques. Il n'en reste que des fragments. V. C. Müller, *Fragm. historic. græc.* (collection Didot).

Phères, *Pheræ*, v. de l'anc. Thessalie (Phthiotide), au S. E., près du lac Bæbeis. Auj. *Velestina*. Admète y régna. Elle fut la capitale des tyrans Jason et Alexandre. Elle avait pour port *Pagase*.

Phéréséens, anc. peuple de la terre de Chanaan, à l'O. du Jourdain, sur le Taphua. Leurs villes : Taphua, Thersa, Sicheim, etc., furent partagées par Josué entre Ephraïm et Manassé occidental.

Phéron, roi d'Egypte, fils et successeur de Sésostris, lança un javelot dans le Nil. Il fut puni de ce sacrilège par une cécité de 15 années.

Phidias, statuaire grec, né à Athènes, vers 496 av. J. C., paraît avoir étudié à Argos sous Agéladas. Après avoir exécuté une statue de Minerve pour Pellène, ville d'Achaïe, il fut chargé par Cimon de représenter la même déesse sur le plateau de l'Acropole qui domine Athènes, et à Platée. Il passa ensuite 16 années pendant lesquelles il développa toute son originalité en produisant divers chefs-d'œuvre, parmi lesquels Pausanias met au premier rang la *Minerve Lemnienne*, que les habitants de Lemnos consacrèrent dans l'Acropole d'Athènes. Il se trouva ainsi préparé à diriger les grands travaux entrepris par Périclès dès 446. Tandis que, sous ses ordres, de grands artistes élevaient et décoraient le Parthénon, il appliquait lui-même tous ses efforts à exécuter une statue de Minerve en or et en ivoire, haute de 26 coudées (12 mètres environ). Quelque temps après l'achèvement de cette œuvre, il se rendit en Elide, où il fit la statue plus belle et plus colossale de Jupiter Olympien. A son retour à Athènes, Phidias fut accusé par les ennemis de Périclès, qui étaient aussi les siens, d'avoir détourné une partie de l'or destiné à la statue de Minerve. Acquitté, il fut aussitôt poursuivi comme coupable d'impiété pour avoir placé son portrait et celui de Périclès sur le bouclier de la déesse. Il mourut dans sa prison, peut-être empoisonné, 451. Phidias représente l'art antique dans toute sa grandeur et sa pureté. V. Beulé, *Etudes sur Phidias*.

Phidities (φειδίτια, de φείδω, épargner), repas publics établis à Lacédémone par Lyncurgue. Les tables se composaient de 15 convives, qui apportaient chaque mois pour la nourriture commune les provisions prescrites par les règlements. Les enfants y étaient admis, mais